

DÉPARTEMENT DES LETTRES ET COMMUNICATIONS  
FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES  
UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

*Konyere ou Les trois vies d'une femme* (roman), suivi de  
*Représentations de la figure de la religieuse dans le roman francophone : quatre*  
*cas québécois* (essai)

par  
Mary Linda Vivian Onuoha  
Maître ès Lettres (Littérature française du 20<sup>e</sup> siècle)  
de l'Université du Nigéria  
à Nsukka

Thèse présentée  
pour l'obtention du  
DOCTORAT EN ÉTUDES FRANÇAISES  
(CHEMINEMENT EN LITTÉRATURE ET CRÉATION)

Sherbrooke  
Novembre 2016



## COMPOSITION DU JURY

*Konyere ou Les trois vies d'une femme* (roman), suivi de *Représentations de la figure de la religieuse dans le roman francophone : quatre cas québécois* (essai)

par

Mary Linda Vivian Onuoha

**Cette thèse a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes :**

Christiane Lahaie, directrice  
(Département des lettres et communications, Faculté des lettres et sciences humaines)

Pierre Hébert, lecteur  
(Département des lettres et communications, Faculté des lettres et sciences humaines)

Sarah Rocheville, lectrice  
(Département des lettres et communications, Faculté des lettres et sciences humaines)

Alain Beaulieu, lecteur externe  
(Département des littératures, Faculté des lettres, Université Laval)

## RÉSUMÉ

Cette thèse de recherche-création comporte deux volets : *Konyere ou Les trois vies d'une femme* (roman), ainsi qu'un essai, *Représentations de la figure de la religieuse dans le roman francophone : quatre cas québécois* (essai). Le roman, fidèle à l'esthétique réaliste, est divisé en trois parties : l'enfance, la vie religieuse, la vie laïque. Konyere, la protagoniste, s'y raconte au « je », de ses premières années dans une petite bourgade du Nigéria, jusqu'à la mort tragique des membres de sa famille immédiate. Désormais seule et sans ressources, elle se réfugie au couvent, où elle poursuit des études secondaires. Encouragée par les sœurs, elle décide de prendre le voile. Cette vie la comble un temps, mais un malheureux incident oblige Konyere à ne plus travailler auprès de bambins, ce qu'elle adorait pourtant. Du coup, elle comprend la teneur du grand vide qui mine son existence. Elle quitte alors les ordres et trouve à se marier. Une grossesse tardive et une vie conjugale ponctuée d'intrusions de la part de sa belle-famille compliquent les choses. Néanmoins, Konyere, mère de deux filles, finira par trouver le bonheur. Dans l'essai qui suit, soit *Représentations de la figure de la religieuse dans le roman francophone : quatre cas québécois*, l'approche sociocritique est préconisée afin d'analyser quatre représentations de la figure de la religieuse, toutes tirées de la littérature québécoise, et de comparer diverses versions du personnage. Deux d'entre elles ont été élaborées en pleine Révolution tranquille ; les autres, au cours de la décennie 2000. Ainsi, le corpus à l'étude est composé des romans suivants : *Le portique* (1967) de Michèle Mailhot, *Les enfants du sabbat* (1975) d'Anne Hébert, *Anna pourquoi* (2003) de Pan Bouyoucas et *Les filles tombées*, tome 1, (2008) de Mich  line Lachance. La thèse se conclut par un retour réflexif sur l'écriture de *Konyere ou Les trois vies d'une femme*.

**Mots clés :** sociocritique, représentations, religieuses, littérature québécoise, anticléricalisme, authenticité, roman, création, Nigéria.

## REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier profondément ma directrice de recherche, Christiane Lahaie. La bienveillance et la patience de cette professeure extraordinaire m'ont été d'un grand appui pendant les quatre ans de mon séjour au Canada. Madame Lahaie a compris qu'il était difficile d'être non seulement loin de chez soi, mais aussi seule et différente. Sa gentillesse n'a jamais interféré avec les exigences de mes travaux de recherche-crédation. Grâce à sa douce fermeté, ses conseils judicieux, ses encouragements et son soutien, j'ai pu mener à terme ce travail de recherche. Je lui en suis immensément reconnaissante.

Merci à Christiane Bisson, documentaliste, de m'avoir aidée dans mes recherches. À mes examinateurs et examinatrices, merci d'avoir accepté d'évaluer cette thèse.

Un grand merci également au gouvernement du Nigéria qui m'a accordé une bourse d'études, de même qu'à l'administration de l'Université du Nigéria pour son soutien financier.

Toute ma gratitude va à messieurs Éric Deflosse et Paul Zeilton, des amis qui, malgré la distance, ont su me prodiguer des conseils. Mes remerciements vont aussi au frère Jean Beloin, à Jacqueline Paradis Noël, à Lucille Turcotte et à Lise Lecours, ainsi qu'à tous mes amis de la maison des Béatitudes, lesquels m'ont fourni un soutien moral et matériel pendant mon séjour. Vous laissez une empreinte positive de votre société, voire de votre pays, dans ma mémoire.

À ma congrégation, à ma famille, à mes amies/amis, pour les prières, les encouragements et la confiance, je vous dis un grand merci.

À Dieu, tout honneur et toute gloire !

Aux religieuses des quatre coins du monde qui travaillent dans l'ombre de l'Église,  
et de la société, sans jamais se faire entendre.

## TABLE DES MATIÈRES

Composition du jury	3
Résumé	4
Remerciements	5
Dédicace	6
Table des matières	7
<b>Introduction générale</b>	8
<b>Volet création :</b>	15
<i>Konyere ou Les trois vies d'une femme</i> , roman	
Première partie	16
Deuxième partie	64
Troisième partie	131
<b>Volet réflexion :</b>	192
<i>Représentations de la figure de la religieuse dans le roman francophone : quatre cas québécois</i> (essai)	
<b>Chapitre 1 : Présence du religieux au Québec : le contexte et les textes</b>	193
Le contexte	193
Les textes	200
<b>Chapitre 2 : Éléments de méthodologie et balises de recherche</b>	209
<b>Chapitre 3 : La figure de la religieuse : versions anticléricales</b>	215
<i>Le portique</i> de Michèle Mailhot	215
<i>Les enfants du sabbat</i> d'Anne Hébert	229
<b>Chapitre 4 : La figure de la religieuse : version nuancées</b>	246
<i>Anna pourquoi</i> de Pan Bouyoucas	246
<i>Les filles tombées</i> de Micheline Lachance	258
<b>Conclusion générale</b>	
<b>(et retour sur <i>Konyere ou Les trois vies d'une femme</i>)</b>	269
<b>Médiagraphie</b>	282
<b>Annexes</b>	295

## INTRODUCTION GÉNÉRALE

Plusieurs raisons m'ont motivée à entreprendre la présente recherche. Sans doute parce que je suis une religieuse, je me sens interpellée par le fait que la religion et la foi font rarement l'objet d'une représentation littéraire positive. Plus souvent qu'autrement, de nombreux écrivains, ici comme ailleurs, font état d'une désillusion face à la religion.

Ainsi, des auteurs dont la culture est proche de la mienne dénoncent la religion de l'homme blanc, comme on le voit dans *Things Fall Apart* de Chinua Achebe, *The Trials of Brother Jero* de Wole Soyinka, *The Old Man and the Medal* et *House Boy* de Ferdinand Oyono, pour ne nommer que ceux-là. Godfrey Mwakikagile, dans un essai intitulé *Africa and the West*, explique : « The white man called himself Christian, while at the same time he was busy oppressing the Africans, contrary to his own "belief" in the brotherhood of man as taught in the Bible. It was a contradiction which never escaped the attention of many Africans. » (2000 : 74)

Mwakikagile ne se montre pas plus tendre envers la religion musulmane :

The hypocrisy of many white Christians is one of the reasons why even in the United States many Africa-Americans have renounced Christianity and embraced Islam instead, because they regard Christianity as the religion of their oppressor, the white man who brought them to America in chains from their ancestral home- land, Africa, in the name of Jesus. [...] But sadly enough, by embracing Islam, these converts forget or conveniently ignore the fact that Arabs also enslaved Africans and for an even longer period. The Arab slave trade – enslaving Africans – went on for more than 1000 years. [...] Yet both the Arabs and the Europeans oppressed and exploited Africans in Tanzania and elsewhere on the continent. One is no more guilty than the other. There are no degrees of morality. (*Loc. cit.*)

Or, en arrivant au Québec, je me suis rendu compte que cette province, qui a eu pourtant comme base historique et sociale majeure le catholicisme, voit un déclin manifeste de cette religion. Les églises sont vendues parce qu'elles ne sont plus fréquentées ; des scandales d'abus commis par des membres du clergé dans les pensionnats d'autrefois éclatent au grand jour.



Il semble pourtant que, dès les débuts de la Nouvelle-France, la présence des religieux ait marqué les esprits, bien que la littérature canadienne-française, puis québécoise, ait donné naissance à de nombreux personnages de religieux. Il y a toutefois un avant et un après la Révolution tranquille. Avant cette période de grands changements, il semble que les évêques, les curés, les frères, et parfois les sœurs, aient été dépeints dans les romans tels des architectes de la vie morale et spirituelle. Ces représentants de Dieu sur terre étaient au-dessus de tout soupçon, du moins dans le roman québécois traditionnel. Mais, comme l'a démontré Romain Légaré dans sa contribution intitulée « Le prêtre dans le roman canadien-français » (1964), au fur et à mesure que l'Église a perdu de son pouvoir et que le savoir a remplacé la foi, ces personnages se sont vus ridiculisés (*Marie Calumet* de Rodolphe Girard) ou sévèrement critiqués (*Journal d'un inquisiteur* de Gilles Leclerc).

Du coup, je me suis demandée s'il subsistait aujourd'hui des traces de la vie religieuse dans la fiction littéraire, plus particulièrement dans le roman francophone. De fait, beaucoup d'œuvres littéraires de par le monde mettent en scène des personnages de religieux encore maintenant. Le plus souvent, il s'agit de protagonistes masculins. En revanche, les religieuses se font nettement plus discrètes. Au Québec, par exemple, malgré leurs nombreuses contributions à l'Église et à la société en général, les religieuses demeurent peu représentées dans la fiction, ce que souligne Maïr Verthuy :

Peu de romans sont consacrés à ce qui constitue pourtant un phénomène majeur dans l'histoire du Québec : la vie au couvent. L'on se serait attendu/e à ce que la vie religieuse des femmes coure en filigrane à travers toute la production littéraire du Québec. Il n'en est rien. Les allusions aux prises de voile existent, certes ; parfois un personnage de roman reçoit une communication venue d'au-delà des grilles ; mention est faite d'une parente qui porte l'habit. Dans l'ensemble, néanmoins, sur le plan romanesque, le mystère le plus total règne au sujet du cloître. (1988 : 27)

Ainsi, quand on convoque les religieuses dans les œuvres de fiction, elles sont la plupart du temps confinées à des rôles secondaires. C'est du moins ce qui

ressort des travaux de Bertille Beaulieu<sup>1</sup> et de ceux, plus récents, de Cécile Vanderpelen-Diagre<sup>2</sup>.

Le but de cette thèse ne consiste cependant pas à refaire l'histoire de la vie religieuse québécoise. Je serais bien mal placée pour entreprendre cette recherche, sans compter que Diane Bélanger et Lucie Rozon<sup>3</sup> ou Guy Laperrière<sup>4</sup>, entre autres, ont largement balisé le terrain, tant et si bien que leurs travaux m'ont permis de mieux contextualiser les miens. Je n'entends pas non plus expliciter l'influence qu'auraient pu exercer les religieuses dans le développement du Québec, de nombreux sociologues tels que Marta Danylewycz<sup>5</sup> ou Micheline D'Allaire<sup>6</sup> ayant approfondi la question. Étant donné que j'ai opté pour une thèse de recherche-crédation, j'ai plutôt abordé mon sujet, soit la représentation de la figure de la religieuse, en deux volets à la fois distincts et complémentaires.

Le premier, soit le volet création, consiste en un roman ayant pour titre *Konyere ou Les trois vies d'une femme*. Il comprend trois parties. La première relate l'enfance d'une jeune Nigériane et les conditions de vie difficiles qui la poussent à se réfugier au couvent. La deuxième narre ses tribulations au sein d'une communauté religieuse, et la troisième rend compte du destin de Konyere en tant que laïque et femme mariée.

Pour ce qui est du volet recherche, j'ai exploré comment des auteurs francophones – québécois – représentent la figure de la religieuse, en me penchant sur quatre romans écrits après 1960. Il se divise en cinq chapitres. Le chapitre 1 vise à contextualiser ma recherche par le biais d'un bref exposé des aspects historiques et sociologiques propres à la vie religieuse au Québec, ainsi qu'un état de la question des travaux à caractère littéraire ayant porté sur la représentation du

---

<sup>1</sup> *La religieuse dans le roman canadien-français. 1837-1979*, thèse (Ph. D.), Université d'Ottawa, 1983.

<sup>2</sup> *Mémoire d'y croire. Le monde catholique et la littérature au Québec (1920-1960)*, Québec, Nota bene, 2007.

<sup>3</sup> *Les religieuses au Québec*, Montréal, Libre expression, 1982.

<sup>4</sup> *Les congrégations religieuses, de la France au Québec*, tomes 1 et 2, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1996 et 1999.

<sup>5</sup> *Profession : religieuse. Un choix pour les Québécoises (1840-1920)*, Montréal, Boréal, 1988.

<sup>6</sup> *Vingt ans de crise chez les religieuses du Québec. 1960-1980*, Montréal, Bergeron, 1983.

religieux au Québec. Le chapitre 2 présente les éléments méthodologiques qui serviront de fondements à mon travail d'analyse. Outre une expérimentation au plan de l'écriture, j'entends m'inspirer de l'approche sociocritique, et plus spécifiquement de l'étude des représentations. Je m'appuierai notamment sur la typologie, déjà mentionnée, du roman religieux établie par Romain Légaré, sur les travaux de Patricia Smart<sup>7</sup>, ainsi que sur les recherches d'Isabelle Boisclair<sup>8</sup>, lesquelles portent entre autres sur l'agentivité et le pouvoir socio-économique de la femme dans la fiction québécoise récente.

Aux chapitres 3 et 4, je me consacrerai à l'analyse proprement dite de la figure de la religieuse telle qu'on la représente dans quatre romans québécois.<sup>9</sup> Très clairsemées, en fait, sont ses apparitions dans la fiction romanesque, et plus difficiles à trouver encore sont les études portant sur ce personnage dans le corpus québécois. Un certain nombre de romans mettent pourtant en scène la figure de la religieuse. Je songe à *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges* de Michel Tremblay ou *Les bonnes sœurs* de Mario Bergeron. Mais, comme l'a souligné Claude Racine, « [l]es religieux et religieuses n'occupent dans le roman qu'une place bien humble. Les "sœurs" surtout n'apparaissent qu'accidentellement, et leur physionomie n'a jamais beaucoup de précision » (1972 : 63), une situation qui, selon toute vraisemblance, n'a guère changé.

Plusieurs chercheurs et chercheuses ont tenté d'expliquer cet état de fait. Douglas Boudreau<sup>10</sup>, pour sa part, est d'avis que là où prévaut la politique de la « revanche des berceaux », laquelle a caractérisé la société québécoise d'antan, il serait mal vu, même dans la fiction, qu'une religieuse (qui, par définition, n'a pas

---

<sup>7</sup> Dans *Écrire dans la maison du père. L'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*, coll. « Littérature d'Amérique », Montréal, Québec/Amérique, 1988.

<sup>8</sup> « Au pays de Catherine », *Les Cahiers Anne Hébert*, n° 2, Sherbrooke/Saint-Laurent, Université de Sherbrooke/Fides, 2000 : 111-125.

<sup>9</sup> Étant donné que j'ai opté pour un cheminement en recherche-crédation, la dimension nécessairement restreinte de la partie analytique de mes travaux fait en sorte que je ne pourrai pas explorer un vaste corpus d'œuvres, ni le faire dans une perspective résolument diachronique.

<sup>10</sup> « The Motherhood of the Mother Superior : Anne Hébert's Marie Clotilde de la Croix », *West Virginia University Philological Papers*, n° 52, septembre 2005 : 77-82.

d'enfant) soit la protagoniste d'un roman. Maïr Verthuy<sup>11</sup>, elle, attribue cette situation au fait que les religieuses n'avaient pas voix au chapitre, même si elles étaient les mieux placées pour se raconter. Enfin, la littérature québécoise ne serait ni engagée ni chrétienne, comme l'affirme Cécile Vanderpelen-Diagre, de sorte qu'on y trouverait peu ou prou de protagonistes religieux.

Madeleine Ducrocq-Poirier<sup>12</sup> identifie pourtant quelques cas de prêtres et de frères incarnant les personnages principaux de romans, à une époque où l'Église jouissait encore d'un certain crédit auprès de la population. Elle mentionne *Les élus que vous êtes* (1949), où Clément Lockquell présente un conflit de générations dans les communautés religieuses ; *Les tribulations du curé de Saint-Tristan* (1952) de Jean Bousquet, où un prêtre décrit ses propres aventures ; *Les vendeurs du temple* (1951) d'Yves Thériault, roman dont le héros, le curé Alphonse Bossé, se mêle de faire des affaires pour finir par perdre la propriété de la paroisse. Ducrocq-Poirier souligne que, dans ce dernier cas, ce fut une « audace parce qu'avant, on ne les trouvait [les religieux] que mentionnés accessoirement à la tête d'une paroisse ou dans le cadre de collèges où ils jouaient un rôle déterminant sur la mentalité et le comportement des personnages principaux. » (1978 : 512) En outre, dans nombre de romans québécois tels que *Marie Didace* (1947) de Germaine Guèvremont, *Maria Chapdelaine* (1913) de Louis Hémon et *Vézine* (1946) de Marcel Trudel, lesquels précèdent la Révolution tranquille, la vie religieuse se voit représentée comme faisant partie de la réalité de l'époque. Mais ce sont surtout des figures de prêtres qui s'y voient convoquées, de sorte que la majorité des études littéraires portant sur la vie religieuse sont consacrées à ce personnage masculin.

On ne peut passer outre la thèse, déjà mentionnée, de sœur Bertille Beaulieu. Au fil de ses travaux, sœur Beaulieu a isolé trois types de représentations de la religieuse, soit l'exemplaire, la ridiculisée et la métamorphosée. Sa recherche présente un intérêt à ne pas négliger, mais date quelque peu et, bien qu'il me soit

---

<sup>11</sup> « Ni Verbe ni chair/e ? La religieuse et la cloîture chez Michèle Mailhot et Anne Hébert », *Atlantis*, vol. 14, n° 1, automne 1988 : 27-31.

<sup>12</sup> *Le roman canadien de langue française de 1860 à 1958. Recherche d'un esprit romanesque*, Paris, Nizet, 1978.

apparu indispensable de marcher dans les pas de sœur Bertille, il me semblait opportun de me pencher sur un corpus plus récent (du moins, en partie), en plus de mettre en place des outils d'analyse issus de la recherche actuelle.

Il n'a pas été aisé de trouver des œuvres romanesques pertinentes car, comme on le sait, la figure de la religieuse pêche, pour ainsi dire, par excès de discrétion. J'ai néanmoins pu retenir le corpus suivant, soit quatre œuvres publiées entre 1967 et 2008 par trois écrivaines et un écrivain québécois. Il s'agit des romans *Le portique* (1967) de Michèle Mailhot et *Les enfants du sabbat* (1975) d'Anne Hébert, objets du chapitre 3, de même qu'*Anna pourquoi* (2003) de Pan Bouyoucas et *Les filles tombées*, tome 1 (2008), de Micheline Lachance, objets du chapitre 4.

Mis à part la nationalité des auteur-e-s, mes critères de sélection incluaient la présence marquée d'une figure de religieuse, sa représentation dans un milieu « naturel » (le couvent) et une qualité littéraire signalée par un discours critique étoffé<sup>13</sup>. Par ailleurs, trois de ces romans proposent, en quelque sorte, un commentaire sur la société québécoise (surtout passée, il faut le dire). Ils décrivent la vie des religieuses d'ici (c'est le cas pour les romans de Michèle Mailhot, Micheline Lachance et Anne Hébert) ou d'ailleurs (c'est le cas du roman de Pan Bouyoucas). On doit noter que Lachance n'a pas fait des religieuses les héroïnes de son œuvre, mais elle leur assigne un rôle d'une importance telle que la présence de ce roman au sein de mon corpus paraît pleinement justifiée. Pour sa part, Bouyoucas campe son intrigue dans un monastère grec où deux religieuses se côtoient au quotidien. Enfin, Hébert et Mailhot font vivre des religieuses qui en viennent à délaisser le voile au profit la vie civile.

De plus, l'intrigue des quatre romans se déroule à des époques différentes. *Le portique* et *Les enfants du sabbat* font revivre une société en voie de sécularisation. Publiés en 1967 et en 1975 respectivement, ils s'inscrivent dans la mouvance de la Révolution tranquille, c'est-à-dire, selon Patricia Smart, un temps où « [une] société dominée de l'extérieur et longtemps tenue dans l'immobilisme

---

<sup>13</sup> Pour les romans publiés après l'an 2000, les textes critiques se sont avérés plus rares, puisque ce sont des œuvres encore jeunes.

était en train d'éclater, et il aurait été étonnant que les secousses ne se fassent pas sentir dans l'écriture de l'époque ». (1988 : 237) Les deux romans sont donc issus d'un contexte social en pleine transformation. En revanche, *Anna pourquoi* brosse un tableau d'une société conservatrice, plus ou moins ancrée dans une époque précise. En effet, le court roman de Bouyoucas a parfois des accents de conte, sans toutefois basculer dans le merveilleux. Enfin, bien que paru en 2008, *Les filles tombées* évoque une période de l'histoire du Québec où les jeunes filles célibataires et enceintes devaient cacher leur état et se réfugier dans des couvents où on se chargeait, après l'accouchement, de donner les enfants en adoption. On reconnaît là le travail de Lachance, surtout connue pour ses romans à caractère historique et plus souvent assimilés à la littérature dite « populaire ». En conclusion, je reviendrai sur l'écriture de mon propre roman, ainsi que sur les résultats des analyses de romans que j'aurai menées à terme.

Bien sûr, on peut se demander pourquoi mon roman parle d'une religieuse nigériane, et pourquoi j'ai voulu étudier, en parallèle, la figure de la religieuse telle que représentée dans une société distincte de la mienne qui est celle du Québec. En fait, je voulais voir à quoi ressemble le portrait qu'on tend à faire de ces femmes, question de savoir s'il se distingue résolument d'une culture à l'autre. J'ai surtout voulu offrir ma propre vision de la vie religieuse, et de la vie après le voile, avant d'observer ce que d'autres ont voulu en dire. En bout de course, il semble que les représentations de la figure de la religieuse, qu'elles soient d'ici ou d'ailleurs, ne soient pas si dissemblables.

## **Volet création**

*Konyere ou Les trois vies d'une femme*

roman

## Première partie



On n'entendait que des cris et des pleurs. Puis il y a eu un coup de feu. La fumée emplissait l'air, tandis que le cercueil étincelant descendait dans la fosse. La terre faisait un bruit mat en tombant sur le couvercle. Le catéchiste appelait les gens, un par un, par ordre d'importance. Ils venaient dire adieu à ma mère, qui commençait son dernier voyage.

Après avoir béni la tombe, le prêtre a jeté une pelletée de sable dans la fosse. En guise d'adieu. Même la présidente de la *Catholic Women Organization* était là. D'un air important, elle a enlevé ses lunettes en tenant fermement son sac à main, puis elle a déposé du sable dans la fosse avant de regagner sa place sous l'auvent réservé à son groupe. Après avoir essuyé son visage avec un mouchoir, elle a remis ses lunettes. Toutes les présidentes des organismes religieux auxquels appartenait ma mère avaient accouru. On a appelé le directeur de l'école où elle enseignait, avant les membres de la famille.

- *Di ya !* Son mari !
- *Okpara ya !* Son fils !
- *Ada ya nwanyi !* Où est sa fille ?

La chorale chantait quand mon tour est venu. Un soleil impitoyable m'aveuglait. La sueur qui coulait de mon front se mélangeait à mes larmes. Tout tombait à grosses gouttes sur ma poitrine. Sans se soucier de mon chagrin, ma tante Egondou m'a accompagnée au bord de la tombe. Elle écartait ceux qui s'étaient pressés autour de la fosse. Je m'y suis rendue pour déposer, moi aussi, un peu de sable sur le cercueil. Mon père et mon frère ont fait de même. Ils pleuraient eux aussi. Mon oncle Udo, le petit frère de ma mère avait lu les hommages.

Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'au moment d'une mort, tout le monde sympathise avec les personnes endeuillées. C'est ainsi dans le village d'Umuba et, en fait, dans l'ensemble de la tribu Igbo, au sud-est du Nigéria. Même un ennemi

n'osera pas contrevenir à cette règle d'or. Aller à l'encontre de cette coutume entraîne de graves répercussions : la personne pourrait être accusée d'avoir causé la mort du défunt et se voir ostracisée quand elle sera elle-même en deuil.

Mes arrières grands-parents adhéraient à la religion traditionnelle de mon peuple. Tout le village partageait la même croyance, les mêmes cérémonies et mêmes modes de vies. Deux groupes de missionnaires, les Catholiques et les Anglicans, sont arrivés vers la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Le nord est devenu anglican. Les familles qui se trouvaient au sud adoptèrent le catholicisme. C'était le cas de ma famille. La tradition catholique était assez répandue dans mon village. Les aînés, dont mon grand-père, ne croyaient pas à un Homme-Dieu qui se serait fait crucifier pour le salut du monde. Ils tenaient à leurs valeurs, à leurs coutumes. Mais la mort d'un villageois rassemble tout le monde : catholiques et anglicans, vieux et jeunes, instruits et analphabètes. Et on célèbre le défunt selon ses croyances.

À la mort de ma mère, la famille a préparé une réception grandiose. Pour chaque groupe, on avait érigé un auvent sous lequel on avait disposé des chaises et des tables. Les invités s'attendaient à être nourris : viande, riz et boissons diverses en abondance. Des chanteurs et des danseurs avaient exhibé leurs talents. Les voisins et les *umunna*<sup>14</sup> seraient nourris pendant les quatre jours que dureraient les cérémonies. Voilà ce qu'on appelle *a befitting burial*.

J'étais allée m'asseoir près de mon père et de mon frère. J'observais tous ces gens qui faisaient semblant d'avoir du chagrin. Après tout, ma mère avait été leur amie, leur collègue ou leur sœur. Après les larmes de crocodile, on se jetterait sur les bols de riz cuit, les morceaux de viande, le *fufu*<sup>15</sup> et les sauces.

Madame la présidente de la *Catholic Women Organization* avait soigneusement enlevé ses lunettes. Elle les retirait chaque fois qu'elle prenait la parole, pour les remettre ensuite. Après son discours mal préparé, elle s'est assise et a empoigné son sac en cuir. Puis, je l'ai vue de mes propres yeux, elle a caché deux cannettes de Coca Cola et quelques morceaux de viande dedans. Elle est ensuite allée demander du riz et de la viande à celle qui servait le repas, prétextant qu'elle n'avait encore rien mangé. Un sourire triomphant s'est dessiné sur ses lèvres minces. Elle a obtenu son deuxième plat de riz, alors que les autres n'avaient pas encore reçu le premier. En guise de souvenirs, on avait distribué des parapluies, des assiettes et des t-shirts. Cette dame-là a réussi à obtenir un double exemplaire de chacun alors que certains en ont eu un, deux ou aucun.

Pendant les deux premiers jours de la cérémonie, notre cour s'est transformée en véritable ruche bourdonnante. Les enfants, assis aux côtés de leur mère, avalaient ce qu'on leur offrait. Les hommes, les femmes et les jeunes gens

---

<sup>14</sup> Les parents en ligne directe de la famille, qu'ils soient proches ou éloignés.

<sup>15</sup> Pâte à base de farine de manioc, consommée avec de la sauce aux légumes.

formaient des groupes séparés, qui chantaient, bavardaient, mangeaient et dansaient. Heureusement, le premier soir, certains invités sont repartis. Ceux qui venaient de plus loin passèrent la nuit dans notre maison, puis continuèrent la fête le lendemain. Les hommes partirent, l'estomac lourd. Les femmes, avec des sacs surchargés.

Parmi les femmes qui s'apprêtaient à s'en aller, il y a eu soudain des éclats de rire. Le sac d'une d'entre elles s'était déchiré. Des morceaux de viande, du riz cuit et des canettes de boissons s'étaient répandus par terre. Tout le monde se moquait de la femme. Elle, elle ne savait pas si elle devait tout ramasser ou tout abandonner.

J'ai reconnu le visage de cette femme. C'était celle qui pleurait « amèrement » pendant que le corps de ma mère était encore exposé au salon. Elle se roulait par terre en suivant des yeux le garçon qui distribuait les rafraîchissements. Elle a fini par saisir le poignet du jeune homme.

- Mon fils, ne puis-je pas avoir au moins une bouteille de bière pour me rincer la gorge. Je pleure depuis le matin.
- Une bière n'est pas la récompense pour avoir pleuré depuis le matin, Madame.

Alors, elle a recommencé à pleurer, tout en émettant des sons gutturaux, mais sans la moindre larme dans ses yeux. Elle jouait la comédie. Et pas très bien.

Egondou, la demi-sœur de ma mère dont on m'avait rapporté les méfaits et les déboires passés, se comportait comme si elle était la deuxième épouse de mon père. Célibataire dans la trentaine, elle cherchait à s'attacher à un homme. Notre société n'a pas de place pour les vieilles filles. Elle me tenait la main tout au long de la cérémonie, et s'est assise à côté de moi dans l'église, près de la tombe. Elle n'a laissé planer aucun doute quant à sa qualité de membre de la famille proche. Elle déambulait dans la cour de mon grand-père chez qui nous habitions, en prenant des airs d'âme en peine. Sa robe longue, garnie de dentelle blanche, couvrait ses jambes courtes et la faisait paraître plus grande. La dépigmentation avait tracé des rides horizontales partout sur son visage et ses bras. Elle avait abusé de ses crèmes blanchissantes et paraissait beaucoup plus vieille que son âge.

Elle vivait dans un grand appartement à Enugu. Personne ne savait ce qu'elle faisait pour gagner sa vie. Elle avait sa propre voiture. Elle payait ses loyers. Bref, il s'agissait du business. Quant à la nature de ce business-là, nous ne la connaissions pas. On n'avait pas le droit d'aller chez elle sans avertir au moins trois jours à l'avance. Sauf si c'était elle qui invitait et cette invitation, elle ne la lançait pas à n'importe qui.

Avant de mourir, mon grand-père l'avait maudite à cause de son comportement honteux. Elle n'était pas considérée comme une voleuse, mais elle appartenait à un gang qui menaçait la paix du village. Une vraie bonne à rien. Pour mon grand-père, elle était le mouton noir de la famille.

Quand même, ma tante ne pouvait pas se permettre d'être méchante et de rester de marbre. La famille avait besoin de son soutien, maintenant plus que jamais. Elle avait tout fait pour obtenir les tenues que la famille immédiate porterait pendant la durée des obsèques : dentelle blanche pour le jour de l'enterrement et étoffe d'Ankara pourpre pour la messe de l'Action de grâce, le lendemain. Elle avait cousu la dentelle sur une robe évasée. Elle avait confectionné ma tenue et le

costume de mon frère. Elle était venue chez nous dès l'annonce du décès de ma mère. Jusqu'au jour de l'enterrement, Eg (c'est ainsi qu'on la surnommait, mon frère Aham et moi) avait cuisiné, lavé la vaisselle et pris soin de toute la maison. Elle s'occupait de mon père d'une façon particulière. Ma tante donnait l'impression que le vide créé par la mort de sa sœur serait rapidement comblé.

Parfois, elle portait les vieux chemisiers en soie et les jupes trop serrées de ma mère, lesquelles épousaient les formes arrondies et disgracieuses de son fessier. Elle marchait en roulant des hanches et en balançant la tête. Mon frère ne pouvait s'empêcher de rire chaque fois qu'il la voyait.

- As-tu remarqué quelque chose avec Eg ces jours-ci ? » avait chuchoté Aham, alors que nous prenions un déjeuner tardif.

J'étais impatiente d'entendre ses plaisanteries sur les agissements de la demi-sœur cadette de ma mère. Elle vivait dans notre maison depuis plus de deux semaines à présent, afin de préparer, disait-elle, la prochaine cérémonie funèbre. En attendant le repas, nous étions tous assis dans la salle à manger attenante à un salon très peu meublé.

Soudain, Aham m'a donné un coup de coude. Un coup tellement violent que j'en aurais crié. Puis il m'a adressé un clin d'œil et m'a fait signe de regarder dehors. J'ai vu ma tante Egondou en train de travailler sa démarche : elle prenait des airs de jeune délinquante. Sa tête projetée vers l'arrière et sa poitrine portée vers l'avant dévoilaient les rides de son cou trop long. Quand elle s'est jointe à nous, j'ai reconnu le parfum parisien très cher dont ma mère s'aspergeait pour les occasions spéciales. Il était mêlé à une odeur d'aisselle sale qui écorchait les narines. Je ne savais pas s'il fallait en rire ou me mettre en colère. J'ai regardé mon frère et il a haussé les épaules. Tout était dit. Nous communiquions surtout ainsi, par signes, et nous faisions parfois semblant de nous comprendre. Les détails venaient plus tard, quand nous étions seuls dans notre chambre.

Eg a servi la nourriture et, à mon grand mécontentement, est allée remettre ses couverts à mon père, comme s'il était un petit garçon. Contrarié, il a laissé tomber les ustensiles, a rapproché le bol d'eau placé à côté et s'est lavé les mains. Il mangerait avec les doigts. Le visage crispé, Eg a pris la cruche vide pour aller chercher de l'eau potable au robinet. Au moment où elle lui a tourné le dos, j'ai remarqué qu'elle ne portait rien sous sa robe.

« Pourquoi diable faisait-elle tout cela ? » ai-je pensé. Pour papa ? Impossible ! Aham ? Trop drôle ! Moi ? Impensable ! Qui alors ? Elle a ramené la cruche d'eau, puis s'en est allée. Ma jeune tante balançait toujours ses fesses rebondies dans l'espoir qu'elles expriment ce que ses lèvres pincées semblaient incapables de transmettre.

Egondou venait juste de quitter le salon quand mon oncle Nduka est entré. Il a fait un pas vers la salle à manger et s'est exclamé *Ndewonu ooo ! Salut, tout le monde !* C'était la coutume dans notre village, Umuba. Aham et moi avons répondu : « *Dédé i biala. Bienvenue, oncle.* » Mon père a attendu deux secondes, le temps de faire passer la troisième boulette de fufu qui avait amorcé une descente dans son œsophage. Puis il a hoché la tête en disant : « *Ndu nnoo*, bienvenue Ndu. Viens nous rejoindre. » L'invitation à peine lancée, oncle Nduka s'est retrouvé en train de faire la même chose que nous. De grosses boulettes de *fufu* se précipitaient dans sa gorge en succession rapide. Moi, je craignais que la nourriture vienne à manquer.

Oncle Nduka reste un des hommes les plus heureux à Umuba. Pas parce qu'il est riche ou qu'il n'a aucun problème, mais parce qu'il ne prend jamais quoi que ce soit au sérieux. Il a un penchant pour la bouteille. Ceux qui ne l'aiment pas le jugent irresponsable et, parfois, ils ont raison. Nduka n'est pas le frère de mon père, mais ils s'accordent comme col et chemise depuis leur enfance. Mon père l'avait invité, deux ou trois fois, à Aba au sud-est du Nigéria pour venir apprendre un métier. Le problème, c'était que Nduka ne pouvait vivre une semaine sans *nkwuocha*<sup>16</sup>.

Un soir, il revenait d'une cérémonie traditionnelle au village voisin. Parvenu à la pelouse de notre école primaire, il s'est couché par terre, pensant qu'il était chez lui. Les marchands qui allaient au marché au petit matin l'ont trouvé, étendu sur le sol. De loin, ils avaient cru qu'il était mort. Ils se sont aperçus qu'il avait une bouteille de vin dans la main, qu'il puait et qu'il était tout trempé. Cela arrivait souvent. Mon père m'avait raconté que Nduka était très doué quand il était à l'école primaire. Il avait fait concurrence à mon père pour le meilleur prix à l'école secondaire. Après un an de formation à la ville, Oncle Ndu était rentré au village

---

<sup>16</sup> Boisson blanchâtre et alcoolisée, fabriquée à partir du palmier, que les villageois prennent à table.



dans cet état-là. Mon père a tout fait pour l'aider.

En dépit de sa dépendance à l'alcool, Oncle Ndu n'était pas un paresseux. Il travaillait dans les champs et il vendait ses produits. Son petit commerce ne rapportait pas grand-chose, alors il profitait des célébrations aux alentours pour se rassasier et avoir du vin gratuit. En tant qu'ami très proche de mon père, il se faisait un devoir de lui rendre visite tous les jours. Il le consolait. Et les deux hommes partageaient quelques potins.

Malgré la présence de l'oncle Nduka, nous avons pris le déjeuner dans un silence complet, comme c'était devenu l'habitude depuis le décès de ma mère. Dans ces moments-là, plein de questions me traversaient l'esprit. Est-ce que ma mère était vraiment morte ? Comment pourrait-elle avoir succombé ? Les médecins avaient-ils bien examiné son corps ? J'avais peur du mot « cadavre ».

Quand mon père était revenu de la morgue, il avait dit qu'elle dormait profondément. Combien de temps allait durer ce sommeil ? Une grande tristesse avait formé une boule dans ma gorge, qui cherchait à s'échapper. J'avais continué à la repousser jusqu'à ce que je n'en puisse plus. Des larmes chaudes avaient rempli mes yeux, et ruisselé sur mes joues. Oncle Ndu m'a regardée avec tendresse. Il était sur le point de dire quelque chose, mais comme je ne voulais pas attirer l'attention, j'ai frotté mes yeux. J'ai bu un grand verre d'eau. Les larmes avaient disparu aussi vite qu'elles étaient venues.

J'étais revenue à la réalité mais, peu de temps après, mon esprit s'est mis à dériver de nouveau. Cette fois-ci, vers la cochonne – ma tante Egundu. Elle s'était pointée chez nous la première fois pour me garder. Elle avait huit ans. Elle avait dû partir de chez mes parents, bien avant que je sois assez âgée pour comprendre qu'elle était ma baby-sitter. La haine s'était installée entre nous. Aham, lui, serait mon tuteur ainsi que mon bourreau.

Le degré d'intimité entre Aham et moi était très fort. Il avait seulement deux ans de plus que moi. Nous avons fréquenté la même maternelle et la même école primaire. Nous avons partagé une chambre, mais nous n'avons jamais dormi ensemble. Cependant, Aham sautait souvent sur mon lit quand je ne faisais pas attention. Juste pour me faire peur et prouver qu'il possédait des pouvoirs extraordinaires. Franchement, je l'ai presque cru.

Il me racontait comment il pouvait faire apparaître et disparaître les petites filles à volonté. Et comment il était responsable de tout ce qui avait disparu dans la maison et qu'il finissait toujours par retrouver grâce à une formule magique. Ce pouvoir, lui seul le détenait dans tout le village. Les dieux lui avaient ordonné de ne jamais le montrer à personne. Sinon, il mourrait tragiquement.

Ces histoires m'ont aidée à modeler le respect que j'ai pour lui. Et il ne me décevait jamais. À cet âge-là, il était pour moi un frère, un ami et un complice. Il était tout. Un peu plus grand que moi, il avait la peau foncée de mon père, un petit visage rond où pétillaient les yeux bruns perçants qu'il avait hérités de ma mère. Il n'était ni beau ni laid, et plus sage que les autres enfants. Malgré son intelligence, mon frère était un grand timide. Il ne regardait personne dans les yeux. En s'adressant aux gens, il fixait l'espace au-dessus de leur tête ou le sol. Un comportement que mon père cherchait sans cesse à corriger.

Mon père s'inquiétait de ce que ferait Aham le jour où il côtoierait sa future femme. Il l'encourageait donc à changer son comportement.

- Aham !

- *Dad* !

- Regarde-moi !

Aham se tournait vers mon père, sans lui obéir vraiment.

-Regarde-moi dans les yeux... C'est comme ça que tu reconnaîtras la femme qui t'aime !

- *Cool down dad, am gonna be fine! Discussion closed !*

Il se mettait tout de suite à parler d'autre chose...

Mon père était fonctionnaire. Il nous conduisait à l'école chaque matin avant d'aller à son bureau au centre-ville. Sa voiture, une Mercedes-Benz 190, n'était plus à la mode. Elle nous plaçait toutefois au niveau de la classe sociale élevée auprès de nos voisins, qui nous voyaient comme *ndi nwere ego, les riches*. Mon père ne se souciait pas de ce qu'il portait. Il savourait sa vie et il savait combiner le plaisir et le travail. Il avait rarement mauvaise mine. Tout le contraire de ma mère, qui avait une conception plus grave de la vie. En le voyant, on pouvait deviner à quoi ressemblait mon grand-père dans sa jeunesse : peau foncée, yeux sombres et brillants, visage en ovale, cou robuste et épaules larges.

Ma mère, elle, était une femme très intelligente et toujours tirée à quatre épingles. Les yeux bruns et pétillants, le nez pointu, des lèvres noires et pulpeuses qui ne souriaient pas facilement. Mais, quand cela arrivait, c'était un sourire gracieux qui dévoilait un petit écart entre ses dents du milieu.

Elle jouissait d'un grand prestige. Pour elle, les vêtements constituaient le reflet de sa pensée. Elle nous habillait à la dernière mode et avec goût. Nos voisins nous considéraient comme une famille riche, sans savoir que l'intérieur de notre maison trahissait nos moyens plus modestes. Le fait d'être admirée par les voisins remplissait ma mère de joie. J'exagérerais si je prétendais qu'elle était perfectionniste, mais elle n'en était pas loin. Elle me disait souvent « quand on travaille dur et qu'on vit dans l'espérance, on ne manque jamais de rien, mais une vie sans espoir ne mène nulle part ». Nous n'avons manqué de rien.

Tous les matins, les enfants du voisinage assistaient à notre départ pour l'école. C'était presque le lever et de Louis XIV. Élégante, ma mère ne portait jamais le pagne typique de la plupart des femmes igbo. Bien qu'elle ait possédé plus de deux valises pleines de pagnes, elle préférait enfiler une robe ou une jupe avec un chemisier pour aller à l'école. La grosse Mama Ogoo, notre voisine, ouvrait sa fenêtre pour nous admirer. Elle avait déjà dit à ma mère à quel point elle aurait aimé être à sa place et avoir une famille comme la nôtre. Quand nous descendions l'escalier, les souliers de ma mère faisaient toc-toc-toc et signalaient notre départ imminent. Aham et moi la suivions tels des chiens fidèles sur les talons de leur maîtresse.

Notre appartement de trois chambres était situé à l'étage, au-dessus d'une cour collective, partagée avec six autres familles. Mes parents occupaient une des chambres. Aham et moi dormions dans la seconde. La dernière, comme je l'ai compris plus tard, appartenait à tante Egondù.

Ma mère prenait place sur le siège avant de la voiture, tandis que je partageais l'arrière avec mon frère. Il profitait de ces moments-là pour me raconter des histoires invraisemblables. Une fois, Aham m'avait même relaté comment, à l'âge de sept ans, il avait sorti un homme de son domicile incendié. Il avait vu une maison en feu. Les gens criaient parce que quelqu'un y était prisonnier. Personne ne savait quoi faire. Mon frère allait passer son chemin quand l'épouse de la victime lui avait pris le poignet, le suppliant de sauver son mari. Il avait eu pitié de la femme. Frappant des mains à trois reprises, balançant son bras droit à sept reprises, il avait marché à travers les flammes. Voilà comment le petit Ahamefula avait sauvé un homme de quarante ans du violent incendie qui dévastait son domicile. Les gens l'avaient porté en triomphe. Ils voulaient même le faire roi, mais il avait refusé. Crédule, j'ai suggéré de tout dire à notre père afin qu'Ahamefula obtienne le titre. Mon frère a refusé, insistant sur le fait que son heure n'était pas encore venue. Il a ajouté que je ne devais rien révéler de ce fait d'armes. Mon cœur s'est rempli

d'admiration pour mon frère. Il venait de devenir mon héros.

Je ne lui ai pas demandé où et quand cela s'était passé, ce que j'aurais dû faire. Puisque nous étions (presque) toujours ensemble, il m'aurait sans doute dit que cela s'était passé pendant que je dormais, voire avant ma naissance. Si j'étais prête à croire qu'il avait accompli un tel exploit à sept ans, pourquoi pas à deux ? Sur le coup, je n'ai pas songé qu'à la première lecture de la messe du dimanche précédent, on avait lu un extrait des prophéties d'Isaïe : « tu marcheras au milieu des flammes qui brûlent et ne seras pas blessé ». L'épître avait porté sur la persécution de saint Paul et l'Évangile, sur un des miracles de Jésus. Aham avait amalgamé le tout, et avait inventé son propre récit. Le seul disciple qu'il avait, c'était moi.

Chaque jour après les cours, j'allais dans la classe de ma mère, où elle enseignait à ses trente élèves. Aham venait nous rejoindre, et nous attendions mon père pour rentrer à la maison. Nous passions beaucoup de temps avec nos parents, alors il n'en restait pas assez pour s'amuser avec les enfants du quartier. Cela nous manquait.

Mais nous ne rations pas la moindre occasion de nous faufiler hors de l'appartement pour jouer à cache-cache avec Ogoo, Mma et Ada. Nous étions toutes tellement heureuses quand cela arrivait. Elles s'assuraient que je ne sois jamais surprise par ma mère. Il avait été convenu entre Ogoo et moi qu'elle crierait « *Mama gi elowele ! Ta maman arrive !* » Aussitôt, je devais prendre l'escalier qui menait directement au salon. Je faisais le lit, balayait la chambre et rangeais la maison. Quand elle entrait, je lui disais : « *Mama nnoo*. Bienvenue, ma mère. » Elle répondait : « Oui, ma bonne fille. J'espère que tu as bien mangé ? ». « Oui, ma » était la bonne réplique, car elle n'aurait pas voulu entendre autre chose, vu qu'elle avait préparé assez de fufu pour le déjeuner. Si, en revanche, elle me surprenait dans la cour, comme elle l'avait fait une fois, je recevais quelques coups de canne. Pas pour avoir joué avec les autres enfants, mais pour l'avoir fait sans son autorisation. Je ne devais pas fréquenter la cour. J'avais mes livres et mes jouets chez moi.

Le départ d'Aham pour la *Maris Comprehensive Academy Uturu Okigwe* a été la première séparation à survenir dans la famille. La préparation à cet événement avait commencé dès sa réussite à l'examen d'entrée de ce collège de prestige, administré par des religieux. Fier de lui, Aham m'a beaucoup narguée. Il s'asseyait près de moi et m'appelait :

- Konyi ! Il reste seulement quelques jours.
- Je sais.
- Que penses-tu de tout cela ? As-tu songé à la solitude que tu vas devoir supporter dans cette maison ?

Il se levait, prenait un air important et mettait ses mains dans ses poches. À pas lents, il arpentait la chambre tout en imitant Pete Edochie, la star du cinéma nigérian qu'il admirait le plus.

- Dans une chambre avec deux lits, dont un vide. Une armoire fermée et l'autre...
- Et alors ?
- Alors, tu seras seule. Ne m'interromps pas pendant mon discours d'adieu.
- Si c'est la façon dont les gens font leur discours d'adieu, *To hell*, l'adieu !
- Eh bien, avait-il continué, je n'ai pas encore décidé comment je vais y aller. Dois-je voler de mes propres ailes ? Où monter sur un cheval ou encore permettre à un de mes amis de m'y conduire dans son avion ? Moi qui ai amassé mon premier demi-millier de naira à l'âge de quatre ans...

Il parlait des ₦500<sup>17</sup> (soit l'équivalent de cinq dollars) qu'oncle Udoka lui avait donné quand il était venu à Aba nous rendre visite. C'était une sorte de compensation, parce que l'oncle n'avait pas trouvé de chaussures convenant à

---

<sup>17</sup> ₦ - Symbole de l'unité monétaire (le naira) en circulation au Nigéria.

Aham avant son retour des États-Unis. Il profitait souvent de ses visites annuelles pour nous faire goûter des chocolats et des bonbons en provenance d'autres pays.

- Eh bien, je n'ai pas encore décidé.
- Qui crois-tu tromper, là ? Penses-tu que je gobe encore toutes tes histoires ?
- Tu n'as pas le choix, parce qu'elles sont vraies.
- Arrête ! Tu racontes des mensonges ! menteur !

La voix de ma mère a retenti depuis sa chambre. Elle appelait « Konyere ! Konyere ! »

- On t'appelle ! Tu ne réponds pas ? Espèce de folle !
- Je ne suis pas folle ! Ceux qui inventent des histoires sont stupides ! Maaa !

J'ai couru aussitôt vers la chambre de mes parents. Ma mère assise sur le grand lit défait. À côté trônait l'armoire à vêtements. En-dessous, il y avait quatre boîtes. Dessus, des chaussures de toutes les sortes et de toutes les couleurs. Juste devant ma mère, une valise béait, remplie de boissons variées. Des chemises blanches, des pantalons bleus et de nouveaux couvre-lits avaient été rangés dans une autre boîte. C'est là que j'ai compris que mon frère allait vraiment quitter le foyer familial. Un curieux mélange de tristesse, de jalousie et d'admiration s'est insinué en moi. Aham me manquerait, mais je ne voulais pas l'admettre.

- Où as-tu mis les souliers noirs que nous avons achetés hier ?
- Ils sont dans notre chambre.

Je suis retournée les chercher. Quand je suis revenue auprès d'Aham, il m'a dévisagée, cherchant à savoir de quoi notre mère et moi avions parlé.



- Je lui ai tout raconté.
- Comme quoi ?
- Qu'hier, je t'ai surpris en train de boire du *garri*<sup>18</sup> et que tu as essayé de me battre.
- Tu ne peux pas être sérieuse ? Je t'ai présenté mes excuses, non ? *Wicked girl* !
- Laisse-moi tranquille !

Je suis accourue de nouveau vers ma mère. Elle nous avait interdit de boire du *garri*. Mais il arrivait à Aham de se faufiler dans la cuisine et de s'en préparer une tasse. L'ajout de lait et de cacahuètes rendait l'aliment tout à fait délectable. Il y avait toutefois un facteur encore plus aggravant. Comment Aham se procurait-il l'argent pour acheter des cacahuètes ? Chaque fois, quand je le surprenais, il faisait tout pour que je me range de son côté. Une fois de plus, j'aurais donc pu le sauver d'un châtiment. Du coup, craignant la colère de ma mère, il m'a poursuivie jusqu'à la chambre de mes parents pour donner sa version des faits. Il était entré dans la pièce, tout essoufflé. Contre toute attente, ma mère pliait tranquillement ses vêtements.

- Qu'est-ce qu'il y a, Aham ?
- Rien, maman.
- Quoi ?
- Rien... Hum... Je voulais simplement te dire bonjour et m'assurer que Konyi était dans la maison.

Il a dit cela en faisant mine de retourner dans notre chambre.

- Me dire bonjour ? Ce soir ?

---

<sup>18</sup> Le *garri*, farine de manioc rôtie, se mange normalement en pâte avec de la sauce aux légumes. Considéré comme une pitance quand il est pris avec de l'eau et du sucre, il a un effet néfaste sur la vue.

Ma mère nous avait scrutés. Lui d'abord, et puis moi. Elle avait poursuivi son travail, mine de rien.

Depuis sa création, le *Maris Comprehensive Academy Uturu Okigwe* avait maintenu un niveau très élevé d'excellence ainsi qu'une discipline rigoureuse. Les enfants venaient de partout dans le monde pour y être admis. Malgré les droits de scolarité onéreux, certains y inscrivaient deux, voire trois de leurs enfants.

L'édifice était doté d'une vaste enceinte. Si vaste, en fait, que j'étais apeurée quand nous roulions là-dedans. J'imaginais qu'Aham se perdrait dans cette immense cour. Aham, lui, écarquillait les yeux, comme pour embrasser tout le paysage. Des arbres s'alignaient de part et d'autre du chemin, projetant leur ombre dans la cours. À gauche, on trouvait un terrain de football standard. À droite, une pelouse verdoyante, assez grande pour contenir trois autres terrains de football. À l'extrémité de la pelouse se dressaient de gros bâtiments dont j'ignorais la fonction. Au centre, une chapelle était flanquée d'un pavillon à cinq salles, d'où sortaient les gens.

Un révérend frère est venu nous accueillir en arborant un sourire chaleureux. Il avait l'air d'un homme d'une quarantaine d'années. Il portait une soutane blanche, et un imposant crucifix pendait à son cou. À sa taille, il avait noué un cordon noir, tissé à la main. La poussière sur ses sandales et la sueur sur son front laissaient croire qu'il avait besoin depuis le matin.

Il a serré la main de mes parents ainsi que la mienne. Ses doigts étaient si calleux que je me suis demandé à quelle sorte de travail il s'adonnait pour la confrérie. Quand il s'est penché pour demander mon nom, une odeur d'oignon cru m'est montée au nez. J'ai reculé et lui ai dit que je m'appelais Konyere. « Konyere ! Ah ! C'est joli.

Il a projeté une goutte de salive, en prononçant le « k » que je ai reçue en plein visage. Cela m'a donné la nausée. J'espérais que mon expression de dégoût

lui avait échappé, car ma mère m'a appris qu'il est impoli de montrer une quelconque aversion envers les étrangers. Je devais être toujours gentille avec eux. Le frère, lui, n'a rien relevé. Il est passé entre ma mère et moi, invitant mon père et Aham à le suivre.

Les femmes n'étaient pas autorisées à entrer dans la résidence des garçons. C'était une chance car, quand le frère m'a frôlée, un relent de sueur macérée a pénétré mes narines. Il y avait quelques taches sur sa soutane un peu trop ajustée. Ses sandales n'étaient pas très propres non plus. Il marchait en toute hâte et soufflait bruyamment.

Les nouveaux étudiants étaient arrivés pour le début d'année scolaire. Frère Alphonse, c'était son nom, les accueillait et leur montrait les foyers et les salles de classe. Les gars le suivaient tel un troupeau de moutons. La plupart d'entre eux paraissaient distraits. Certains se réjouissaient de leur nouvelle autonomie. D'autres pleuraient. Leurs parents leur manquaient déjà.

Pendant que nous attendions mon père, un jeune homme est venu vers nous.

- Je suis frère Hyginus, s'est-il présenté en serrant la main de ma mère.
- Madame Ezendu. Rose Ezendu.

Il ne portait pas la soutane, mais une chemise bleue à manches courtes et un jean noir. On n'aurait pas deviné son statut n'eût été la chaîne en argent et le crucifix qu'il avait autour du cou. Lui ne transpirait pas. La peau de sa main était aussi rêche que celle du frère Alphonse, mais le cuir de ses chaussures brillait comme un miroir. Il avait l'air sympathique. À pas mesurés, mains dans le dos, il déambulait dans la cour, saluant les parents. En fait, frère Hyginus était le directeur de l'école et un doctorant en administration à l'Université d'État d'Abia Uturu, Okigwe, une institution située tout près de l'école secondaire.

Un couple avait amené leurs deux fils. L'ainé était de toute apparence un ancien étudiant, alors que le cadet débarquait. Quand Frère Alphonse a invité ce dernier à le suivre, il a éclaté en sanglots. Il hurlait et ne lâchait pas la jupe de sa mère. Le père s'est détourné pour se diriger vers la résidence avec son aîné. Le petit râlait toujours, mais le vent a vite séché ses pleurs. Je contemplais le spectacle quand mon père est revenu. Sans Aham.

Nous sommes remontés dans la voiture. Je me suis retournée pour jeter un dernier coup d'œil et j'ai vu mon frère qui nous faisait des signes frénétiques. Ma mère et moi lui avons répondu, tandis que mon père démarrait. J'ai causé pendant quelques minutes avec eux avant de m'endormir. J'ai ouvert les yeux quand nous sommes arrêtés pour prendre de l'essence dans une station-service. Le prochain arrêt serait juste devant notre appartement.

À l'arrivée, j'ai porté le sac de ma mère et nous sommes rentrés chez nous. La maison était aussi vide qu'Aham l'avait prévu. J'irais moi-même à l'école secondaire l'année suivante. Je savais que quelque chose avait changé à jamais.

Ce soir-là, mon père avait reçu une lettre. Elle faisait trois ou quatre pages et provenait de mon oncle Udoka, celui qui avait lu les hommages pendant les funérailles de ma mère.

Udoka habitait à Abuja avec sa femme et leurs trois adolescentes. Il partageait son temps entre le Nigeria et les États-Unis, où il faisait des affaires. Il avait deux belles maisons dans la capitale, et une au village. Chacune de ses filles possédait une voiture et un chauffeur. Une fois par an, ils partaient en vacances dans un pays européen. Ils emmenaient avec eux leurs aides ménagères et leurs serviteurs. En apparence, ils étaient les plus heureux du monde.

Un jour, Udoka a eu un arrêt cardiaque. Il a passé une semaine dans le coma avant que la nouvelle ne parvienne à sa femme. En fait, c'est une infirmière, amie de la famille, qui l'a avisée. En arrivant à l'hôpital, l'épouse de mon oncle a constaté qu'une autre femme était là. Elle disait porter le nom d'Udoka, elle aussi. Elle avait laissé ses trois garçons aux États-Unis pour venir prendre soin de son mari. Ainsi, les deux femmes d'Udoka se rencontrèrent pour la première fois au chevet de leur mari ! Celle qui habitait au Nigéria a appelé la police. L'Américaine a présenté ses documents. Son certificat du mariage ainsi que les certificats de naissances de ses fils de neuf, onze et treize ans. S'en est suivi une scène de confusion et de querelle, tandis que mon oncle restait immobile dans son lit. Le médecin a expliqué qu'il avait dû appeler au numéro qu'il avait trouvé dans le carnet d'Udoka. La Nigériane est rentrée chez elle, bouleversée. L'Américaine, traumatisée, est restée à l'hôpital.

Le lendemain, la fille aînée de l'oncle Udoka est arrivée à l'hôpital. Elle n'a salué personne. Elle a déposé une feuille sur le corps de son père, puis est repartie. Le médecin a lu la note qui disait : *Dad, you are wicked ! You should have let us see our brothers. I am ashamed of you !*

Quand mon oncle a repris conscience, il s'est rendu compte de ce qui s'était passé et s'est enfui. L'Américaine s'en est allée aussi. Personne ne sait s'ils sont partis ensemble ou séparément. Dans sa lettre, Udoka assurait qu'il allait bien. Qu'il resterait en contact avec lui, mais qu'il ne dévoilerait pas où il était caché.

Il est revenu après quelques années. Avec ses fils. Nous avons fêté son retour et il y a eu des cérémonies pour les intégrer dans la famille. Sa femme américaine ne l'a pas suivi. Il vit maintenant avec sa femme nigériane et ses six enfants.

Mon oncle voulait des héritiers.

À la fin de chaque trimestre, mon frère revenait avec la meilleure note. Le plus doué de sa classe, les religieux envoyaient des lettres de félicitations à mes parents. « Aham serait un excellent ambassadeur de sa famille, de son école et de son pays », disaient-ils. Mon père était fier de lui. Il ne ratait pas une occasion de lui faire comprendre son rôle et son importance dans la famille parce qu'il était un garçon.

Dans mon village, on a l'habitude de nommer un nouveau-né selon les circonstances de sa naissance. Mon père aurait aimé avoir deux garçons avant sa première fille. Alors, quand Aham est né, mon père a crié *Ahamefula* ! C'est Aham qui doit perpétuer la lignée. Deux ans plus tard, à ma naissance, mon père a été déçu. C'est mon grand-père qui m'a donné le nom de Konyere : « ce que les dieux nous donnent ». Dès l'enfance, il était clair qu'Aham serait le seul héritier de mon père. Moi, j'appartiendrais à l'homme qui serait mon mari. Ma mère trouvait ces traditions plutôt archaïques. Elle se voulait moderne. Mais elle ne serait pas allée jusqu'à remettre en question la coutume.



Avec ma naissance, les tâches ménagères devenaient de plus en plus exigeantes. Egondù, la demi-sœur de ma mère, avait passé une partie de son enfance chez mes parents. Cela n'a pas été facile pour ma grand-mère de convaincre sa fille unique d'accepter un coup de main pour son nouveau-né. Selon ma grand-mère, il ne fallait pas solliciter cette aide à l'extérieur de la famille. Puisque la baby-sitter vivrait avec ma mère et pourrait également être scolarisée, il fallait qu'elle fasse partie du clan.

La réticence de ma mère venait du fait qu'elle appartenait à une famille polygame. Elle préférait prendre ses distances par rapport à ses nombreux demi-frères et demi-sœurs, sans compter ses cinq belles-mères. Même s'il en découlait une paix de façade, cela contribuait à maintenir une sorte de décorum au sein de la famille de mon grand-père maternel.

Selon *Mama k'ukwu*, grand-mère, ma mère devait former ses sœurs, puisqu'elle était instruite et sage. De plus, son père se montrerait fier d'elle. Mais ma mère voulait éviter les ennuis. Elle préférait leur envoyer de l'argent pour leurs droits de scolarité. Or, ma grand-mère n'abandonnait jamais. Elle utilisait tout son pouvoir pour convaincre son interlocuteur. Selon elle, si ma mère envoyait de l'argent, on ne ferait que la remercier. Mais si Egondù restait chez nous, tout le village pourrait témoigner des enseignements reçus, et tous la respecteraient. *Olu mmadu wu olu Chineke. Vox populi, vox Dei.* C'était son dicton préféré. *Mama k'ukwu* avait l'habitude de parler les langues étrangères qu'elle ne maîtrisait pas bien. Ma mère lui avait d'ailleurs dit à maintes reprises d'arrêter cela, parce qu'elle massacrait les mots en les prononçant.

À contrecœur, ma mère avait cédé, mais à condition que mon père accepte aussi. Ce n'était pas difficile de convaincre mon père qu'ils avaient besoin d'une aide-ménagère. C'est ainsi qu'Egondù a emménagé chez nous quand elle avait huit

ans. Ma mère n'oublierait jamais comment était sa sœur à cette époque. Ma tante était venue avec un sac en plastique qui contenait une orange, deux jupes trop petites, un slip et un chemisier trop grand. Dans ce sac se trouvait encore un petit paquet de chiffons soigneusement empilés dans du plastique bleu.

Egondou ressemblait beaucoup à ma mère. Par contre, leur morphologie était très différente. Egondou avait l'apparence d'une fille de huit ans, mais ses jambes fortes et difformes suggéraient qu'elle ne ferait jamais plus d'un mètre trente. Sa poitrine arborait déjà deux mandarines. À cause du chemisier ample qu'elle portait, on pouvait la prendre pour un garçon. Ses cheveux courts et son ossature robuste contrastaient toutefois avec la beauté de son visage.

Ma mère lui avait fait visiter l'appartement, tout en lui posant des questions. Egondou répondait en pliant légèrement le genou, comme si elle s'apprêtait à faire la révérence et qu'elle se ravisait. Une forme de respect que ma mère trouvait drôle. Après, elle avait demandé à Egondou d'aller débarrasser ses affaires et de revenir la rejoindre à la cuisine.

La chambre d'Egondou contenait deux petits lits, deux armoires mobiles, une boîte dont elle ne connaissait pas le contenu et une paire de pantoufles. Affamée et fatiguée par le voyage, Egondou avait pelé l'orange avec ses ongles. Elle mangeait le dernier morceau quand ma mère l'a appelée depuis la cuisine. Elle avait répondu, en engloutissant rapidement ce qu'elle avait dans la bouche, et en cachant ce qu'elle tenait dans sa main. Ma mère lui avait servi son repas, avant d'apporter sa propre ration de riz et celle de mon père dans la salle à manger. Aham, lui, suivait la nouvelle venue partout.

Ma mère m'a décrit la vitesse à laquelle Egondou avait dévoré ce plat de riz. Elle jetait des regards fuyants pour s'assurer que personne ne la voie engloutir les grains avec gloutonnerie. Elle n'avait jamais rêvé qu'elle pourrait avoir un plat entier de riz avec deux morceaux de viande pour elle seule.

Maman est entrée dans la chambre d'Egondou ce soir-là. Elle avait retiré de la boîte tout ce dont on pouvait avoir besoin : des robes, des sous-vêtements, des chaussures et des uniformes scolaires. Egondou était inscrite pour la session d'après-midi, afin qu'elle puisse prendre soin du bébé pendant que ma mère travaillait à l'école le matin. C'est ainsi qu'Egondou a intégré la famille.

Ma mère a fini par remarquer que je maigrissais et pleurais beaucoup. Elle a demandé à Egondou si je mangeais bien. La fille a hoché la tête deux fois, comme un lézard, en signe affirmatif. Ma mère l'a crue. C'est la grève des enseignants d'Aba, en 1982, qui a permis de mettre au jour les machinations d'Egondou.

Personne n'allait plus à l'école et ma mère voulait comprendre ce qui n'allait pas avec moi. Elle faisait donc les courses, cuisinait elle-même et s'assurait que j'étais bien nourrie. Chaque soir, pendant la prière, la seule pétition d'Egondou était que cette grève prenne fin. Plusieurs fois dans la journée, elle demandait à ma mère si elle irait à l'école le lendemain. Ma mère répondait que non. Déçue, l'autre retournait dans sa chambre.

Parfois, Egondou descendait au rez-de-chaussée. Quand on l'interrogeait sur la raison de sa présence, elle prétendait qu'elle voulait vérifier si le robinet fonctionnait ou qu'elle devait vider la poubelle. Une fois, ma mère lui a demandé d'aller au marché qui se tenait quotidiennement tout près de la maison, et de lui procurer les ingrédients du souper. Egondou est partie vers treize heures. À dix-sept heures, elle n'était pas encore revenue. Plus tard, on a entendu des voix à l'extérieur. Il régnait une certaine agitation. Curieuse et inquiète, ma mère est sortie sur le balcon. Des marchandes criaient et maudissaient le ventre qui avait mis Egondou au monde. Dans la foule, la petite pleurait. La panique s'est emparée de ma mère, car mon père était absent. Elle m'a attachée sur son dos pour aller à la rencontre de ces femmes en colère. Dès qu'elles l'ont vue, les femmes ont fait pleuvoir des insultes sur ma mère. L'une d'entre elles, forte et imposante, lui a dit qu'elle la battrait si elle ne portait pas un bébé. D'autres ont scandé *Ashawo ! Ewu ! Mumu !* Putain ! Salope ! Ma mère se sentait humiliée. Sortie de nulle part, une femme, apparemment la chef, intima d'un simple geste de la main l'ordre de se taire. Tous les yeux se sont tournés vers elle. Elle croyait connaître ma mère. Elle avait raison. Ma mère enseignait à son enfant à l'école primaire d'Omuma.

Quand ma mère a appris que sa gardienne d'enfants n'avait pas payé les denrées dont elle s'était emparée, ses yeux sont presque sortis de leurs orbites. Ses mains tremblaient de confusion, tandis que des larmes de rage coulaient sur son beau visage. Aveuglée par le chagrin, elle avait du mal à déchiffrer la liste que les marchandes lui montraient. On y lisait : chewing-gum ₦10, ₦50 pour des biscuits, une *bold belt* ₦150, et ainsi de suite.

Ma mère a baissé les yeux vers sa jeune demi-sœur, assise au sol au milieu de toutes ces femmes, pour la fusiller du regard. Un silence lourd s'était installé entre elles, alors que les autres jacassaient toujours. Elles ont suggéré à ma mère de renvoyer Egondou à ses parents. Pour ces femmes-là, les parents d'Egondou étaient des irresponsables. C'était comme si on avait donné un coup de poignard dans le cœur de ma mère. Elle ne pouvait pas imaginer que son père, riche et respecté, ait pu engendrer une voleuse.

Toujours en pleurs, elle a remboursé les sommes que chacune des femmes réclamait. Certaines d'entre elles ont eu pitié et ont passé l'éponge. D'autres ont accepté l'argent, expliquant que ce serait là leur seul gain de la journée. Puis ma mère a emmené Egondou, et lui a lié les pieds et les poings pour la nuit. Le pire, c'est que cette histoire de vol au marché s'était répandue comme une trainée de poudre à travers toute la ville. Des gens venaient consoler ma mère, tandis que d'autres se moquaient d'elle. Après cet épisode, ma mère a renforcé sa surveillance. En fait, elle ne faisait plus confiance à sa demi-sœur. Elle ne savait pas qu'il s'agissait là de la pointe de l'iceberg.

Egondou n'est plus allée au marché. Elle est restée à la maison, même si elle n'avait rien à faire. Trois jours ont passé, et la vie a repris son cours. Mon père n'aimait pas la tension qui régnait à présent dans la maison. Alors, le dimanche suivant, il a décidé de nous amener au restaurant. Tout le monde est rentré dans la soirée, fatigué et repu. Chacun a pris un bain chaud avant de se mettre au lit. Rien

ne pressait, puisque les enseignants étaient toujours en grève.

Mais, pendant la nuit, ma mère s'est réveillée en sursaut. Elle a remarqué qu'il y avait de la lumière. Elle a commencé par la chambre d'Egondou, dont la porte était entrouverte. Ma jeune tante n'y était pas. Le cœur de ma mère a bondi dans sa poitrine. Elle a alors ouvert la porte de notre chambre et s'est presque évanouie à la vue du spectacle qui s'offrait à elle. En entendant le cri de ma mère, Egondou s'est levée d'un bond pour remettre sa robe de nuit. Aham était couché sur le dos, les bras en croix et les jambes écartées. Egondou s'était allongée, nue, sur le corps d'un garçon de trois ans. Aham ne bougeait pas, apparemment endormi. Mon père est venu et a emmené Aham, tandis que ma mère me prenait dans ses bras. Nous avons tous dormi dans la chambre des parents, jusqu'à l'aube.

Ma mère avait donc pris l'habitude de fermer à clé la chambre d'Egondou quand elle se mettait au lit pour la nuit, et ne l'ouvrait qu'au matin.

Que faire d'Egondou ? C'était devenu le grand souci dans la maison. Ma mère se doutait bien que le pire était encore à venir.

En effet, un jour que je dormais dans mon berceau, ma mère est allée au marché, car Egondou ne devait plus s'en charger. L'école allait recommencer, et il y avait beaucoup à prévoir.

Ma mère connaissait bien certaines des femmes qui avaient ramené Egondou à la maison. Elles l'interpelaient parfois pour demander des nouvelles. Elles avaient même fait quelques suggestions sur la façon de gérer une domestique. Parfois, ces conseils étaient si cruels que ma mère ne pouvait pas penser à les suivre. Bref, elle se hâtait de faire ses courses, craignant que quelque chose puisse se passer en son absence.

Je pleurais quand ma mère a ouvert la porte. Egondou m'avait bousculée et avait commencé toute de suite à me nourrir. Ma mère l'a remerciée, m'a prise près d'elle et a voulu me donner elle-même à manger. Elle a demandé à Egondou de lui apporter la marmite contenant ma soupe. Ma tante a alors juré que j'avais déjà mangé. Mais il était clair que je venais de me réveiller. Ma mère a posé des questions. Egondou se contentait d'ouvrir et de fermer la bouche, sans rien dire. Agacée, ma mère s'est levée pour quérir la casserole. Aussitôt, Egondou a posé la main sur sa tête, comme si elle se protégeait d'une giflle. Ma mère a soulevé le couvercle : il ne restait plus de soupe. Juste un peu de liquide clair, qui sentait très fort l'urine.

Il n'en fallait pas davantage pour que ma mère ordonne à sa demi-sœur de remballer ses affaires et de s'en aller. Éplorée, Egondou suppliait qu'on la garde. Ma mère, elle, a fait la sourde oreille. Elle a menacé sa petite sœur de la dénoncer à la police. À ces mots, Egondou a couru dans sa chambre. Elle a mis toutes les robes, les

chiffons et les chaussures qu'elle possédait dans un sac de voyage en cuir. Pendant ce temps, ma mère a écrit une lettre qu'elle ferait livrer à son père par le chauffeur du village. La lettre se terminait ainsi : « Papa, je pardonne à Egondou, mais elle ne pourra plus jamais entrer dans ma maison. En tout cas, pas tant que je serai de ce monde. Votre fille aimante. Rosy. » En rédigeant cette missive, ma mère espérait que mon père rentre en retard. Elle ne voulait pas qu'il intervienne dans cette décision. Elle en avait assez.

Elle a emmené Egondou jusqu'au stationnement et l'a confiée à Emmanuel, le chauffeur de Mbata, village natal de ma mère. Elle lui a donné la lettre pour *Pak'ukwu*, mon grand-père : « Dis que j'expliquerai tout quand je viendrai la semaine prochaine. » Ainsi, Egondou est retournée chez son père.

Désormais, ma mère nous accompagnait à l'école, Aham et moi, et rentrait avec nous, ce qui explique pourquoi j'ai commencé si tôt mes études primaires. À neuf ans, j'étais déjà prête pour l'école secondaire.

Si je puis raconter tout ça, c'est que je le tiens de ma mère elle-même.



- Bonjour, mes filles ! a lancé sœur Mary Jennifer de sa voix forte.

Elle s'adressait aux cent soixante-quinze étudiantes admises pour la session scolaire.

- Bonjour, ma sœur ! ont répondu les filles tel un chœur résonnant dans la grande salle de réunion.

- Soyez les bienvenues au Juvénat ! Une famille, une communauté, une école. Le Juvénat est une pépinière pour les jeunes filles qui veulent consacrer leur vie à Dieu. Nous mettons donc l'accent sur la discipline morale et l'excellence académique.

Elle s'est brusquement arrêtée pour mesurer l'effet de son discours. Puis elle a repris :

- Vous devriez toutes avoir vu vos dortoirs maintenant. Tout le monde doit être au lit à partir de 21 h 30. Vous n'avez pas besoin de montres bracelets. La cloche sonne pour chaque activité. Vous devez donc lui obéir, car partout où la cloche vous appelle, c'est là que Dieu veut que vous soyez.

Elle a fait quelques pas de l'avant vers l'arrière, puis de l'arrière vers l'avant, tout en observant les réactions des jeunes filles, terrifiées. Parmi elles, certaines quittaient leur famille pour la première fois. Pour ma part, j'étais captivée par la personnalité de sœur Jennifer. Agée d'une trentaine d'années elle faisait au moins un mètre quatre-vingt. Elle se tenait très droite, tel un arbre à gombo. Son air sérieux contrastait avec ses lèvres rouges et son sourire bienveillant. Son nez semblait un peu trop large pour son petit visage, de sorte qu'elle ressemblait à une œuvre d'art achevée à la hâte. Son habit blanc et immaculé recouvrait ses jambes

bien en-dessous du genou. Elle paraît encore plus grande qu'elle n'était en réalité. Ses manches longues étaient parfaitement ajustées au poignet, et une ficelle bleue à laquelle était accroché un crucifix cerclait son cou. Sur sa hanche gauche pendait un long chapelet. Ses chaussures noires reluisaient comme des neuves.

Sœur Jennifer était notre directrice. « Avant la fin de ce trimestre, j'aimerais ressembler à cette sœur. Aham verrait la différence », Je me suis dit.

- Sœur Mary Donalda, l'infirmière en chef, vous montrera la cour extérieure... avait poursuivi sœur Jennifer. Elle sera ici dans une minute. Vous la suivrez tranquillement. Si vous avez à vous plaindre de quoi que ce soit, n'hésitez pas à le faire auprès d'elle.

Elle était sur le point de conclure lorsque sœur Mary Donalda est entrée bruyamment dans la salle. Elle était habillée exactement comme sœur Jennifer, sauf qu'elle avait replié ses manches jusqu'aux coudes. Elle portait de sandales bleu foncé, mais elles ne brillaient pas comme les chaussures de la directrice. Mary Donalda a séparé les élèves en trois groupes. Cent soixante-quinze étudiantes, c'était trop de filles en même temps. Elle a donc appelé Madame Chikezie et Mademoiselle Nwizu pour l'aider à remettre les uniformes. Elle commencerait par le premier groupe. Je faisais partie du deuxième.

Près de nous, se trouvait un bâtiment patrimonial de trois étages et une cour, les deux protégés par un mur. Au haut de l'édifice, une croix de bois. On avait planté des fleurs qui traçaient un chemin jusqu'à la porte. Cela conférait à son entrée principale une ambiance sereine. Même si la bâtisse jouxtait une école secondaire, un silence empreint de mystère semblait y régner. On se taisait dès qu'on s'en approchait. Le portail était toujours ouvert, mais personne n'osait entrer. L'enceinte donnait l'impression d'engloutir tous les êtres vivants qui y posaient les pieds. Le couvent, hérité des missionnaires irlandais, était d'une propreté impeccable. Nous en avons fait le tour, avant d'entrer dans les dortoirs différents

pour défaire nos valises et ranger nos livres.

Il y avait la messe quotidienne, et les cours du lundi au vendredi. Les autres activités sociales et liturgiques prenaient place les weekends. Chaque étudiante faisait sa fonction du matin. Nous revions tous de travailler dans le couvent. J'étais chanceuse! Ma première fonction consistait à arroser les fleurs. C'était un privilège de côtoyer les sœurs se comportant comme des anges même si, parfois, ils se querellaient parce qu'ils manquaient d'argent.

Je passais mes vacances dans ma famille. Aham revenait aussi. J'avais hâte de partager mon temps avec lui. Quant à ma mère, elle me posait de drôles de questions.

- As-tu mal à la tête ? Au ventre ? À la hanche ?

J'ai répondu que non.

- Bon. Tu me diras si tu sens un quelconque mal. Je soupçonne que tu deviendras femme bientôt.

- Comment ? Je suis une fille. Je deviendrai une femme quand j'aurai ma famille.

- Oui, c'est vrai, mais ce dont je parle est un peu différent. Tu le feras une fois par mois.

Quand Aham nous a rejointes, nous avons changé de sujet.

Pas très longtemps après cette conversation, un samedi, je me suis réveillée avec un mal de tête intense. Mon ventre gargouillait. En cherchant le roman que je lisais avant de dormir, j'ai repéré une grosse tache rouge sur mes draps. Mon pyjama, souillé, collait à ma peau.

Aham n'était pas là. J'ai crié et ma mère est venue.

- Maman, je vais mourir, j'ai mal à la tête, au ventre et... regarde !

Je lui avais montré mon pyjama tout rouge. Elle avait ouvert grand les yeux et a souri.

- Voilà. Tu es devenue femme.

- C'est quoi, cette histoire de femmes ? Maman, je suis en train de mourir !

Elle m'a dit de me lever, mais je ne pouvais pas. La douleur était atroce. Elle m'a amenée à la salle de bains et m'a lavée comme elle le faisait quand j'étais petite. Elle m'a ensuite montré comment m'habiller chaque fois que je vois le sang sortir.

- On ne meurt pas de cela, ma fille. C'est une bénédiction pour les femmes. Sans cela, tu n'aurais jamais d'enfants.

M'habiller ne me dérangeait pas. Mon problème, c'était comment me déplacer. Je marchais comme quelqu'un qui avait une pastèque entre les jambes. J'ai dû réapprendre à poser un pied devant l'autre. Je me disais qu'il aurait été préférable de rester au lit pendant cinq jours.

Ma mère en a profité pour me fournir quelques pistes sur le comportement idéal d'une jeune adulte. Entre autres, elle a précisé qu'à partir de ce jour-là, je deviendrais enceinte si un homme me touchait. Cet enseignement m'a collé à la peau. Je préférais donc avoir mes règles au pensionnat plutôt qu'à la maison, puisqu'il n'y avait que des filles là-bas. Quand j'avais mes menstruations, je fuyais tous les fils d'Adam, incluant mon père et mon frère, jusqu'au jour où, tout apeurée, j'ai ramené un jeune homme chez mes parents. Je leur ai dit qu'il m'a mise enceinte : il avait touché mes épaules en entrant dans l'autobus, alors que j'avais mes règles.

Trimestre après trimestre, année après année, mes parents m'ont rendu visite à l'école. Ils me reconduisaient au début de chaque session et me ramenaient à la fin. Ils ont continué ainsi jusqu'à la quatrième année. Dès le début de la cinquième, mon père a dû faire le trajet tout seul, ma mère étant décédée.

Aham avait été admis à l'Université de Jos, au nord du Nigéria. Il allait y étudier le génie civil, après avoir obtenu les notes les plus élevées de sa prestigieuse école secondaire. Mon père était fou de joie et a juré de lui permettre d'étudier jusqu'aux plus haut niveaux.

Mon frère ne racontait plus ses fables ridicules. Nous nous en moquions dès qu'elles nous revenaient en mémoire. Grand et beau, il avait hérité de l'air sérieux de ma mère. Je m'étonnais qu'il soit aussi grand, vu que mes parents dépassaient à peine la taille moyenne. Aham marchait toujours la tête penchée et les yeux baissés vers le sol, comme s'il était timide. Il relevait la tête avec une dignité lente et un sourire franc chaque fois qu'il s'adressait à quelqu'un.

Il avait obtenu un très bon résultat aux examens du premier trimestre. Huit mentions « A » et un « B ». Nous avons donc tous bu et mangé à son succès. Mon père était très heureux. Moi aussi, du reste. Mais je craignais qu'on me mette au défi de réussir aussi bien qu'Aham. Je n'étais pas moins intelligente, mais il était plus vaillant que moi.

La fête finie, mon père a décidé qu'il reconduirait son fils unique à l'université. Le fait que l'institution soit située loin de chez nous ne dérangeait pas mon père. En revanche, les nombreux attentats perpétrés récemment dans le nord l'inquiétaient. Les médias diffusaient les nouvelles concernant des églises, des stations de police ou des places publiques détruites par des attentats-suicides à l'explosif.

On racontait même qu'un prêtre, au retour d'une réunion, avait rencontré une cohorte de garçons âgés de treize à quinze ans qui se tenait devant chez lui. Étonné, il avait arrêté sa voiture quand il avait reconnu son boy. Les gars étaient tous armés de gourdins, de massues et de bouteilles. Le prêtre avait essayé de les

calmer. Mais ils ont avancé malgré ses supplications. Menée par le garçon qui habitait chez lui, la foule l'a brûlé vivant. Les paroissiens ont trouvé son corps calciné, sa bouche sans lèvres dévoilant ses dents. Ses bras sans mains et ses jambes sans pieds étaient étalés à la vue de tous. C'était un spectacle affreux. Une partie de l'église avait brûlé et une vingtaine de personnes avaient été gravement blessées.

À la suite d'un autre attentat, un tiers des Chrétiens qui s'étaient regroupés dans une église avaient trouvé la mort, la veille de Noël. Ceux qui avaient échappé à ce sort étaient dans un état déplorable. Du bâtiment, il ne subsistait que des ruines. Seule une poignée de personnes s'en étaient tirées. À cause de tous ces événements, les gens craignaient les rassemblements dans les lieux publics. La ville de Jos n'était certes pas épargnée, mais les universités du pays étaient bien gardées.

Après chaque attentat, le gouvernement disait : « N'ayez pas peur, nous ferons tout pour assurer la sécurité des citoyens. La situation est sous contrôle. » Et d'autres attentats survenaient, toujours dans le Nord. Aussi, les gens cherchaient-ils à quitter le Nord, pour retrouver un semblant de paix.



Mon père et Aham ont entrepris leur voyage vers l'université. La ville de Jos était à sept cents trente-cinq kilomètres d'Aba, où nous habitions. Elle était encore plus loin de mon village natal d'Umuba. De plus, la circulation était très lourde, et la conduite, éreintante. Ils ont passé plus de trois heures sur la route, de Nsukka à Makurdi, pour finalement arriver à l'Université de Jos à dix heures du soir. En rentrant à la maison à une heure aussi tardive, mon père courait un grand risque.

Je tremblais de peur quand Papa Ogoo, notre voisin, est venu prendre des nouvelles de son ami. Je lui ai dit qu'il n'était pas encore rentré. Il m'a expliqué que les gens disaient qu'il y avait beaucoup de circulation à Nsukka. Il m'a proposé de venir chez lui si j'avais peur. J'ai décliné son offre. C'était la première fois que je passais la nuit toute seule à la maison. J'avais mal dormi. Finalement, mon père est resté à l'hôtellerie de l'Université de Jos.

Le lendemain, avant son départ, il a assisté à la messe à l'église Saint-Louis...

À ce qu'on a raconté par la suite, le prêtre venait de dire : « Que Dieu tout-puissant vous bénisse. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Amen. Allez dans la paix du Christ. » Les fidèles avaient à peine répondu « Nous rendons grâce à Dieu » qu'un coup de tonnerre a retenti. Les paroissiens se sont trouvés dans la confusion la plus totale. Tout le monde courait, espérant sauver sa vie. Les petits pleuraient et les mères criaient. Le bruit a éclaté une seconde fois.

Aham a réussi à sortir de l'église. Il cherchait mon père dans la foule. Ne le repérant pas, il est retourné dans le bâtiment. En l'apercevant, Aham s'est avancé vers mon père, mais un mur s'est effondré sur lui et l'a recouvert jusqu'à la taille. Il a juste eu le temps de crier « Papa ! » avant de tomber. Il n'a plus rien dit. Il est

mort sur-le-champ.

L'église s'écroulait peu à peu et les gens s'agglutinaient à la porte. Un petit enfant pleurait à côté du corps d'Aham. Il n'était pas blessé, mais un nuage de poussière flottait autour de lui. Mon père se précipitait au secours de son fils lorsque la partie restante du mur a dégringolé sur lui. Il est mort sur le coup, lui aussi. On m'a rapporté ses dernières paroles.

- Aham ! Notre lignée continuera avec toi !

Dans la rue, des voitures se consumaient, et le désespoir régnait partout. Un bon nombre de personnes ont réussi à échapper à l'attentat à la bombe, mais vingt autres sont décédées, sans compter les blessés, au terme d'un des plus graves attentats à Jos durant ces années.

Dans la soirée, les corps ont été évacués, mais ceux de mon père et d'Aham restaient introuvables. Le lendemain matin, on les a découverts sous les décombres, noircis et baignant dans le sang. Ils ont été emmenés à la morgue. C'est oncle Nduka qui les a identifiés et ramenés pour les funérailles. Paraît-il qu'une caméra avait tout capté, mais on n'a jamais retrouvé les malfaiteurs.

Tout cela arrivait parce que, dans la région, des éleveurs de bovins laissaient leur bétail détruire les champs des villageois. Il fallait donc tuer pour survivre. Et à l'aveugle.

En cette sombre matinée, deux cercueils gisaient, ouverts, dans notre salon. À l'intérieur : deux hommes qui avaient jadis habité les lieux. Aham semblait en paix, malgré son corps tordu. Sa colonne vertébrale avait été brisée. Quant à mon père, on avait recouvert sa tête d'un chiffon blanc, parce qu'il était trop défiguré. C'était la première fois qu'une telle chose se passait dans mon village. Père et fils allaient être enterrés en même temps ! *Aru ! Abomination !* On disait toutes sortes de choses. Certains prétendaient qu'il s'agissait d'une manifestation diabolique ou d'un mauvais sort. D'autres soupçonnaient qu'un ennemi avait chargé l'esprit de la mort d'aller les attraper dans l'église, vu qu'ils étaient de bons chrétiens. On disait aussi que tout cela était l'œuvre de jaloux.

Un puissant sorcier croyait que l'esprit de ma mère était revenu chercher son mari et son fils. Elle aurait été en colère parce que nous avions célébré ses funérailles avec une seule vache au lieu de deux. Selon la tradition de mon village, le nombre des vaches tuées pour nourrir les invités aux funérailles traduit la richesse et le prestige des endeuillés. Plus il y a de vaches tuées, plus de gens sont nourris et plus les morts sont contents d'aller rejoindre leurs ancêtres. Ou, alors, elle aurait tellement été en paix qu'elle aurait voulu que sa famille se joigne à elle. Dans un cas comme dans l'autre, le sorcier avait conseillé que je sois armée d'amulettes puissantes, car elle reviendrait pour moi aussi.

Les frères et sœurs de mon père ont organisé les funérailles. Je ne sais pas comment les dispositions ont été prises, mais je me souviens que tous ceux qui sont venus sont repartis avec au moins une cannette de Coca-Cola dans leur sac. Il n'y avait pas de souvenirs.

Tante Egondou était là, mais elle n'a pas couru autour de la maison comme elle l'avait fait pendant les funérailles de ma mère. Elle se noyait dans ses larmes et j'ai vu oncle Nduka la consoler. Elle s'était blottie contre sa poitrine à peine

couverte par un petit singlet blanc et brun. Nduka, pour sa part, s'était soûlé pour oublier son chagrin. Une rumeur a couru dans le village à l'effet qu'ils avaient couché ensemble. Quelques mois plus tard, Egondou a prétendu être enceinte de lui. Oncle Nduka, encore célibataire, n'a pas eu de difficulté à s'installer avec Egondou.

Les bonnes sœurs m'avaient donné tout le soutien dont j'avais besoin. Mon amie Amaka était avec moi aussi. Elle est restée deux jours, avant de retourner à l'école. J'avais dû recevoir les condoléances une semaine de plus, puis je suis rentrée en classe.

De retour au Juvénat, je me suis aperçue que tout le monde avait pitié. Les étudiantes étaient gentilles avec moi. On lavait mes vêtements, les repassait. Certaines me prêtaient leurs cahiers pour que je puisse réviser ce qui avait été enseigné. Je recevais aussi beaucoup de cadeaux. Je suis sûre que sœur Jennifer le leur avait demandé. Il fallait offrir cela à Dieu. LUI le rendrait à chacune d'elles en abondance. La plupart du temps, j'étais distraite pendant les cours. J'ai même souhaité retrouver mes parents et mon frère. Sans surprise, j'ai eu de mauvaises notes à la fin de ce trimestre. Je n'ai pas eu à m'expliquer.

- Sœur Jennifer t'appelle ! m'a dit Amaka. Elle est dans son bureau.

Quand je me suis présentée, sœur Jennifer était occupée, alors j'ai attendu. Je me suis assise à l'endroit exact où, il y avait quatre ans, mes parents m'accompagnaient en attendant le résultat de mon examen d'entrée. J'avais sauté sur les genoux de ma mère quand on nous avait annoncé les bonnes nouvelles. J'étais là aussi quand, trois mois plus tôt, sœur Mary Jennifer m'avait appelée pour m'annoncer la nouvelle d'un autre attentat dans le Nord. Que me voulait-elle encore ? J'avais eu droit au pire, de toute façon.

- Je vois que vous n'êtes pas encore tout à fait revenue du village, après ce qui s'est passé. Vous regardez dans le vide, sans battre des cils. Toujours dans la lune !

- Mmm ?

- Vous avez bien entendu. Écoutez, Konyere, rien n'est nouveau sur terre. Cet attentat dans lequel vous avez perdu votre frère et votre père a causé la mort d'une autre famille entière, a-t-elle déclaré, en partie pour me consoler.

- Ben... Il n'y a plus personne pour pleurer leur mort. » Ai-je marmonné.

- Le Bon Dieu ne va pas vous donner une croix plus lourde que celle que vous êtes capable de porter.

- Je me demande si Dieu a vraiment fait mesurer cette croix avant de me la mettre sur le dos..., ai-je pensé, en espérant que mon regard ne me trahisse pas.

- Konyere! À partir de maintenant, vous devrez me donner vos notes cumulatives. Dites-moi quand vous êtes dans le besoin. Vos boissons, votre argent de poche, n'importe quoi.

Elle parlait lentement en me dévisageant. Elle lisait dans mes pensées. J'essayais de ne pas la regarder.

- Nous avons décidé de nous charger de vos droits de scolarité pour le reste de votre formation ici.

Elle s'est arrêtée brusquement, comme pour attendre ma réaction. J'étais sur le bout de ma chaise, face à la directrice. Pas un mouvement. Pas une émotion. Pas un mot. Comment lui faire comprendre le désespoir que je vivais à ce moment-là ? Comment lui expliquer que je n'avais plus rien. Ni famille ni maison. J'avais été chassée de la propriété dont avait hérité mon père et qui auraient dû revenir à mon frère.

Je n'étais qu'une fille.

Tante Egondou et Oncle Nduka s'étaient installés dans la maison de mon père à peine trois mois après sa mort. Ils n'étaient pas légalement mariés, mais ils vivaient comme si. Egondou dormait dans la chambre de ma mère et je n'avais plus le droit d'entrer dans cette pièce sans sa permission. Comment pourrais-je avouer à sœur Jennifer qu'Egondou m'a dit que je n'avais pas ma place dans la maison de son « mari » ? Et qu'oncle Nduka m'a conseillé d'espacer mes visites afin d'éviter les querelles avec sa « femme » ?

Quelques jours avant son départ du village, après l'enterrement de mon père et de mon frère, Oncle Iheanacho, le frère de mon père qui habitait à Lagos avec sa famille, m'a dit : « Reste concentrée, nous serons là pour toi. N'hésite pas à venir passer du temps à Lagos pendant tes vacances. Sois à l'aise de m'appeler quand tu veux. »

Ce qu'il venait de dire n'était que des promesses en l'air. Oncle Iheanacho n'avait jamais aimé ma mère. À son avis, elle avait un air fier et dominateur. Pour cette raison, il ne permettait jamais à ses enfants de nous voir, et nous ne les avions jamais visités non plus. Mes parents ne nous l'interdisaient pas. C'est seulement

qu'Aham et moi n'avions jamais demandé la permission d'y aller.

- En attendant la fin de tes études, nous allons trouver quelqu'un pour occuper la maison, et entretenir la cour.
- Connaissez-vous quelqu'un, mon oncle ?
- Mmm, Nduka a déclaré que ça ne le dérangerait pas de le faire pour nous. Je suis d'avis qu'il est le mieux placé, car il était proche de la famille.

On a attendu les congés scolaires de mi-session pour me signifier que je n'avais plus ma place dans la maison où j'étais née.

Je n'avais même pas le courage de raconter mes déboires à sœur Jennifer, qui semblait tout comprendre. Elle a mis sa main sur mon épaule.

- Vivez au-dessus de tout cela, vous pouvez passer vos vacances avec nous au couvent, si vous voulez.

Elle est sortie du bureau et je l'ai entendue renifler. Elle pleurait, je crois. Mais son offre ne me tentait pas. Qui aurait voulu passer ses vacances dans l'isolement d'une cellule ? J'espérais qu'on ne m'obligerait pas à devenir une sœur. Je n'étais pas attirée par ce genre de vie, même si j'admirais beaucoup ces femmes. Je souhaitais toujours avoir une famille. Je voulais faire plus de bébés que ma mère. Avoir plusieurs enfants, pour que nous soyons plus nombreux à partager nos joies et nos peines. Oui, j'aurais une grosse famille. Mais je n'ai pas eu le choix. J'ai dû rester au couvent pendant les vacances.

En sortant du bureau, j'ai rencontré notre chapelain. Il célébrait la messe tous les matins. Il m'a offert ses sympathies. Devant lui, je n'ai pas pu retenir mes larmes. Il savait pourquoi... Son petit frère avait pris l'autobus dans lequel ma mère était montée un samedi matin. Elle allait passer trois jours chez son frère qui habitait à Lagos. C'est au terme de ce voyage qu'elle est revenue dans un cercueil.

## Deuxième partie



Les vacances chez les religieuses au juvénat m’avaient beaucoup aidée au fil du deuil de mes parents et de mon frère.

J’y vivais avec trois autres filles. Céline et Rosemary, servaient d’aides ménagères. Céline se chargeait de la cuisine, tandis que Rosemary s’occupait de la lessive et du repassage des vêtements. La troisième fille, Ulonna, était la nièce de sœur Marie Geneviève. Son orgueil était démesuré, et sa conduite, pour le moins insolente. Les autres ne l’aimaient pas tant elle se croyait sortie de la cuisse de Jupiter. Elle se prenait pour la commandante et, bien entendu, les sœurs fermaient les yeux sur ses agissements parce que sa tante était la supérieure de la communauté.

Le père d’Ulonna, petit frère de sœur Marie Geneviève, avait eu neuf enfants dont Ulonna était l’aînée. Il travaillait comme chauffeur pour un homme très riche de leur village et avait mis enceinte la fille aînée de son patron, âgée de seize ans. Le père d’Ulonna avait donc été licencié. Sa femme n’avait pas pu supporter la honte et le chagrin. Aussi l’avait-elle quitté, lui laissant ses neuf enfants, y compris le benjamin qui avait deux ans à l’époque. Les amis et les relations de la famille s’étaient chargés de prendre les enfants comme domestiques. Sœur Marie Geneviève, elle, avait imploré les sœurs de financer la formation d’Ulonna. C’est ainsi que cette dernière était venue habiter au couvent.

Dans la grande salle où nous dormions, nous avions chacune notre lit. Nous rangions nos valises ou nos sacs en-dessous. Deux autres lits étaient inoccupés. Il y avait un vaste placard pour nous toutes. Un miroir rond était accroché au mur, à côté de la porte, mais il n’y avait ni table ni chaise. On nous interdisait de manger ou d’étudier dans le dortoir. Cela ne nous empêchait pas de grignoter des restes ou de feuilleter un petit roman au lit. Céline, la plus âgée, était responsable de nous. Cette fonction n’avait qu’une valeur symbolique, car il n’y avait pas beaucoup de

règles à respecter.

La période qui a suivi mes examens finaux à l'école secondaire a été éprouvante. Je ne savais pas quoi faire de ma vie. J'aurais aimé poursuivre mes études universitaires, mais c'était impensable à cause du manque de moyens. Je suis restée quatre mois au couvent, aidant les bonnes sœurs avec les travaux d'entretien.

J'ai pris une décision cruciale le jour où sœur Jennifer m'a convoquée dans sa chambre. Mon cœur avait bondi dans ma poitrine. Je ne pouvais m'imaginer dans la chambre de la sœur directrice. Les jambes molles et le cœur affolé, je récitais le *Je vous salue, Marie* en gravissant les marches de l'escalier. Une fois devant la porte de la chambre numéro douze, j'ai frappé timidement et attendu. Le « toc-toc » avait été si ténu que je doutais moi-même d'avoir vraiment posé le geste. J'ai donc frappé une seconde fois, et la voix familière de sœur Jennifer s'est fait entendre.

Sa chambre était une étroite pièce aux meubles vétustes : un lit minuscule couvert de draps blancs et d'un oreiller sur lequel on avait déposé un crucifix, un petit bureau et une chaise usée. Accrochés au mur au-dessus du bureau, un autre crucifix, et, de part et d'autre, deux images pieuses : le Sacré-Cœur de Jésus, à droite, et le Cœur Immaculé de Marie, à gauche. Juste en-dessous, un document écrit à la main, signé, et enserré dans un cadre métallique. De l'autre côté de la pièce se trouvaient le placard et le lavabo. Il n'y avait ni fleurs ni décorations, et la propreté de la chambre ne faisait aucun doute. D'ailleurs, sœur Jennifer portait toujours un habit blanc. Je me suis souvent demandée si elle avait d'autres vêtements ou si elle dormait avec ses costumes.

Je me suis assise au bout de la chaise qu'elle m'avait désignée, à côté du bureau. Les mains plaquées sur les cuisses et la tête inclinée vers la gauche, je l'ai écoutée.

- Que voulez-vous faire de votre vie, mademoiselle ?

Cette question directe m'a surprise. Je n'avais pas de réponse. J'ai baissé les yeux.

- Bon, je comprends la difficulté de prendre une telle décision, surtout pour une jeune fille. Mais il faut y penser. Si vous voulez poursuivre vos études, c'est une excellente idée, mais je ne crois pas que cette communauté sera en mesure d'en assumer le coût financier. Si vous voulez vous marier, le couvent n'est pas non plus la place qui vous convient, car les jeunes hommes ne cherchent pas des femmes au couvent.

Elle me dévisageait. Sœur Jennifer lisait toujours mes pensées. Je priais très fort pour qu'elle ne prononce pas les mots que je redoutais. J'avais les yeux fermés, les paumes moites et le front en sueur. Sœur Jennifer m'a épongé le visage avec un mouchoir jetable. Je le lui ai pris des mains pour parachever le travail. Quand j'ai rouvert les yeux, elle affichait un sourire rassurant.

- La seule option qui reste maintenant, c'est de devenir religieuse.

Elle a mesuré l'effet de sa phrase sur moi, puis elle a repris aussitôt.

- Ma chère fille, nous autres, nous sommes heureuses. La vie religieuse n'est pas aussi dure que le pensent les gens. Vous auriez des amies, des sœurs, une famille à vous. Vos besoins seraient satisfaits. De toute façon, vous pouvez quitter le couvent n'importe quand, avant votre profession perpétuelle, si vous sentez que vous ne pouvez pas continuer ».

Je la regardais, bouche bée.

- Mademoiselle, je vous conseille de trouver votre abri chez nous pour le moment.

Elle ignorait volontairement les signaux que je lui envoyais. J'étais confuse. Elle ne m'avait pas demandé mon avis. Elle avait pris la décision à ma place. Elle s'est levée de sa chaise pour venir vers moi. Je la regardais sans bouger. Elle m'a soulevée de mon siège et m'a serrée dans ses bras. Le crucifix sur sa poitrine me rentrait dans la peau et me blessait. Malgré tout, j'appréciais la chaleur de ses bras et j'ai posé ma tête sur son épaule. Ma mère m'avait tenue contre elle de la même manière le jour où j'avais quitté la maison pour le juvénat. J'ai donc quitté la chambre de sœur Jennifer, à la fois bouleversée et réconfortée.

Trop de pensées se bousculaient dans ma tête. Cette femme si gentille, si chaleureuse, pourquoi avait-elle choisi de se soustraire au monde ? Était-elle stérile ? Incapable d'aimer les hommes ? Mais non. Dieu l'avait appelée. C'était une vocation. Elle avait tout laissé pour le royaume de Dieu. Sœur Donalda nous avait expliqué tout cela. Nous devions être attentives pour reconnaître la voix du seigneur. Moi, il ne m'appelait pas. Il ne m'appellerait jamais. Je n'étais pas faite pour la vie religieuse.

J'étais restée au dortoir, pendant que les autres filles avaient pris le chemin de la chapelle pour la prière du soir. Ulonna, pour sa part, était revenue dans la salle. Elle ne m'avait pas vue.

Elle s'est dévêtue devant le miroir. Se caressant les seins et touchant ses aisselles poilues, elle riait seule. Je me suis demandé si elle était possédée. Je l'observais à la dérobée, tandis qu'elle soliloquait comme si elle récitait des incantations. Je me suis tournée vers le mur et j'ai toussoté. Elle s'est retournée brusquement, s'est rhabillée vite, puis elle est sortie à la hâte. Dans les jours qui ont suivi cet incident, j'étais très préoccupée, et je mangeais peu. Sœur Jennifer me scrutait. Nous n'avions plus discuté de la question de mon avenir.

Un vendredi, juste après la messe obligatoire du matin, Ulonna et Céline ont commencé à se battre. Nous avons toutes été étonnées. Même si tout le monde avait peur d'Ulonna, Céline, vu son âge, évitait tout conflit avec cette fille. Du moins, jusque-là. Elle craignait de perdre son emploi chez les religieuses. En tant qu'orpheline, elle ne pouvait pas se payer ce luxe. Mais, cette fois, Ulonna était allée trop loin. Cette dernière avait besoin du peigne de Céline, qui a refusé de la lui donner. Ulonna l'a insultée. Céline s'est contentée de citer la Bible : « Bénissez ceux qui vous maudissent. Ainsi, vous serez enfant parfait de Dieu ». Ulonna s'est alors jetée sur Céline comme une tigresse, a déchiré son chemisier, exposant du coup des seins volumineux et bien ronds, qui m'ont rappelé les ballons avec lesquels je jouais jadis. Céline a répondu par une gifle retentissante, et le visage d'Ulonna a pris une teinte à mi-chemin entre le noir et le brun. On les a séparées et elles m'ont demandé de leur servir de juge. Les deux filles venaient de me raconter, chacune à son tour, sa version des faits. J'allais rendre mon verdict quand Rosemary est venue me chercher. Sœur Jennifer voulait que j'emballe toutes mes affaires. Je partais pour Orlu.

J'ai pris ma valise et mon sac de voyage. D'une certaine manière, j'étais heureuse de laisser derrière moi ces jeunes filles grossières. Ironiquement, je savais qu'elles me manqueraient aussi. J'ai prié pour que les sœurs apprennent un jour ce qui se passait dans ce dortoir et qu'elles sauvent ces filles de leur bourreau.

Je suis arrivée à Orlu, une petite ville à l'est du Nigéria, pour étudier des textes religieux, le droit canonique, les Saintes Écritures et les écrits de ma congrégation. Ma formation s'est déclinée en deux ans de postulat, et deux autres de noviciat, soit la même durée que pour des études universitaires. Mais au lieu de déboucher sur un diplôme ou un certificat, le tout culminait avec la prononciation de vœux temporaires.

Des fleurs garnissaient les pelouses ceinturant un immeuble de trois étages situé au centre d'une grande cour. Au premier étage, on trouvait le réfectoire, la bibliothèque, une salle de réunions et les classes. Chaque pièce contenait un orgue, un piano, une guitare, des chaises et des pupitres. Les postulantes et leurs maîtresses occupaient le deuxième étage, alors que le troisième servait à loger les novices et leurs directrices.

La chapelle dominait l'endroit. À cause de son toit aussi haut qu'une colline et de sa croix au pinacle, on ne pouvait se méprendre quant à la vocation du bâtiment. À l'intérieur, l'autel était entouré de quatre grandes nefs. Les religieuses occupaient les huit premiers sièges de la nef du milieu. Les trois autres restaient souvent inoccupées et renvoyaient en écho nos hymnes et nos prières. Je n'étais jamais en retard à la chapelle. Je faisais en sorte d'arriver quelques minutes avant le début de la prière. Je m'asseyais sur le septième banc, avec trois autres postulantes. Le siège de la sœur directrice se trouvait tout près du nôtre.

L'oraison commençait toujours par une méditation de trente minutes, suivie de la lecture du bréviaire et de quelques prières à haute voix. Dans le silence du petit matin, une épingle, en tombant au sol, aurait résonné si fort que même un sourd l'aurait entendue. Nous nous asseyions, les yeux fermés, les mains sur les genoux, et nous méditions sur la parole de Dieu. C'était le moment où je repassais dans ma mémoire toutes les actions et les pensées de la veille. Parfois, je suppliais

Dieu de faire de moi une sainte. D'autres fois, je le priais de bénir mon futur mariage. Mon imagination s'emballait souvent. Je voyais un homme au visage flou qui se tenait à mes côtés. Cinq ou six enfants couraient et jouaient autour de moi en m'appelant : « Ma mère, ma mère ». Puis je songeais à devenir directrice, comme sœur Jennifer, et je donnais des instructions à un groupe de jeunes filles. Bref, je meublais mon esprit jusqu'à la fin de la méditation.

Un jour, au cours d'une méditation, j'ai senti quelque chose de lourd s'appuyer sur mon épaule. Je me suis demandé s'il s'agissait là de la main de Dieu. Mais non. C'était la tête de Nadia, une autre postulante, qui tombait lentement. Elle s'était endormie. J'ai regardé autour de moi. Certaines se tenaient droites, d'autres penchaient vers la droite ou la gauche. Deux femmes étaient assises devant moi : une s'inclinait dans un sens, la seconde, dans l'autre. Ainsi, leurs têtes se touchaient presque, un peu comme si elles avaient engagé un dialogue. Derrière moi, la directrice avait la bouche suffisamment ouverte pour permettre à une petite mouche d'entrer et de sortir sans encombre. J'ai alors donné un grand coup de coude à Nadia. La bible qu'elle tenait est tombée par terre et elle s'est exclamée « *Oh, Jesus !* » Tout le monde s'est tourné vers nous. Certaines avaient les yeux rouges. J'étais en train d'étouffer un rire quand la directrice m'a doucement touché l'épaule et m'a dit : « Viens me voir après la messe. »

J'ai obéi, l'ai suivie, et elle m'a ordonné de patienter quinze minutes de plus à la chapelle, pour demander à Dieu la grâce de le suivre comme il le fallait. J'y suis donc retournée, mais je ne me rappelle pas si j'ai demandé quelque chose. Plusieurs postulantes n'ont pas aimé ce que j'avais fait. Je leur ai présenté mes excuses. Nadia ne m'a rien dit. Elle a pris quelque peu ses distances, mais elle ne pouvait pas m'éviter longtemps. Sinon, elle aurait eu à s'expliquer auprès de la directrice.

Mes années de formation ont donc été pratiquement sans histoire. Il fallait simplement être assez ouvert pour apprendre, obéir aux règles et observer les



préceptes, surtout la prière et le silence. Nos enseignantes étaient là pour répondre à nos questions et nous guider dans ce qu'elles appelaient « la bonne voie ».

C'était la première semaine du mois de décembre. Le soleil du matin embrasait le ciel sous le vent sec qu'on appelle l'harmattan. La grande chapelle avait été garnie de fleurs et les nappes de l'autel brillaient, tandis que la brise caressait leurs plis. L'enceinte du noviciat avait été envahie par des fidèles qui venaient de douze villes de l'Est du Nigéria. Les femmes portaient des foulards amidonnés, des chemisiers, des pagnes et des chaussures assorties. C'était une véritable débauche de couleurs. Les hommes, pour la plupart, portaient la tenue traditionnelle : un bonnet rouge orné de plumes, un boubou et une canne qui servait plus à signaler l'autorité qu'à aider à la marche.

Divers groupes de danse faisaient une démonstration de leur style unique, et s'adonnaient à des acrobaties au rythme de leurs instruments traditionnels. Les bonnes sœurs s'affairaient à disposer des pots de fleurs çà et là. Les novices indiquaient leurs places aux invités et distribuaient les bulletins et les rites des vœux temporaires.

Douze novices allaient prononcer leurs vœux. J'étais parmi elles, et nous attendions, alignées le long du corridor. Pendant un mois, nous avons répété les gestes que nous devions poser et les textes que nous devions réciter. Nous étions presque parfaites, toutes vêtues de voiles et d'habits blancs, et de chaussures noires. Nous avions toutes au cou un crucifix tenant par une ficelle bleue. Sur nos hanches pendaient de longs chapelets sombres. Chaque novice avait en main un dossier contenant la formule de vœux, écrite de notre main et dûment signée par chacune d'entre nous. Nous ressemblions un peu à des fées.

La messe a commencé à dix heures. Monseigneur Okeke l'a célébrée, en compagnie de douze concélébrants. Nous avons défilé solennellement en uniforme. La chorale s'est mise à chanter et l'organiste, à jouer. Tout le monde s'est levé pour nous accueillir. Les familles cherchaient leurs filles du regard, et poussaient des cris

de joie quand elles les repéraient.

Des lettres d'invitation avaient été envoyées à nos familles mais, comme je n'avais plus personne de proche, j'ai pensé à mon oncle Iheanacho. Une missive lui a donc été envoyée. De ma place, je l'ai cherché dans la foule, mais je ne l'ai pas vu. Pour camoufler ma nervosité, j'ai chanté avec la chorale. J'étais prête à prendre cet engagement. En fait, je n'avais pas le choix.

La messe solennelle a commencé. Viendraient la consécration, point culminant de l'exercice, puis la prononciation des vœux. Chaque sœur a récité les siens dans l'une des deux langues autorisées, soit l'igbo ou l'anglais. Nous avons prononcé trois vœux, chasteté, pauvreté et obéissance, devant la cour céleste et en présence de l'Église. À ce moment, nous étions autorisées à changer de nom, tout comme Abram est devenu Abraham, et Jacob, Israël. J'ai laissé tomber Konyere pour Dulcis Maria, et Nadia a pris celui de Mary Ella. Plusieurs sœurs sanglotaient, surtout quand elles arrivaient à « *So help me God ! Amen.* » Elles hoquetaient comme si elles comprenaient tout à coup la gravité de ce qui s'était passé. La célébration s'est conclue sur des applaudissements capables d'ébranler l'édifice jusque dans ses fondations.

En quittant la chapelle, j'ai vu une femme qui paraissait inconsolable. On lui a demandé ce qui lui arrivait. Elle a expliqué qu'elle n'avait pas bien compris toute cette histoire de vie religieuse. Si elle avait su, elle aurait découragé sa fille d'aller de l'avant, sa fille qui n'était autre que Nadia, maintenant sœur Mary Ella.

La mère de Nadia avait nourri l'espoir d'avoir un beau-fils et d'aller un jour la voir pour *l'omugwo*<sup>19</sup>. Mais sa fille s'était réveillée un matin avec le désir d'aller au couvent. La femme, peu instruite, croyait que le couvent dispensait une forme d'enseignement universitaire. Elle pensait que Nadia obtiendrait un certificat et

---

<sup>19</sup> Une période au cours de laquelle les mères vont chez leurs filles pour les aider après l'accouchement. Elles reviennent avec beaucoup de cadeaux. C'est une grande joie et un privilège pour les femmes igbo de s'occuper de leurs petits-enfants.

trouverait un travail afin de payer pour la formation de ses frères, en attendant un riche prétendant.

- Eh ! Dieu de mes ancêtres ! Si j'avais pensé que j'allais perdre ma fille, Dieu sait que j'aurais combattu cette lubie de toutes mes forces » hurlait-elle, en triturant son foulard.

Pour obtenir le consentement de sa mère, sœur Ella avait sollicité le concours du curé, lequel avait eu beaucoup de difficulté à la convaincre. Finalement, il avait expliqué à la veuve que sa fille s'était mariée avec le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs. Ne sachant pas quand ce roi viendrait voir ses beaux-parents pour commencer les rites du mariage traditionnel, elle se disait qu'elle attendrait patiemment. Hélas, elle a fini par comprendre qu'elle n'aurait ni beau-fils ni petits-enfants.

Les gens se sont rassemblés autour d'elle pour la réconforter. Ils ont repris les explications du curé à tour de rôle. Une femme vêtue d'une longue jupe et d'un chemisier bien trop grands pour elle a élevé la voix :

- Ce que je comprends, c'est qu'après six ans, elles vont se marier avec des prêtres pour produire les enfants qui vont peupler l'Église. *Haba ! Fa aburozi mmadu ? Ne sont-elles pas des êtres humains ?* Comment peuvent-elles être nées et ne pas engendrer d'autres personnes ? Impossible !
- Que Dieu nous en préserve ! s'était exclamée la mère de sœur Ella, en secouant la tête. « Ce vieux prêtre ne sera jamais mon gendre ! Combien d'années lui reste-t-il à vivre ? Je REJETTE cela !

Une troisième femme s'est alors approchée et a offert une pilule et une

bouteille d'eau à la mère de sœur Ella. En fait, la malheureuse souffrait de schizophrénie, maladie que sœur Ella avait cachée à tous. Si la chose avait été connue, cela aurait pu compromettre son avenir au sein de la congrégation. En même temps, dans la cour, il y avait des cris de joie. Les danseurs s'exécutaient, on mangeait, on buvait, et de la musique résonnait aux quatre coins de la vaste enceinte.

Chaque famille avait organisé une petite réception pour leurs filles, les nouvelles professes. Personne n'est venu pour moi. J'ai été accueillie par la communauté, avec une autre sœur qui venait du Kenya et dont les parents n'avaient pas pu faire le voyage. Elle a reçu une belle valise comme cadeau ; on m'a donné une belle paire de souliers noirs. Les autres sœurs ont eu de nombreux cadeaux : voitures, ordinateurs, lits, articles divers pour la maison et tissus clairs. Tout cela a été rangé dans un entrepôt commun, chaque sœur ne prenant que ce dont elle avait vraiment besoin.

À la tombée de la nuit, les familles nous ont quittées. Nous avons donc retrouvé notre vie calme et semi-monastique. Une feuille fournissant les noms des sœurs qui venaient de prononcer leurs vœux a été affichée sur un babillard. À chaque nom, on avait accolé la communauté à laquelle chacune était rattachée. Cinq d'entre nous irions à Enugu, deux à Jos, trois à Aba, et les deux autres resteraient pour aider à la formation des novices.

On venait de garer la Peugeot 504 devant le couvent à Enugu. Trois sœurs sont venues nous accueillir avec chaleur. Sœur Mary Jane et sœur Mary Frances avaient passé presque toute la journée à nettoyer les chambres et à décorer la chapelle, le réfectoire et les toilettes en vue de notre arrivée. Les aides ménagères avaient porté nos valises dans nos chambres. Nous nous sommes arrêtées à la chapelle, le temps d'entonner le Magnificat pour remercier Dieu de nous avoir accompagnées tout au long du voyage.

Pavée de céramique et de marbre, la chapelle n'était pas aussi vaste que celle du noviciat, mais elle avait tout de même de bonnes dimensions. On avait posé des fleurs naturelles et des bougies très hautes qui, de toute évidence, n'avaient jamais été allumées.

Le premier soir, pendant le souper, les sœurs ont organisé une petite fête en notre honneur. Sœur Frances a prononcé un bref discours. Elle dépassait les autres sœurs de la tête et des épaules, sa peau sombre brillait comme si on l'avait cirée et sa dentition immaculée contrastait avec ses lèvres charnues et presque noires. Elle plissait beaucoup les yeux, et son visage à l'ovale parfait dominait un cou long et fin. Avec grâce, elle se penchait sur nous, l'une après l'autre, en nous adressant la parole.

- Est-ce qu'elle peut voir quelque chose à travers deux fentes si étroites ? ai-je pensé tout haut.

Sœur Ella, une jeune femme toute menue et haute comme trois pommes, s'est exprimée encore plus fort :

- Elle a pourtant des yeux magnifiques ! Pourquoi toutes ces coquetteries ? Y a-t-il un homme dans les parages ?

Je suppose qu'elle ne s'était pas rendu compte elle non plus qu'elle aurait dû garder ses impressions pour elle. Sœur Mabelle lui a donné un bon coup de coude. Toutes se sont alors tournées vers elle. Sœur Ella a rapidement présenté ses excuses, et la cérémonie s'est poursuivie.

- Mes petites sœurs, chères nouvelles épouses de notre Seigneur et Maître Jésus-Christ, que Son Nom soit loué, maintenant et à jamais !

- Amen ! avons-nous chanté en chœur.

- Je ne suis pas une oratrice éloquente, mais je suis très contente de m'adresser à vous aujourd'hui. Je ne suis plus la petite dernière de la communauté. Vous êtes mes petites sœurs et j'ai grand plaisir à vous accueillir. Soyez les bienvenues. Préparer ce discours a été un grand défi pour moi. Ainsi, tout ce que je vais vous dire, c'est ce qu'a exprimé avant moi l'apôtre saint Paul dans son épître aux Éphésiens.

Je m'attendais à ce qu'elle consulte la feuille de papier qu'elle avait à la main, mais elle a cité les versets de mémoire :

- Ainsi donc, vous n'êtes plus des étrangers ni des hôtes ; vous êtes concitoyens des saints, vous êtes de la maison de Dieu. Car la construction que vous êtes a pour fondations les apôtres et prophètes, et pour pierre d'angle le Christ Jésus lui-même. En lui, toute construction s'ajuste et grandit en un temple saint, dans le Seigneur; en lui, vous aussi, vous êtes intégrés à la construction pour devenir une demeure de Dieu, dans l'Esprit.

Sœur Frances battait des paupières. Il lui avait sans doute fallu une éternité pour apprendre ce verset. Des applaudissements soutenus ont couvert ses derniers mots. Impressionnée, j'avais fait comme tout le monde. Ella était enthousiaste, elle aussi. Elle m'a chuchoté que les sœurs citaient rarement la Bible de cette façon et qu'elle voulait absolument devenir l'amie de sœur Frances et mémoriser des

passages de la Bible à son tour. Je n'ai pas vu le rapport. Pour cela, Ella n'avait besoin de personne... Et puis, pourquoi souhaiter une telle amitié ? Ce n'est pas interdit, mais pas encouragé non plus : nous étions toutes censées être sœurs et amies, et nous procurer un soutien mutuel, sans préférence. Cette leçon, je l'avais bien apprise.

Trois ans plus tôt, je m'étais réveillée de bon matin avec un mal de tête et le ventre endolori. Mes règles allaient commencer. Non seulement devais-je endurer la douleur mais, en plus, je n'avais droit qu'à des serviettes hygiéniques réutilisables. Il fallait les garder aussi propres et discrètes que possible. Mais je détestais laver du tissu ensanglanté. Je voulais donc acheter des serviettes jetables et des tampons. Mabelle, ma complice, m'avait accompagnée au magasin, situé juste en face de notre cour. Après l'achat, nous nous étions permis une petite escapade en ville. Nous en avions profité pour acheter des biscuits, de l'igname frite et des *akaras*<sup>20</sup>. Nous comptions en manger quand le repas servi au couvent ne serait pas à notre goût. En cachette, bien sûr.

Or, le carillon de l'église nous avait rappelées à l'ordre. Déjà 17 h. Comme il aurait fallu rentrer avant 16 h, nous savions que nous avions un problème. Nous avions couru et couru, mais toute la communauté nous attendait, alignée dans la cour pour le chapelet. Nous nous étions immobilisées sous le portail. Une trentaine de paires d'yeux nous avaient changées en statues de pierre.

J'avais laissé tomber le sac de plastique. Je tremblais en me penchant, tant et si bien que j'avais failli tomber. Où aller à présent ? Je n'avais pas osé regarder du côté de Mabelle. Je l'entendais me dire « *Konyere i raputagokwam !* » et me blâmer pour l'avoir compromise de la sorte. Moi, j'avais trop peur pour chercher une coupable. Je fixais le sol, et ne voyait que les jambes cassantes de Sœur Carol qui avait quitté le groupe pour se poster devant nous. Elle nous faisait signe de nous approcher, sa main droite égrenant le chapelet entre le pouce et l'index.

---

<sup>20</sup> Boulettes de farine de haricot frites dans l'huile.



J'imaginai Jésus en train d'inviter à venir à lui les pécheurs et tous ceux qui désiraient se décharger d'un fardeau. Mon cœur s'était serré. Ma respiration s'accélérait. Tout mon corps frissonnait. Si je devais être congédiée, je n'avais nulle part où aller. Dans ma tête, j'ai fait appel à toutes les armées célestes. Je maudissais le diable de m'avoir incitée à sortir de l'enceinte sans autorisation.

Nous sommes restées sans bouger pendant deux bonnes minutes avant qu'elle ne se décide à parler. Sa voix était si calme et si douce que j'ai dû tendre l'oreille pour saisir ses paroles. Même quand elle parlait tout bas, sa voix restait modulée. Je ne savais donc pas si elle entonnait une chanson ou posait une question.

- D'où venez-vous, mes filles ?

- ....

- Qu'est-ce que vous avez dans vos mains, Konyere ?

Je me suis tournée vers Mabelle. J'attendais quelque chose : un encouragement, un contact visuel, un signe, n'importe quoi ! Mais rien n'est venu. Elle regardait de l'autre côté de la cour, comme si elle n'avait rien à voir avec moi. À contrecœur, j'ai tendu à sœur Carol le sac d'où émanait une délicieuse odeur d'igname frite et de boulettes d'akara. Elle nous a dit de l'attendre à son bureau, pendant que les autres terminaient le chapelet.

Quand sœur Carole s'est assise dans son bureau, ma peur s'est aussitôt dissipée, car chaque fois qu'elle prononçait le mot « vœux », ses yeux remplis de compassion se posaient sur moi. J'ai eu l'impression qu'elle craignait que je ne puisse pas les prononcer. Selon elle, nous courrions un risque en nous attachant à une seule personne. Cela constituait un grand danger pour la vie en communauté ainsi que les vœux de pauvreté et de chasteté. Nous ne devions pas avoir de complices, ni succomber aux influences négatives, voire aux plaisirs de la chair. Je n'avais jamais imaginé qu'avoir une amie pouvait entraîner des conséquences aussi

graves !

Nous avons présenté nos excuses et promis de mettre un terme à cette amitié. En outre, elle nous a demandé de partager les collations achetées avec toutes les postulantes, mais n'a rien dit au sujet des serviettes et des tampons. Soulagées, nous avons couru au dortoir pour partager notre butin. Certaines postulantes ont accepté de partager nos victuailles. D'autres ont refusé. Je cherchais Mabelle du regard, mais elle m'évitait. Pour elle, j'étais devenue une lépreuse.

Il ne fallait donc jamais, jamais chercher à être l'amie de quiconque. Mais Ella pensait autrement.

Toujours est-il que le lendemain de l'accueil exceptionnel de sœur Frances, les noms et les fonctions de chacune ont été affichés : sœur Jane - supérieure de la communauté – attitrée au bon fonctionnement de la maison ; sœur Francise - chargée des toilettes, de la salle de séjour et du réfectoire ; sœur Mabelle – préposée à l'hôpital ; sœur Dulcis Maria (c'était moi) – sacristaine, chargée de la chapelle de la communauté et de la chapelle de la cathédrale.

Quand j'ai constaté que sœur Ella était l'économe, responsable de la cuisine, ma gorge s'est nouée. Je savais que rien n'irait plus pour moi.

Comme je le craignais, au fil du temps, sœurs Ella et Frances sont devenues des amies très proches. Elles s'occupaient de leur lessive, allaient au marché, et s'asseyaient toujours ensemble pendant la récréation et les repas. Elles semblaient si inséparables que je redoutais que leur amitié finisse par mettre en danger leurs vœux.

J'ai cru de mon devoir de m'entretenir en tête-à-tête avec sœur Ella et je l'ai convoquée.

- Je vois que le diable frappe à la porte de ton cœur, Ella. Il ne faut pas lui ouvrir.

Elle a reculé, m'a scrutée plusieurs fois de la tête aux pieds avant d'éclater d'un rire sarcastique. Chaque son transperçait mon cœur comme une flèche. Elle se moquait tant de moi que je ne savais plus où me mettre. Remplie de honte et de regrets, j'ai voulu disparaître. Mais il était trop tard. Mes tourments venaient de commencer. Dès après cet incident, les deux amies se sont mises à faire des commentaires désobligeants chaque fois quand je passais. Même dans la chapelle et dans le réfectoire, je les entendais glousser. Parfois, je me demandais si c'était à cause de mon habit, mal ajusté ou taché.

Sœur Jane a remarqué mon humeur morose et m'a invitée dans la chambre qui lui servait également de bureau. Plutôt corpulente, surtout par rapport à moi, elle avait de la difficulté à arpenter notre vaste enceinte. Nous avons mis un bon quinze minutes à gravir l'escalier ! Sœur Jane devait s'accrocher à la rampe, émettant un son guttural à chaque marche. J'avais pitié d'elle. En arrivant en haut, elle a poussé un long soupir de soulagement. Je l'ai suivie, tandis qu'elle avançait péniblement, de sa démarche chaloupée. Bien que les habits des sœurs soient généralement longs et fluides, on remarquait facilement, chez sœur Jane, le balancement de ses hanches fortes. Son fessier, telles deux pastèques placées côte à

côte, faisaient presque vibrer le sol.

Quand je suis entrée, je me suis souvenue de la chambre de sœur Jennifer au juvénat : un lit bien fait avec des draps blancs, une chaise et une table ; un crucifix accroché au mur, avec des images du Sacré-Cœur et du Cœur immaculé de Marie. La pièce était si exigüe que je me suis demandé comment elle pouvait contenir sœur Jane. En s'asseyant sur son lit, la grosse femme s'est tournée vers moi, tout en poussant le même son guttural, émis plus tôt dans l'escalier.

- Mon enfant, la vieillesse vient avec beaucoup de choses.

Les mots ont caracolé de ses lèvres sombres. Puis elle a souri, et grimacé de douleur en même temps. Ses joues rondes poussaient ses petites lunettes sur son nez. Elle les ajustait souvent avec son gros index.

- Quel âge avez-vous, ma sœur ? ai-je demandé en essayant d'être à l'aise et naturelle.

- Ha ha ha ! Devinez donc, pour voir !

- Je dirais soixante-dix ans. Puisque vous avez parlé de vieillesse, c'est vous qui me l'avez suggéré...

- Ah bon ? J'ai donc l'air plus vieux que mon âge ?

- Je ne veux pas dire cela mais, en parlant de la vieillesse, vous...

- Et vous quel âge avez-vous ?

Elle souriait en coin en me dévisageant.

- J'ai vingt ... oh, je ne vous le dirai pas, parce que vous ne m'avez pas dit le vôtre.

Je riaais, moi aussi. J'ai poursuivi :

- Pourquoi les femmes, religieuses ou non, n'aiment-elles pas dévoiler leur âge ?

- Asseyez-vous, Dulcis Maria, avant que vous ne m'embêtiez avec vos questions *ad infinitum*. Vous parlez intelligemment, ma fille. Mon cœur est plein de joie quand je vois que les jeunes rayonnent de bonheur.

Elle a fait une pause, puis :

- J'ai remarqué que vous aviez l'air triste, ces jours-ci. Quel est le problème ?

Je me suis crispée. Je ne voulais pas aborder ce sujet, mais j'allais être obligée de le faire. J'ai hésité avant de narrer ma mésaventure avec Ella.

- Écoutez, et écoutez bien, Dulcis Maria. Vous êtes entrée dans la vie religieuse en tant que jeune fille heureuse et intelligente. Que rien, ni personne ne déteigne sur votre bien-être. Il ne faut jamais oublier cela. Le bonheur est un travail intérieur, vous vous le devez à vous-même. Vous avez la vocation si vous êtes ici. Si vous pensez que vous ne l'avez pas, priez et vous l'obtiendrez de notre Bon Dieu. Rien n'est impossible. Quant à moi, je suis convaincue que vous avez la vocation.

Elle me pointait de son index boudiné, comme si elle m'accusait d'avoir fait quelque chose de mal. Comment expliquer à cette femme que je n'étais pas enchantée d'être là. Que j'étais surtout venue au couvent parce que j'étais une sans-abri ? Je m'en étais expliquée déjà auprès de sœur Jennifer, à l'école secondaire. Je n'avais pas envie de recommencer. Après des années de formation, je m'étais presque convaincue de vouloir consacrer ma vie au service de Dieu et à l'humanité.

Alors, je me suis contentée de cette réponse-là.

Le mercredi suivant cet entretien, l'heure de la récréation avait été remplacée par une activité de « foi et partage ».

Nous ne l'avions pas observée le dimanche, à cause du décès de sœur Virginie, qui avait longtemps souffert d'un cancer du sein et dont nous avons célébré les obsèques dans la peur et le chagrin. Malgré le silence dans lequel cette journée dominicale s'est déroulée, j'ai surpris les sœurs Ella et Frances en train de chuchoter à tout bout de champ. Je les ai ignorées. Il n'était plus question de mettre mon nez dans leurs affaires.

Ainsi, en ce milieu de semaine, nous nous sommes assises en cercle dehors. Il y avait sœur Mary Jane, assise près du mur, avec ses fesses qui débordaient de son siège. À sa droite, sœur Mabelle, les mains religieusement placées sur ses cuisses. J'étais près de Mabelle, et Ella s'était assise à côté de moi. Ses pieds se balançaient d'avant en arrière puisqu'ils touchaient à peine le sol. Enfin, sœur Frances avaient allongé les jambes, tant et si bien qu'elles atteignaient presque le centre du cercle, compensant du coup pour les pattes courtes de son amie.

On avait retenu « La vocation » comme thème pour le partage. Les lectures avaient été tirées de la Genèse : « L'appel d'Abraham », des passages des Actes des apôtres, « La vocation de Saül », des extraits de l'Évangile selon saint Matthieu, « L'appel de Pierre et les deux fils de Zébédée ».

Après les lectures imposées, nous avons médité quelques minutes. Je pensais à ce que j'allais dire quand viendrait mon tour de parole. Puis mon esprit s'est mis à vagabonder : je songeais à mon enfance, à ma vie au juvénat et au couvent. La voix de sœur Jane m'a ramenée à l'ordre.

- Mes sœurs, permettez à l'Esprit de Dieu de toucher vos cœurs, écoutez et

vous allez entendre. Rappelez-vous maintenant qui vous étiez avant de venir au couvent. Quelle est votre vocation personnelle ? Comment savez-vous que Dieu vous appelle ?

Elle s'est tue. Il régnait un silence de mort dans la cour. J'avais écouté, mais je n'avais rien entendu. La brise caressait mon visage et cela m'a distrait.

Il me fallait trouver quelque chose. Peut-être un récit que j'avais lu quelque part ? Je leur raconterais n'importe quoi plutôt que d'inspirer la pitié. Tout le monde avait tendance à s'apitoyer chaque fois que je racontais ma vie. Dans ma tête, j'avais donc commencé à improviser un conte quand la voix aiguisée de sœur Jane m'a interrompue.

- Mes sœurs, je voudrais partager mes expériences avec vous. Je suis heureuse d'être ici aujourd'hui en tant que religieuse. Je n'ai pas entendu Dieu m'appeler "Jane ! Jane !" comme ce fut le cas de Samuel dans la Bible.

À ces mots, tout le monde a ri.

- Mais, à l'intérieur de moi, je prends la vie religieuse comme une chose naturelle. Quand je suis née, les Sœurs missionnaires de la Sainte-Famille travaillaient à l'hôpital à quinze kilomètres de mon village. C'était le seul en ville. Les gens venaient de loin pour y être soignés et pour accoucher de leurs bébés. C'était surtout une maternité, mais elle servait aussi d'hôpital. Il n'y avait qu'un seul médecin et deux sœurs-infirmières y travaillaient. Sœur Rose O'Connor s'est occupée de soigner ma mère quand elle est allée à l'hôpital pour me mettre au monde. Ma mère a toujours dit que la bonté de cette sœur avait été incommensurable. L'autre sœur... mmm.... Lucy ! Elle s'appelait sœur Lucy. Elle était la directrice de l'hôpital. Une dame sévère. Elle ne distribuait pas l'aide obtenue des organismes humanitaires anglais.

Les gens disaient qu'elle gardait ces choses-là pour les renvoyer à sa famille en Irlande. Les femmes avaient peur d'elle. Certaines préféraient mourir chez elles plutôt que de la rencontrer à l'hôpital. Elle avait des critères pour admettre les gens : il fallait être catholique, baptisé, et recevoir les sacrements. Un bébé de quatorze mois avait péri parce que sa mère, qui n'était pas catholique, avait obstinément refusé de le faire baptiser. Sœur Lucy avait donc interdit qu'on le soigne. On l'a blâmée pour cela. On a même parlé de la méchanceté de cette religieuse. C'était une femme de cœur, sœur Rose. Elle soignait les gens gratuitement. Parfois, elle allait de maison en maison pour transporter les malades à l'hôpital dans sa voiture. Sinon, elle leur prodiguait des soins chez eux. Sœur Rose portait toujours des lunettes noires. Elle était borgne. Il paraît qu'elle avait donné son œil à une jeune femme qui voulait se suicider parce qu'elle perdait la vue. Bref, Sœur Rose était aimée de tout le monde. C'était justement elle qui avait donné à ma mère tout ce dont elle avait besoin pour ma naissance. Personne n'est venu voir ma mère à l'hôpital, car mon père avait succombé à une maladie inconnue pendant que ma mère était enceinte. Ma famille connaissait une pauvreté extrême et beaucoup de misère. Sœur Rose est devenue ma marraine et m'a donné le nom de Jane-Cécile. Je lui ai souvent rendu visite à mesure que je grandissais, et tout le monde savait que j'irais un jour la rejoindre dans la vie religieuse. Je ne me souviens pas d'avoir eu des prétendants. La vie religieuse est venue comme une chose naturelle pour moi.

- Comment pouvez-vous avoir des prétendants alors que vous êtes aussi grosse qu'une vache ? Les hommes veulent des dames, pas des vaches.

C'était sœur Frances qui, en gloussant, avait murmuré cela à sœur Ella. J'étais outrée.

- Pourquoi riez-vous, mes sœurs ? a demandé Sœur Jane.



- Nous apprécions votre histoire... ont répondu les amies en ne cachant même pas leur bonne humeur.
- OK ! a répliqué laconiquement sœur Jane, en leur souriant.

C'était le tour de Mabelle de partager son histoire. Elle nous a raconté comment elle avait toujours voulu être une sœur. Elle venait d'une famille très riche. Son père, qui possédait une grande entreprise, était un catholique très ardent. Cependant il n'aimait pas l'idée que sa fille aille au couvent. Pour la détourner de son choix, il lui avait acheté une voiture et l'avait envoyée à l'Institution supérieure d'infirmiers. Il avait l'espoir de lui trouver un emploi à l'étranger après ses études. Il s'était même arrangé pour que le fils du directeur de son entreprise l'épouse. Alors, quand le jour du mariage est arrivé, Mabelle est sortie par la fenêtre de sa chambre, a couru jusqu'au couvent et n'est pas retournée à la maison de son père. Elle n'a jamais regretté sa décision.

Cette histoire me touchait. J'étais émue, et je ne me suis pas tout de suite rendue compte que mon tour de parole était arrivé.

- J'avais toujours voulu être ... non..., je... je connaissais les sœurs quand j'étais petite... ai-je balbutié.

Je regardais par terre. Je ne savais plus quoi dire.

- J'ai été au juvénat et je veux consacrer ma vie au service de Dieu et à l'humanité...

J'avais la bouche sèche. J'aurais aimé avoir autre chose à dire, mais rien ne venait. J'ai fini par m'exclamer : « Loué soit Jésus, maintenant et à jamais ». Sœurs Jane et Mabelle ont répondu « Amen », tandis que sœur Frances et Ella se sont esclaffées. J'avais une boule dans la gorge, et les yeux pleins de larmes.

- C'est votre tour, Ella ! a décrété sœur Mary Jane.

- Mes chères sœurs, a commencé Ella, ma vocation s'est clairement manifestée. Mon père était un riche fermier et ma mère, une marchande notable.

Elle mentait. N'était-ce pas cette Ella, dont la mère, veuve, s'était fait voler sa fille unique par l'Église ? N'était-ce pas elle qui se lamentait d'avoir perdu tout espoir d'avoir un beau-fils qui pourrait l'aider à payer les droits de scolarité de ses fils ? J'aurais voulu lui faire avaler sa langue. Elle n'a pas bronché, et a poursuivi :

- J'étais en route pour recueillir l'argent des débiteurs de mon père quand j'ai entendu une voix qui m'appelait. Elle était si claire, si distincte. J'ai regardé autour de moi ; il n'y avait personne. J'ai continué mon chemin, et la voix m'a appelée une deuxième fois. Je me suis arrêtée à nouveau, mais il n'y avait personne. Lorsque l'appel s'est produit une troisième fois, je l'ai ignoré. Quand je suis rentrée ce soir-là, j'étais dans ma chambre luxueuse quand cette voix est revenue. J'ai dit « Qui est-ce ? » La voix a répondu : « Je veux que tu sois une religieuse ; j'ai un travail pour toi ». Quand j'en ai parlé à mes parents, ils ont accepté immédiatement. J'en ai parlé au curé, qui m'a menée à cette communauté.

Je voulais me boucher les oreilles, me fermer les yeux, m'enfuir de ce lieu qu'Ella venait de profaner avec ses mensonges. S'il y avait quelqu'un qui connaissait Ella dans la communauté, c'était bien moi.

J'avais travaillé dans le bureau de notre directrice au noviciat. Un jour, j'étais tombée sur un rapport écrit par le curé de la paroisse de sœur Ella. Un rapport destiné à notre maîtresse des novices et concernant son enfance. Je n'avais pas le droit de le lire, mais je l'avais parcouru quand même.

Le père d'Ella, un paysan, avait été mordu par un serpent. Il aurait survécu s'il avait eu assez d'argent pour se procurer les médicaments prescrits par le médecin. En tant que traditionaliste, il avait eu recours aux sorciers qui lui avaient administré quelques herbes. Il était mort au bout de deux jours. C'était le chaos dans le village, parce que personne n'était sûr de la cause de son décès : la morsure ou les herbes ? Tout cela s'était passé quand Ella avait environ sept ans. Sa mère s'était alors convertie au christianisme, car l'organisation des femmes catholiques de son village, sollicitée par le curé, se chargeait de financer la formation de ses deux premiers enfants jusqu'au niveau secondaire.

N'y tenant plus, j'ai crié « Hé ! » Mes yeux voulaient sortir de leurs orbites et je me mordais les lèvres. Je me sentais à la fois confuse et en colère.

Ella a aussitôt fait signe à son amie, qui a commencé son propre récit. Je n'en ai pas saisi la première phrase, mais j'ai vite constaté qu'elle n'en avait guère plus long à dire que moi. Sa vocation était une affaire privée entre elle et dieu. Tout ce qu'elle a fini par admettre, c'est qu'elle était ouverte à l'esprit saint, et qu'elle suivait le chemin qu'il lui dictait. Elle a conclu par un « Merci, mes sœurs ». Son amie Ella a vite répondu « Amen ! »

Après un long silence, sœur Jane a dit :

- Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit, comme il était au commencement, maintenant et toujours dans les siècles des siècles. Amen.

Nous avons fait le signe de croix, et nous étions sur le point d'aller à la chapelle quand Ella et son amie se sont signées à la hâte. Elles emportaient leurs chaises et se dirigeaient vers leurs chambres quand sœur Jane leur a rappelé que c'était l'heure des vêpres...

J'ai fini par apprendre qu'elle était la troisième enfant de sa mère. Son père,

un cordonnier, avait deux femmes. Sa première femme avait cinq filles, et comme il souhaitait ardemment avoir un héritier, il avait aussi épousé Agnès, la mère de sœur Frances. Comme celle-ci avait d'abord eu deux filles, lui envisageait déjà de se marier à une autre femme avant même la naissance de Frances. Moins de deux mois après la venue au monde de Frances, sa mère était à nouveau enceinte : cette fois, elle aurait un garçon. Quelle joie ! Et quelles célébrations ! Tout le monde avait trouvé un nom pour le petit. Frances, elle, se voyait totalement négligée. Elle pleurait toute la journée, personne ne se préoccupant d'elle. Elle ne recevait jamais rien qui soit neuf : tous ses jouets, ses vêtements lui venaient de ses sœurs aînées. Elle avait donc commencé très tôt à se battre pour survivre. Elle n'avait ni ami ni camarade ; elle avait l'air triste malgré sa beauté.

Jeune adulte, elle avait accepté de se caser, non pas parce qu'elle était amoureuse, mais parce qu'à vingt-deux ans, il faut se marier. Son fiancé, Albert, paraissait l'aimer vraiment. Ils formaient un beau couple, toujours à la dernière mode. Or, un mois avant leur union, Albert était parti en voyage et n'était pas revenu. Frances s'inquiétait, mais gardait espoir. Un an après, elle avait appris par hasard que les parents d'Albert l'avaient envoyé à Londres pour ne pas qu'il marie une pauvre. Là-bas, il avait rencontré une fille de bonne famille. Ainsi, Frances avait appris que son amant ne reviendrait plus. Elle avait tenté de se suicider, mais on avait volé à son secours, puis elle avait connu une longue dépression avant de revenir lentement à la vie. Le curé l'avait alors amenée au couvent pour sa convalescence et c'est là qu'elle s'était résignée à devenir religieuse.

Bien sûr, j'ai eu du chagrin pour sœur Frances. Mais j'aurais aimé savoir si elle était heureuse au couvent.

Le jour des obsèques de sœur Mary Virginia, nous avons toutes été conduites à Onitsha. J'avais subi un choc ; je venais de comprendre que les religieuses mouraient, elles aussi.

La chapelle du noviciat était ornée de fleurs partout, et le cercueil me semblait opulent. Sur l'autel, on avait mis des nappes pourpres, la couleur du deuil. Tous les prêtres, et l'évêque, portaient des chasubles de la même teinte. Environ quatre cent cinquante religieux et religieuses étaient présents, tous de blanc vêtus. On aurait dit une assemblée d'anges. Un avant-goût de ciel.

Le cercueil avait été placé au milieu de la chapelle et on en faisait le tour en signe de respect pour la défunte. Il n'y avait ni cris ni pleurs. C'était juste solennel. Les participants avaient les mains dans le dos, jointes ; les têtes s'inclinaient, les visages restaient impassibles. Chaque fois que je passais, je fermais les yeux. Je revoyais les corps de mes parents et de mon frère. J'étais terrifiée. Je ne voulais pas rememorer un autre cadavre. Mais il le fallait bien. Alors, j'ai me suis ressaisie et suis allée présenter mes derniers hommages à sœur Mary Virginia.

Elle portait l'habit blanc qu'elle avait toujours eu. Mais ses pieds n'étaient plus visibles. Ses bras reposaient de chaque côté de son corps. On lui avait mis des gants et elle tenait un bouquet de fleurs pâles. Une couronne dorée ceignait sa tête, par-dessus son voile. Elle avait fière allure, mais son sourire l'avait quittée. Elle pinçait les lèvres et serrait les paupières, comme les petits enfants à qui on a dit de fermer les yeux et la bouche jusqu'à nouvel ordre.

Nous marchions au rythme d'un cantique latin. L'orgue nous accompagnait, comme le jour où certaines d'entre nous avions prononcé nos vœux perpétuels. J'imaginai sœur Virginia assise à la droite de Jésus, et en train de sourire et de nous saluer. J'en avais la chair de poule.

La messe a été célébrée en latin, mais le sermon, prononcé en igbo, afin que les membres de la famille, qui étaient venus du village, puissent comprendre. À la fin, le cercueil a été hissé dans un corbillard qui a pris le chemin du cimetière, lequel se trouvait tout au bout de la vaste enceinte du noviciat. Quelques tombes s'y existaient déjà. Chacune était marquée d'une croix sur laquelle le nom, la date de naissance et celle du décès étaient inscrits.

La chaleur était tout simplement insupportable, et les participants à la célébration se bousculaient pour voir ce qui se passait au centre. Les oraisons et les cantiques ont accompagné l'âme de la défunte. Sœur Virginia a été ensevelie sous le sable et les fleurs, et a pu nous quitter pour son repos éternel.

Tous les jours, sauf le dimanche, il y avait messe au couvent.

C'était un jeudi matin. Nous étions assises en attendant le chapelain. C'était aussi le jour de nos confessions, qui venait toutes les deux semaines. Je m'étais habituée à ces sacrements de pénitence et de réconciliation, même si je n'avais rien de particulier à confesser. J'y allais par obligation, et pour rappeler au Bon Dieu que j'étais encore désolée pour les péchés déjà confessés. Mais, cette fois-là, j'avais des choses à avouer : la querelle avec sœur Ella, mon manque de concentration pendant la prière, les pensées impures après avoir lu des romans d'amour. Nommer ces péchés ne me posait pas problème, j'avais juste du mal à les situer dans le temps et à en préciser la fréquence. Je me contentais donc de dire que j'avais péché plusieurs fois. Sinon, je risquais de mentir à la confesse, et ce serait grave. Le prêtre me donnait chaque fois des conseils, ainsi que l'absolution au nom de Dieu et de sa sainte Église.

Dès que j'avais complété la préparation de l'autel pour la messe, je m'asseyais sur le bout d'un banc, tout près, de manière à aider le prêtre durant l'office. C'était là mon travail en tant que sacristaine. Quand l'aumônier arrivait, j'allais l'accueillir.

Père Isiuzo devait bien avoir soixante ans. Son visage ridé lui donnait un air sérieux. En fait, il riait peu. Mais quand il riait, il le faisait de bon cœur. La première fois, j'ai souri en lui ouvrant la porte. Je m'apprêtais à le saluer, mais son regard froid m'en a dissuadée. J'ai tout de suite affiché un visage impassible, qui est devenu une sorte de masque que je revêtais avant chaque messe. Après l'office, l'homme se détendait et devenait plus avenant. Nous pouvions alors bavarder. Il essayait même de faire de l'humour. Son rire dévoilait une dentition abîmée, signe d'une hygiène douteuse. Son ventre proéminent rebondissait au rythme de ses gloussements, et il avait du mal à garder son équilibre en raison de son embonpoint.

Comme si cela ne suffisait pas, il louchait. Son strabisme nous amusait finalement davantage que ses blagues ratées.

Il avait plu abondamment ce matin-là et, en sortant de la chapelle, il a glissé sur une pierre mouillée, avant de s'affaler sur son gros ventre. Le choc a provoqué une retentissante flatulence et sa soutane, souillée de boue, s'est soulevée en même temps, pendant que son pantalon se déchirait de la cheville au genou. Retenant un fou rire, je me suis approchée pour l'aider, mais l'odeur m'a fait reculer aussitôt. Les autres sœurs avaient tout entendu. Elles se sont précipitées dans la sacristie. Le père Isiuzo tentait de se remettre debout, mais il était retombé en s'écriant « *Oh my God !* ». Il a abdiqué, puis s'est allongé par terre tandis que nous nous réunissions autour de lui. À plusieurs, nous avons été capables de le remettre sur pieds. Sa soutane était sale, son nez saignait et ses yeux s'agitaient dans tous les sens. Je ressentais de la pitié pour lui. Je me désolais de sa chute, mais aussi de mon manque de respect envers lui. Je tenais sa main gauche, mais il l'a retirée avant de me toiser.

J'avais ri. Cela avait été plus fort que moi. Sœur Mary Jane m'a d'ailleurs réprimandée. J'avais honte. J'ai dû présenter mes excuses auprès de mes sœurs et du Père Isiuzo, dès la messe du lendemain. Je tenais un péché véniel dont je pourrais me confesser. Je l'ai donc marqué dans un petit carnet où je notais toutes mes fautes. Sœur Mary Jane a accepté mes excuses au nom de la communauté, mais elle s'est sentie obligée de me retirer mes fonctions de sacristaine. À son avis, cela contribuerait à rendre le vieil homme plus à l'aise quand il viendrait célébrer la messe. Mais il a continué quand même à me jeter des regards furtifs. Comme s'il se doutait de quelque chose dont j'ignorais moi-même la nature.



On m'a envoyée pour travailler à notre école maternelle, pendant que sœur Mabelle combinerait ses fonctions à l'hôpital avec celles de sacristaine. Des laïcs et une sœur directrice constituaient le personnel de cette petite institution. J'étais heureuse d'y aller tous les matins car, très tôt, les parents amenaient leurs enfants et j'avais hâte de les avoir autour de moi. Je les avais adoptés, en quelque sorte. Je leur donnais des surnoms, jouais avec eux, les nourrissais, les soignais. Certains étaient si jeunes que je faisais surtout figure de gardienne.

J'accomplissais mes tâches avec tendresse. Je priais que la journée ne s'écoule pas trop vite et, le soir venu, j'avais du chagrin. Je regardais les parents emmener leurs enfants, un couple après l'autre. Dès qu'ils étaient tous partis, je fermais les salles de classe et le portail.

Durant les laudes et les vêpres, mes pensées erraient. Je me voyais avec les enfants ; j'étais avec eux, en fait. Mes lèvres récitaient le *Je vous salue, Marie*, mes doigts égrainaient les perles du chapelet, mais mon esprit s'affairait à construire une famille à moi. Je m'inventais un compagnon avec qui j'élevais cinq petits. Nous courions sur la pelouse et dans les bois. Quand venait mon tour de gérer les prières, il m'arrivait de perdre le fil. Sœur Ella s'empressait alors de me toucher le bras pour me ramener à la réalité, mais je laissais aussi une autre sœur terminer la prière pendant que je restais dans mon monde.

Deux enfants s'étaient particulièrement attachés à moi. Ils s'appelaient Raymond et Consolata, tous les deux âgés d'à peine un an. Ils ne se lassaient pas de jouer avec moi. Je les adorais. Ray grimpait sur mes épaules et jouait avec mon voile. Consie, elle, aimait que je la porte dans mes bras ou que je la lance en l'air avant de la rattraper. Je le faisais volontiers, et d'autres petits accouraient pour que je les aide à voler un peu eux aussi. J'étais parfois bien fatiguée, mais je continuais quand même.

Peu à peu, Ray a commencé à se replier sur lui-même. Cela m'inquiétait. Je faisais mine de jouer avec lui, mais il se déroba. Sur son ardoise, il dessinait des lignes qui se superposaient, puis il traçait des cercles, comme pour gâcher son dessin. Plus étrange encore, il dessinait des figures que je ne parvenais pas à identifier. Il appuyait très fort sur la craie et, une fois son dessin terminé, il me le montrait, les yeux pleins d'eau, en disant « mama mama mama. »

J'ai invité sa mère à échanger avec moi. C'était une femme instruite, qui s'exprimait dans un anglais impeccable. Elle a fini par m'expliquer que son mari était alcoolique. En outre, il courait les jupons, et la battait si elle osait le questionner à ce sujet. Il la frappait sous le regard de ses sept enfants, dont Ray était le cadet. Je fus bouleversée en écoutant son histoire.

- Pourriez-vous, s'il vous plaît, convaincre votre mari de venir ici avec vous ? J'aimerais le rencontrer.

- Ah, ma sœur, répondit-elle en hochant la tête, il ne viendra pas. Vous savez, c'est inutile de fouetter un cheval mort.

- Parfois, certains hommes peuvent être déraisonnables, avançai-je...

- Ah, ma sœur, déraisonnable est un euphémisme. Vous n'êtes pas mariée. Vous ne comprenez pas ce que nous traversons, soupira-t-elle en sortant un mouchoir pour essuyer ses yeux. Ma sœur, vous êtes encore bien jeune, mais j'espère que vous comprendrez si je vous raconte mon histoire.

- Allez-y, madame !

- Si j'ai sept enfants aujourd'hui. Ce n'est pas parce que je le souhaitais, mais parce que mon mari ne pouvait pas se contrôler. Personne, ma sœur, ne m'a soutenue quand je m'en plaignais. Tout le monde m'a dit que je ne devais pas me refuser à mon mari. La nuit qui a suivi la naissance de Raymond, je suis revenue à la maison parce que le bébé et moi étions en très bonne santé. Mais je saignais encore et la douleur de l'accouchement était encore très fraîche. Savez-vous, ma sœur qu'il voulait ...

Elle s'était arrêtée brusquement, et sanglotait dans son mouchoir.

- J'ai dû céder, parce qu'il me menaçait de me renvoyer chez mes parents et d'épouser une autre femme. La douleur a été atroce...

Ses épaules étaient agitées de soubresauts tandis qu'elle me racontait cela. Je n'avais pas tout compris, mais j'en savais assez pour me rendre compte qu'elle souffrait. Je pleurais, moi aussi.

- Eh bien, s'il ne vient pas en parler avec moi, je ne vais pas laisser cet enfant rentrer à la maison avec vous. Allez lui répéter ce que je viens de vous dire !

J'ignore où j'avais trouvé le courage de donner un tel ordre.

J'avais donc gardé le bébé. Je l'avais nourri avec du plantain frit et de l'avoine. Je l'avais porté sur mes épaules et lui avais chanté des berceuses. Je l'avais installé dans mon lit étroit.

Quand ce fut le moment pour moi de dormir, j'ai enfilé ma robe de nuit. J'ai pris le temps d'admirer son visage innocent, et de veiller sur son sommeil profond et paisible. Je me suis agenouillée à côté et j'ai pleuré. J'étais triste parce que je savais que je n'aurais jamais d'enfants à moi. Je me suis glissée dans le lit et, couchée sur le dos, j'ai pris le bébé dans mes bras et l'ai placé contre ma poitrine. Je l'ai tenu ainsi jusqu'à la pointe du jour.

Je me suis présentée en retard à la messe du matin. J'y ai croisé la supérieure, qui n'avait pas apprécié mon initiative. Elle m'a ordonné de rendre l'enfant à ses parents avant la fin de la journée. Elle ne savait rien de ce qui m'avait poussé à agir ainsi, et je ne regrettais pas mon geste. Avant d'aller à l'école, j'ai rempli la boîte à lunch de Ray avec des biscuits et des gâteaux, en me demandant si j'avais bien fait, puis en me disant que si.

Les parents de Ray sont venus et j'ai eu un long entretien avec eux au cours duquel je leur ai montré le dessin de la veille. Je leur ai dit que si cela devait arriver une nouvelle fois, je leur reprendrais l'enfant. Je savais que j'outrepassais mes droits, mais il semble que la tactique ait porté fruit. Après, Ray a recommencé à être heureux et moi, je me sentais l'âme d'une héroïne. Sauf que ma propre douleur, elle, ne s'effaçait pas.

Chaque soir, on me rappelait que tous ces enfants n'étaient pas à moi et qu'ils ne le seraient jamais. Alors, la nuit, en cachette, je m'épanchais, le nez dans mon oreiller. Je ne pouvais plus le nier. Je voulais un mari. Je voulais des enfants.

Une nuit, tandis que je pleurais encore, sœur Mabelle est entrée dans ma chambre sans frapper. Comme je tremblais, elle pensait que j'avais de la fièvre. En tant que sœur-infirmière, elle a touché mon front pour voir s'il était brûlant. C'est là qu'elle a compris que j'étais malade de chagrin. Elle a ouvert la bouche. L'a refermée. Rouverte, puis refermée avant de s'asseoir tranquillement à côté de moi. Je n'étais pas prête à tout lui avouer. En même temps, je craignais que mes mensonges ne soient pas assez convaincants. Sœur Mabelle était mon amie, même si nous avons évité une trop grande proximité avec le temps.

- Arrête de pleurer, Dulcis, peux-tu partager ta peine avec moi ?

- ...

- S'il te plaît, essuie tes larmes et parle. Je ne dirai rien à personne.

- Ce n'est rien de grave...

- Je sais, mais je t'invite à ouvrir ton cœur.

- J'ai des maux de tête et des douleurs d'estomac.

- As-tu tes règles ?

J'ai fait signe que oui.

- OK, je vais te chercher ce qu'il faut.

Elle est sortie, et j'ai fermé la porte à clé derrière elle. Je me sentais envahie. J'avais peur.

Elle est revenue moins de cinq minutes plus tard et a frappé. Je suis allée, mais j'espérais qu'elle s'éclipse vite. Elle se tenait devant moi avec un verre d'eau et un sachet de Paracétamol. Elle avait de la sympathie pour moi et elle s'inquiétait vraiment. J'ai pris l'eau, et lui ai dit de garder le médicament. Je n'en avais pas besoin.

Mais quand elle a fait mine de se retirer, je n'ai pas pu m'empêcher de la

saisir par le bras. J'ai éclaté en sanglots et lui ai tout raconté : mon enfance, la perte de tous les miens, mes oncle et tante qui m'avaient chassée de la maison natale, et comment je m'étais retrouvée au couvent. J'ai terminé mon récit en lui disant que j'étouffais. Que, chaque jour, les murs se refermaient un peu plus sur moi et que le joug devenait trop lourd.

Elle était en larmes, elle aussi. Nous sommes tombées dans les bras l'une de l'autre, et nous avons pleuré en chœur. Sœur Mabelle ne savait pas comment m'aider, mais elle avait promis de prier pour moi.

Tous les jours, je retrouvais mes petits chéris, dont Consolata, qui voulait tout le temps être dans mes bras. Quand je la lançais en l'air pour ensuite la rattraper, elle éclatait de rire, arborant du coup deux minuscules dents de lait. Il fallait bien la laisser parfois pour faire le tour de la salle, avant de revenir à elle.

Un matin, parce qu'elle s'était mise à pleurnicher, je suis sortie dans le couloir avec elle pour que nous puissions nous adonner à notre jeu favori. Mais un autre enfant nous a suivies et a soudain enserré mes jambes de toutes ses forces. J'ai sursauté, car je ne l'avais pas vu, et Consolata m'a glissé des mains. Elle est tombée sur le sol et s'est mise à pleurer de toutes ses forces. Paniquée, j'ai ramassé le petit corps hurlant et me suis précipitée vers l'hôpital, à trois minutes de la garderie.

Sœur Mabelle et une autre sœur, qui était médecin, ont immédiatement pris l'enfant en charge. La sœur médecin m'a prié d'attendre à l'extérieur. Je suis sortie, mais je n'ai pas pu m'empêcher de les observer par la fenêtre. La sœur médecin secouait la tête ; elle était en colère. Consolata, elle, avait cessé de pleurer.

Je me suis appuyée sur le mur, chancelante, et tout ce qui pouvait sortir de ma bouche, c'était « noooooon ! » Sœur Mabelle est accourue et m'a emmenée dans ma chambre.

- Attention ! Il faut qu'on agisse avec prudence *inugo*. *Tu m'écoutes ?* Il faut contacter ses parents. J'ai besoin de leur numéro de téléphone.

Elle me disait tout cela en murmurant, comme si quelqu'un nous épiait.

- Mabelle, elle va bien ?

- Ça va aller, oui, ça va aller...

- Mais quoi, Mabelle ?

- Ç'aurait pu être grave.

- Je ne l'ai pas fait exprès ! Dieu sait combien j'aime cette enfant !

J'étais inconsolable, tandis que sœur Mabelle s'empressait de retourner vers l'hôpital. La sœur supérieure, Mary Jane, est entrée dans ma chambre et s'est assise à côté de moi. Elle a épongé mes larmes avec l'ourlet de son habit. J'étais presque redevenue calme quand j'ai entendu une voix. C'était celle de la mère de Consolata.

- *Ewoo ! Ewoo !* Sœur ooo ! Gini Gini ! Quoi ! Vous avez presque tué mon enfant !

Je crois qu'elle pleurait du sang. Sœur Frances l'a accompagnée jusqu'à la chapelle, où la femme a entonné un chant pour calmer sa douleur. Moi, je n'en pouvais plus. Je suis sortie pour affronter le père de Consolata, en train d'arpenter le couloir. Ses yeux étaient rougis. Il était assez costaud, mais on aurait dit qu'il venait de perdre cinq kilos d'un coup.

J'ai couru vers lui, mais il m'a repoussée. Puis il s'est rendu compte de ce qu'il venait de faire. Il est revenu vers moi, m'a pris par l'épaule et m'a dit :

- Ma Sœur, je sais que vous n'avez pas voulu faire de mal à Consolata. Vous l'aimez beaucoup.

Il m'a raconté qu'il leur avait fallu quinze ans, sa femme et lui, pour l'avoir. Consolata est enfant unique. Ses parents l'avaient nommée Oguguamakwa, ce qui signifie « celle qui sèche mes pleurs ou ma consolatrice ». C'est moi qui l'appelais Consolata. Je préférais cette version italienne au nom igbo, parce qu'elle consolait ses parents d'avoir subi tant d'épreuves avant de la mettre au monde, et qu'elle me consolait aussi. Ils sont partis avec la petite, que je n'ai jamais revue.

Ce soir-là, je suis allée prier pour elle. J'ai demandé au Bon Dieu de la



protéger, et de me pardonner.

Puis j'ai reçu une lettre. J'étais convoquée à notre généralat. La supérieure voulait me voir d'urgence.

Le lendemain, encore secouée par l'incident de la veille, j'ai pris le bus très tôt pour notre maison-mère. Dans le stationnement qui servait de gare pour les transports en commun, un bruit assourdissant m'avait assailli. Moi qui étais habituée à l'atmosphère feutrée du couvent, je me disais que je venais de pénétrer dans un autre monde.

Les racoleurs criaient : Onitsha ! Owerre ! Ontisha ! Owerre ! Ihiala ! *O jugo ! O jugo ! Il est plein !* One chance ! Two chances ! Quelle fesse chanceuse aura ce dernier siège ? Ils s'exprimaient en *pidgin*, en mêlant le singulier et le pluriel. Je me suis arrêtée pour voir quel autobus était presque plein, car je ne voulais pas attendre trop longtemps. Alors, deux jeunes gens se sont emparés de mon sac en même temps, et ont commencé à se battre. J'étais stupéfaite. Je savais que je ne risquais rien et qu'ils cherchaient juste un dernier passager pour remplir leur véhicule respectif à pleine capacité. En fait, je m'en faisais davantage pour mon sac.

Sœur Mabelle m'avait raconté qu'elle avait vu sœur Frances remettre ce sac à main à la sœur supérieure. Quand nous recevions des cadeaux, notre vœu de pauvreté nous obligeait à les remettre à la sœur supérieure. Mais nous pouvions toujours les récupérer si nous en avions besoin. Ce sac à main, qui venait d'être déposé par sœur Frances, était un cadeau d'anniversaire de son frère. Sœur Frances l'avait montré à la supérieure en lui demandant la permission de le garder. La supérieure avait refusé, parce qu'elle venait tout juste d'en recevoir un neuf. Quand, à mon tour, je suis venue solliciter un sac, j'ai eu la chance de recevoir celui-là. Sœur Frances n'a pas apprécié ; je l'ai même entendue jurer qu'elle ne remettrait plus les dons qu'elle recevrait. Elle était donc prête à rompre son vœu de pauvreté pour un sac !

Toujours est-il que les deux jeunes se battaient comme des animaux enragés.

Je craignais de m'interposer. Ils étaient sales et vêtus de lambeaux. Ils ressemblaient à... des fous. Heureusement, ce qu'il disait avait tout de même un peu de sens. L'un des deux, le plus grand, portait un t-shirt d'un rouge délavé, proche du marron, qui jurait avec son pantalon vert. L'autre, en short noir, avait sur le dos un t-shirt jaune bien trop grand pour lui. Derrière, on pouvait lire « I LOVE MTN ». Et devant, « THANK YOU NIGERIA ». La lutte semblait vouloir s'éterniser quand un troisième et imposant gaillard surgit de nulle part. Tout aussi crasseux que les deux premiers, il m'a au moins paru plus poli.

- Que faites-vous avec le sac d'une révérende sœur ? *Abeg lif the bag now now ! Bastard !* Lâchez ce sac à main !

Je n'ai jamais su lequel des deux garçons était le bâtard, parce qu'ils ont tout de suite lâché le sac. Et en même temps. L'homme, lui, m'a fait signe de le suivre.

- Venez, ma sœur. *I go fin you a fery gud siti.* Je vais te trouver un très bon siège.

Il avait mis l'accent sur la dernière voyelle. Il avait parlé pidgin avec la confiance d'un premier ministre. Puisqu'il avait l'air de connaître son travail, j'ai obéi. Il a ajouté :

- Voulez-vous un wagon ou un bus ? Siège avant, au milieu ou siège vers l'arrière ?

Pendant que nous marchions, les garçons qui s'étaient battus criaient :

- Sister, ne le crois pas ! C'est un voleur ! Sœur, il n'est pas chrétien ! Il est Boko Haram !

Je me suis retournée pour leur sourire, mais mon accompagnateur accélérait le pas et m'a lancé :

- Ma sœur, ne les regardez pas. *Ndi ara !* Ils sont fous ! Suivez-moi.

Son véhicule, un vieux Hiace jaune décoré de deux lignes noires parallèles, avait quatre sièges de bois et de métal à l'arrière. Le rembourrage avait presque disparu. Si l'on ne faisait pas attention, les clous qui sortaient pouvaient déchirer les vêtements ! J'avais prévu le coup. Par-dessus mon habit blanc, j'avais enfilé une robe bleue pour me protéger du cambouis et des détritiques qui jonchaient le sol du véhicule. En posant le pied dans le bus, j'ai marché sur des pelures de bananes. De toute évidence, la voiture n'avait pas été nettoyée depuis des jours.

Sept personnes étaient déjà assises dans le bus. Il fallait donc huit passagers supplémentaires. Quelqu'un était installé sur le siège du passager à l'avant, mais le siège du conducteur, lui, restait désespérément vide. Quand je me suis assise derrière le siège du chauffeur, l'homme qui m'avait escortée m'a demandé :

- *Sister, i ma choro anyi ife ? You no go fin sontin for me ?* N'allez-vous pas me donner quelque chose ?

Il avait parlé en igbo avant de traduire sa phrase en *pidgin*, comme si je risquais de ne pas le comprendre.

- Quelque chose comme quoi ? lui avais-je répondu, en le regardant droit dans les yeux.

Il a souri, avant de dire :

- *OK k'odi oge ozo. Ijeoma !* Bon voyage, à la prochaine !, puis a disparu dans la foule.

Je n'ai pas répliqué. J'aurais voulu lui demander pourquoi il ne cherchait pas un véritable emploi. Je ressentais de la pitié pour lui et ses semblables. Certains racoleurs pouvaient passer la journée à la gare routière. Le soir venu, ils recevaient 100 nairas du chauffeur pour lequel ils avaient rabattu des passagers. 100 nairas... Pour une journée ! La nuit, ils dormaient sous les ponts, et certains d'entre eux rejoignaient des gangs.

Le trajet a été long, mais des conversations animées ont permis de tuer le temps. Les passagers se sont tous interpelés, comme s'ils se connaissaient déjà. Plusieurs sujets ont été abordés : le chômage, l'éducation, les questions de santé, la politique et la religion. J'ai participé aux échanges et cela a semblé étonner les autres passagers. Un gros homme, qui ressemblait à Humpty Dumpty, animait la discussion. Quand il s'amusait, son rire, mêlé à sa voix rauque, dégringolait en cascade, et me faisait un peu penser au rugissement d'un lion. Sa bouche était si large qu'elle grugeait la majeure partie de son visage et, quand elle s'ouvrait, on pouvait craindre qu'il avale son voisin. Mais son regard inoffensif et doux le rendait somme toute sympathique.

Nous sommes passés par de nombreux points de contrôle avant d'arriver à notre destination finale. Parfois, les policiers montaient à bord et me disaient « *Gud moni sister* ». D'autres fois, ils se contentaient de serrer la main du conducteur. Je me demandais pourquoi les policiers félicitaient tant notre chauffeur, jusqu'à ce qu'Humpty Dumpty lui demande s'il avait encore assez de billets de N20...

Au début, j'avais commencé à réciter mon chapelet, que je tenais bien serré. Mais, peu à peu, les « Je vous salue, Marie » et les « Notre Père » ont fait place à un sourire, à une question ou à un commentaire. Cela ne me dérangeait pas. Nous étions contents de bavarder entre nous.

Arrivée à destination, j'ai rangé mon chapelet dans mon sac à main, et je me suis lentement dirigée vers le généralat.

Le bâtiment de cinq étages se distinguait de tous les édifices environnants. Son enceinte était énorme. À l'intérieur, une cour verte encerclait une statue de la Sainte Vierge : la Rosa Mystica. Elle se tenait là, en plein soleil, avec trois roses fixées à la poitrine : une blanche, une rose et une rouge. Elle avait l'air triste et son visage évoquait la pitié.

Chaque fois que je m'étais rendue au généralat, je passais devant la statue, et lui demandais : « Mama Marie, que voulez-vous de moi aujourd'hui ? » Évidemment, aucune réponse ne m'était jamais parvenue mais, au fond de moi, je me sentais très satisfaite de mon petit rituel : c'était un peu comme une œuvre de charité.

Ce jour-là, j'ai pensé « Pourquoi suis-je convoquée ici ? » Il m'a semblé que la Vierge me fixait piteusement, et je me suis éloignée, un peu fébrile.

Puis je me suis soudain souvenue que j'avais des ours en peluche dans ma chambre. Des toutous que j'amenais à la garderie. Un soir où le fait de ne pas avoir d'enfants me turlupinait, j'avais pensé que l'un d'entre eux pourrait me réconforter. Je m'étais donc emparée du plus grand d'entre eux, que j'avais appelé Consolata en souvenir de la petite Ogugua. Je m'étais appliquée à le câliner et à lui chanter des berceuses. Ce faisant, j'ai manqué les vêpres.

Ma voix avait résonné seule, comme un *ogene*<sup>21</sup>, tandis que mes sœurs étaient à la chapelle. J'étais ailleurs, dans un jardin, avec des enfants. J'avais

---

<sup>21</sup> Un gong métallique utilisé comme instrument de musique pour les chansons et les danses traditionnelles igbo.

disposé toutes les peluches dans ma petite cellule, les appelant chacune par leur nom, les caressant et les couvrant de baisers. Mes lèvres étaient encore posées sur le front de Consolata quand la porte s'est ouverte. C'était sœur Ella. Nous nous sommes regardées telles des ennemies mortelles. Elle a refermé la porte sans dire un mot et s'en est allée. Mais je savais que j'étais coupable de quelque chose. Du moins, à ses yeux.

Quand j'ai vu toutes mes sœurs accourir, j'ai compris qu'Ella m'avait condamnée. Sœur Mabelle portait quelque chose comme une trousse de premiers secours. Sœur Mary Jane avait apporté une bouteille d'eau bénite et une Bible. Elles m'ont longtemps scrutée dans le silence. Puis je les ai priées de me laisser seule.

- Ça va, ma chère Dulcis ? a demandé la compatissante sœur Mary Jane.

La Bible de Jérusalem qu'elle tenait semblait bien trop volumineuse pour ses petites mains.

- Je vais bien. Merci, ma sœur.
- Quel est le problème, alors ?
- Il n'y a pas de problème !
- Pourquoi n'êtes-vous pas venue pour la prière du soir ?
- J'ai oublié.
- Vous avez oublié que vous deviez prier dans un couvent ?

Elle avait haussé les sourcils, jusqu'à ce que se forment trois rides sur son front. Je ne savais pas quoi répondre.

- Une source fiable nous a informées que vous êtes possédée par...

J'ai levé les yeux au ciel et, en me frappant la poitrine, je me suis exclamée :



- Moi ? Mais, ma sœur, je...

- Par qui d'autre ? dit sœur Ella. Tout le monde était à la chapelle pendant que tu caressais des ours en peluche dans ta chambre.

J'ai plissé les yeux pour mieux voir le visage d'Ella. J'ai ouvert la bouche, mais aucun mot ne sortait. Qu'est-ce que j'aurais bien pu dire ? Je suis restée immobile et les bras croisés. Je ne ressentais pas le moindre remords.

Sœur Mary Jane a repris :

- Mes sœurs, laissez-nous, s'il vous plaît. Allez-vous coucher.

Puis, s'approchant de moi :

- Sœur Dulcis Maria, descendez à la chapelle et dites votre prière du soir. Nous en reparlerons demain.

Sœur Mary Jane et moi n'avons jamais refait allusion à ce qui s'était passé ce soir-là. Mais les sœurs Ella et Frances ne se privaient pas pour chuchoter des bêtises chaque fois qu'elles me croisaient. Il n'empêche que c'était sûrement cet écart de conduite qui me valait une convocation au généralat.

Quand j'ai rallié le couloir menant au bureau de la supérieure générale, une douzaine de sœurs attendaient déjà. J'ai pris la carte suivante, le 13. Je me suis assise sur le canapé le plus proche. J'ai entamé une conversation avec sœur Chioma, que j'avais rencontrée au noviciat, et que je n'avais plus eu l'occasion de revoir depuis. Elle avait été envoyée à Owerri, assez loin d'Enugu. Elle était venue demander la permission de se rendre aux funérailles de la mère d'un beau-frère. Sa sœur n'avait qu'elle pour seul parent à appeler dans ce moment de détresse. Malgré

de récentes mises en garde en ce qui concernait les « voyages inutiles », elle priait pour que la mère lui accorde une permission.

- Sœur Dulcis Maria !, a presque tout de suite lancé une secrétaire, notre mère vous demande.

Toutes se sont évidemment tournées vers moi. Douze paires d'yeux me scrutaient avec étonnement. J'avais les mains moites quand je me suis levée. D'un pas mal assuré, j'ai marché vers la secrétaire. J'ai scruté son visage, espérant trouver un indice quant à la nature de cette convocation, en vain.

Le bureau de la mère supérieure était l'un des plus beaux que j'aie jamais vus. Elle était installée dans un immense fauteuil, derrière un pupitre aux dimensions impressionnantes, sis en plein milieu de la vaste pièce. Deux fenêtres placées de chaque côté laissaient entrer la lumière du jour, mais elles étaient fermées pour permettre au climatiseur de remplir sa fonction. Je suis restée debout, tandis qu'elle inscrivait quelque chose dans un cahier. Elle a ensuite levé les yeux vers moi, puis m'a désigné un siège en face d'elle. Je me suis assise, et j'ai attendu qu'elle veuille bien m'adresser la parole.

C'était la première fois que je venais dans le bureau de la supérieure générale. C'était même la première fois que je la voyais d'aussi près. Je l'examinais à la dérobée.

- *Kedu* ? Comment allez-vous, sœur Dulcis Marie ?

- Je vais bien, merci, ma mère.

Il y a eu un long silence pendant lequel elle a scruté mes traits, à la recherche de ce qui pouvait se cacher derrière. Sa peau était lisse, et sa voix douce. Il me semblait qu'elle aurait été incapable de faire du mal à une mouche. Pourtant, on tremblait dès qu'il était question d'elle.

- J'ai su à propos de l'incident avec l'enfant.

- Mère, je commence à peine à m'en remettre petit à petit. Enfin, je crois...

- Je comprends la nature du traumatisme que vous devez avoir vécu. Nous avons... Je veux dire, le conseil et moi avons décidé de vous éloigner de cet environnement-là. Cela pourra aider le processus de guérison. Qu'en pensez-vous ?

J'ai hoché la tête en signe d'assentiment, le regard rivé sur mes doigts

entrelacés.

- Retournez à votre communauté et dites à la supérieure de vous relever de vos fonctions. Vous devez passer l'examen et chercher à être admise dans l'une des universités nigérianes. Vous pouvez choisir l'anglais comme votre domaine principal. Vous pourrez ensuite enseigner dans notre école secondaire.»

- Oui, Mère, je vais le faire. Mais... ma Mère, j'aimerais devenir avocate. C'est la profession de mes rêves. Pourrais-je l'inscrire comme seconde option ?

- On a déjà deux avocates dans la congrégation. C'est assez pour le moment. Nous insistons sur les métiers qui concernent directement le bien-être des humains. Vous n'aimez pas l'enseignement ?

- Non... Enfin, oui. Mais c'est mon deuxième choix.

- Alors, nous prenons votre deuxième choix. Nous allons nous mettre en rapport avec la supérieure de votre communauté pour lui dire qui ira avec vous. Pour l'instant, je n'ai qu'un conseil à vous donner : soyez sérieuse dans vos études.

- Merci, Mère.

Je suis sortie en trombe, ne sachant trop si je marchais ou si je courais. J'étais triste, parce que les enfants allaient me manquer, mais heureuse d'avoir été choisie pour poursuivre mes études. C'était pour ainsi dire inespéré. Les autres sœurs qui étaient là se demandaient quelle bonne nouvelle avait pu me combler ainsi. J'étais si étonnée moi-même que je ne me suis pas arrêtée pour leur en révéler la nature. Je me suis rendue tout de suite à la statue de Notre-Dame et je l'ai embrassée. Après, j'ai couru à la gare routière, pour monter dans le premier bus en partance pour ma communauté.

À compter de ce jour-là, j'ai été exemptée de toute intervention dans la communauté. Sœur Frances, elle aussi, avait été « promue »... Nous avons toutes

deux réussi les examens et, la veille de notre départ pour l'université, sœur Mary Jane a prié pour que notre séjour à l'université s'avère un succès. Elle a également prié pour que nous réintégrions la communauté après nos études. Souvent, celles qui étudiaient à ce niveau ne revenaient jamais. Sœur Mary Jane a conclu : « Nous prions que cela ne soit pas votre cas au nom de Jésus ». Sœur Frances et moi-même avons répondu d'une sonore « Amen ! »

L'Université du Nigéria à Nsukka était à moins de deux heures de route d'Enugu. Le chauffeur de la communauté, Chuka, nous avait emmenées dans notre grosse voiture noire. Une fois devant le portail de l'établissement, nous avons pu lire la devise de l'université : « Pour restaurer la dignité des hommes », tandis qu'un lion rugissant, moulé dans le plâtre, trônait au milieu du parc. À la vue des interminables hectares de terre, des bâtiments élevés, des arbres dûment alignés de l'allée, des pelouses verdoyantes et, surtout, des vigiles postés à l'entrée, qui fouillaient les gens et les voitures, je me suis sentie intimidée. Ma compagne, elle, avait l'air confiant, prête à entamer ses études.

Mais quel tohu-bohu en arrivant à la résidence étudiante ! Il ne semblait y régner aucun décorum. On s'habillait n'importe comment. Certaines déambulaient en petites culottes et soutien-gorge, d'autres étaient flambant nues. J'avais beau tenter de regarder ailleurs, je voyais toujours quelque chose que j'aurais préféré ne pas voir. Une fille cachait son sexe de la main, en marchant nonchalamment vers sa chambre. Juste devant la voiture, une autre était passée, torse nu, en portant un seau d'eau. *My goodness !* J'étais sans voix ! J'ai prié pour le salut de ces filles, mais surtout pour le mien. J'espérais pouvoir effacer toutes ces images de ma mémoire. Peine perdue, je n'ai jamais oublié ce premier jour à l'université.

Puisque nos noms figuraient sur la liste principale d'admission, l'inscription aux cours avait été simple. En outre, sœur Frances et moi logions dans la même résidence, et nous étudions à la même faculté. Je suis en anglais. Elle, en l'histoire.

La cohabitation avec sœur Frances n'a pas été facile. Elle s'était apparemment donné pour mission de me servir de chien de garde et me surveillait sans cesse. Comme nous étions inscrites à la même faculté, il était aisé pour elle de m'espionner, de vérifier si j'étais en classe ou à la bibliothèque. Parfois, je la voyais, mais je feignais l'ignorance.

Elle connaissait mon matricule et ne manquait pas de jeter un œil à mes résultats qui, du reste, étaient très bons. Pourtant, elle ne me félicitait jamais. À chaque bulletin, elle mettait même un peu plus de distance entre nous. Elle ne me parlait plus, ni ne répondait à mes salutations. Elle boudait. Pour ma part, je n'avais pas besoin de m'enquérir de ses notes : elle les annonçait à tout le monde à la résidence, et on s'en réjouissait.

Agacée par sa surveillance perpétuelle, j'ai fini par lui demander pourquoi elle agissait ainsi. Elle m'a répondu qu'en tant que mon aînée, il était de son devoir de veiller sur moi. Vu la façon dont elle me voyait interagir avec les étudiants, elle craignait que je ne puisse observer mes vœux.

- Puis-je te demander qui t'a confié cette tâche ? Et qui veille sur toi pendant que tu veilles sur moi ?

- Cela ne te regarde pas. Tout ce que tu dois savoir, c'est que je suis vigilante.

Elle avait dit cela en se désignant de l'index et en me toisant, comme si elle allait me donner un coup sur la tête. Elle essayait de m'intimider. Or, son attitude ne m'étonnait même pas. Elle m'avait vue rire et bavarder avec Ikenna; elle en était verte de jalousie.

Ikenna, le fils de la sœur aînée de sœur Frances, était un enfant conçu avec

un homme qui avait promis de l'épouser, mais qui l'avait abandonnée par la suite. Tout cela s'était passé bien avant le mariage qu'elle avait fini par contracter. En vérité, Ikenna était le neveu de sœur Frances, mais comme il avait grandi chez ses grands-parents et qu'il portait leur patronyme, ceux-ci le considéraient comme leur benjamin. Sœur Frances le traitait donc comme son propre frère.

Il était venu rendre visite à sa sœur, mais celle-ci avait voyagé, je ne sais où, pour tout le week-end. Quand je lui avais ouvert la porte, il m'avait semblé que je le connaissais.

- Bonsoir, ma sœur. Vous me regardez drôlement.
- Votre visage me dit quelque chose. Mais je n'arrive pas à me rappeler... Je ne sais plus... Nous sommes-nous déjà rencontrés ?
- Je ne le pense pas. Alors, je me présente : je suis Ikenna, étudiant en médecine ici et frère de sœur Frances. C'est un grand plaisir de faire votre connaissance.

Il m'avait tendu la main, que j'ai serrée tout en continuant à me demander où j'avais bien pu le voir avant. Il était grand, beau, et ressemblait beaucoup à sœur Frances.

- Et quel est votre nom, ma sœur ?
- Oh, je suis Dulcis Maria.
- Dulcis Maria, quel nom ! Rare et joli ! Quelle en est l'origine ? Est-ce qu'il a un sens particulier ?
- Toutes ces questions ! Puis-je y répondre l'une après l'autre ? Dulcis Maria est un nom latin qui signifie Sweet Mary.
- *Awuuu* ! La version anglaise est encore plus douce...

Il m'avait regardée droit dans les yeux et j'ai rougi. Je lui ai proposé de le rejoindre dans une salle qui servait de salon et de lieu de réception. Il a accepté.



Un étrange sentiment naissait en moi, du genre que je n'avais jamais ressenti. Un mélange de timidité, d'excitation et de bonheur. Je sentais ma respiration devenir plus rapide, et mes paumes, humides. Je suis quand même allée partager mon repas avec lui.

Une bonne partie de cette première rencontre s'est déroulée dans un silence pesant. Le soir tombait et, dans la pénombre, je pouvais voir Ikenna m'observer discrètement, puis détourner le regard de peur que je le surprenne. Il a passé quelque temps avec moi, à attendre le retour de sa sœur qui n'est finalement pas rentrée ce soir-là. Quand il a décidé de repartir, il était environ 19 h, et je l'ai accompagné jusqu'à la porte. En posant la main sur la poignée, il s'est retourné et m'a simplement dit :

- Sweet Mary, comme tu es belle.

Puis il est sorti. J'étais bouleversée. De retour dans ma chambre, je n'arrivais pas à me concentrer. Je me suis couchée en pensant à lui. Cet Ikenna, qui pouvait-il bien être ?

Par la suite, il s'est souvent pointé à la résidence. Ikenna et moi, nous nous voyions régulièrement, même en présence de sa sœur. Ikenna me reconduisait souvent à ma salle de classe avant de se diriger vers les locaux de sa faculté.

Sœur Frances, elle, n'aimait pas du tout ce lien qui se développait entre nous.

Un soir, je relisais mes notes dans une salle de classe avec Ikenna. Il n'y avait que nous deux dans le local, et il n'arrêtait pas de regarder de mon côté.

Un peu lasse de son manège, je l'ai fixé à mon tour, espérant qu'il se détournerait comme d'habitude. Mais il ne l'a pas fait. Tout à coup, il a posé sa main sous mon menton, a relevé mon visage, et m'a embrassée. Son geste, auquel je ne m'attendais pas, m'a sciée en deux. Sans rien dire, je me suis levée, ai ramassé mes livres, et suis sortie en prenant mes jambes à mon cour. Il m'a suivie.

Je me souviens de la soirée venteuse, et qu'il allait bientôt pleuvoir. J'ai couru jusqu'à la résidence, et lui ai fermé la porte au nez. Il est resté là pendant un certain temps, puis s'est résigné à partir.

Je me suis mise au lit, confuse. Je ne savais pas trop si je devais me sentir heureuse ou triste. Je n'avais pas aimé ce qui venait de se passer. Mais je souhaitais aussi que cela se reproduise ! Ikenna ne l'a pas refait, et je me suis demandé si je devais chercher une quelconque absolution. J'en ai glissé un mot à mon confesseur, qui m'a conseillé de cesser de voir Ikenna. Je fuyais donc ce dernier comme la peste. Je l'observais de loin. Il maigrissait. En une semaine à peine, il avait sûrement perdu quelques kilos. Je détestais le voir souffrir. Je souffrais, moi aussi.

Je rentrais de classe un soir quand j'ai vu qu'il se tenait devant l'entrée de ma résidence. Mon cœur s'est arrêté net. J'ai failli faire demi-tour, mais je me suis ravisée : il me fallait l'affronter. Il n'a rien dit, m'a simplement remis une lettre, puis s'est retiré. Je me suis réfugiée dans ma chambre et, les mains tremblantes, j'ai décacheté l'enveloppe.

*Le 2 décembre 19..*

*Ma très chère Sweet Mary,*

*Cela ne peut plus continuer. Je te vois maigrir tous les jours. Tu n'es plus aussi gaie qu'avant. Cette situation affecte mes études. Je me suis senti si ridicule quand tu m'as laissé seul dans la classe. J'ai agi sous l'impulsion du moment. Je t'offre mes sincères excuses.*

*Quand je suis avec toi, je dois toujours me rappeler que tu es une religieuse afin de me comporter correctement. Hélas, j'ai baissé la garde et j'ai mal agi.*

*Je ne te demanderai pas de quitter le couvent, puisque tu y es heureuse. Mais si, un jour, tu décidais d'en sortir, n'oublie pas que quelqu'un t'attend à bras ouverts. Si tu viens à moi, je te promets que tu deviendras ma moitié.*

*Sweet Mary, je suis éperdument amoureux de toi !*

*Tendrement,*

*IK.*

J'ai lu et relu la missive avant de la plier soigneusement et de la glisser sous mon oreiller. Mes larmes ont délavé un peu l'encre. Je n'ai pas répondu à cette lettre, mais j'ai envoyé mon ange gardien consoler Ikenna, et lui dire que je l'aimais aussi. Je gardais la lettre dans mon sac. C'était mon trésor.

Mais sœur Frances veillait au grain et elle m'a dérobé la lettre. Elle l'a déchirée sous mes yeux, et a prévu de la malédiction si j'osais m'approcher de son frère. J'en avais ramassé les morceaux, mais j'avais perdu une partie de moi-même.

Ikenna a cessé de venir me voir. Nous nous rencontrions parfois à la bibliothèque et nous échangeons des salutations chaleureuses, mais brèves. Chaque fois que je le voyais, je me souvenais de la conclusion de sa lettre... J'évitai aussi de croiser trop souvent Sœur Frances, mais elle trouvait toujours une raison de se quereller avec moi. Nous n'étions pas exactement des ennemies, mais nous étions certes incompatibles. Nous avons donc continué à nous tolérer jusqu'à notre dernier examen et nous avons obtenu la mention « très bien ».

Au retour, nous avons été bien accueillies par notre communauté. Une réception a même été organisée pour nous. Puis nous sommes allées, comme la tradition l'exigeait, à la maison-mère, pour une rencontre avec la supérieure générale, question de l'entretenir, entre autres, de notre expérience universitaire. Contre toute attente, elle nous a reçues froidement. Après quelques mots de bienvenue, elle m'a demandé de rentrer auprès de ma communauté, alors que sœur Frances devait rester à la maison-mère.

Plus tard, j'ai appris que notre supérieure générale avait reçu une lettre de l'université, laquelle révélait que sœur Frances avait obtenu ses notes par des moyens frauduleux. Elle avait manipulé certains de ses enseignants. Surtout ceux qui avaient des problèmes familiaux : un mariage sur le point d'éclater, des proches malades, des problèmes financiers... En échange, elle avait promis des prières et des miracles. Aussi étonnant que cela puisse paraître, certains professeurs avaient doublé ses notes, sans pour autant que les miracles se produisent, bien sûr. L'un d'eux avait vendu la mèche : il venait de perdre sa fille malgré les promesses de sœur Frances. La malheureuse a ainsi été chassée et n'a jamais remis les pieds à Enugu.

J'ai commencé à donner des cours dans notre école secondaire, ainsi que cela avait été prévu. J'ai repris le rythme de la vie au couvent, oubliant peu à peu tout ce qui s'était passé à l'université. J'enseignais la langue et la littérature anglaises.

Des mois ont passé puis, un beau jour, Ikenna est venu me rendre visite. Il était devenu médecin. Je me suis précipitée dans ses bras. Nous avons passé du temps ensemble, dans le salon du couvent. De vieux souvenirs sont remontés à la surface et ses yeux m'ont répété silencieusement les derniers mots de sa lettre.

Il n'en fallait pas plus pour que je recommence à le voir dans mes rêves éveillés. Cela devenait une obsession. Comme je ne pouvais plus supporter une telle situation, j'ai finalement pris un stylo et j'ai rédigé ma lettre de démission. Cette tâche difficile m'a pris deux mois.

À peine avais-je posté la lettre à la maison-mère que je regrettais mon geste. J'ai même prié pour qu'on refuse ma démission. La réponse est arrivée vite, et elle était positive. Je pouvais partir.

Je m'étais rendue, en titubant, jusqu'à la chambre de sœur Mary Jane pour lui annoncer la nouvelle. Je n'oublierai jamais l'expression que j'ai lue sur le visage de cette vieille femme. J'ai bien failli la tuer. Quand bien même j'aurais voulu retourner en arrière, il était trop tard.

Il me restait deux semaines avant la cérémonie de la dépossession, soit le temps que la nouvelle soit annoncée à tous les membres de la congrégation.

Sœur Mabelle m'avait demandé à quelle heure je partais.

- Le chauffeur viendra à quatorze heures. J'ai fait mes valises.

Sœur Mary Ella avait frappé, puis ouvert la porte.

- Le repas est servi.

À peine avais-je répondu qu'elle avait quitté la chambre. Quand je suis descendue pour déjeuner, toutes les sœurs étaient dans le réfectoire. Personne n'osait lever les yeux ou dire quoi que ce soit. Je mangeais avec elles en silence. Cette quiétude est non seulement une valeur religieuse, mais aussi une manière d'éviter les sujets redoutés. J'étais allée vers la sœur supérieure et lui avais demandé la permission d'adresser quelques paroles aux sœurs avant de m'en aller.

- *Alright*. Dites-moi quand vous serez prête.

Une quinzaine de minutes plus tard, sœur Mary Jane a fait résonner une clochette qu'elle gardait à ses côtés. Je me suis levée et j'ai marché jusqu'au centre du réfectoire, la gorge nouée.

- Loué soit Jésus, maintenant et à jamais...

En guise de réponse, un « Amen » très faible est parvenue à mes oreilles.

- Mes chères sœurs dans le Christ, je souhaite sincèrement vous remercier de m'avoir permis de partager ma vie avec vous pendant ces mille quatre-vingts jours remplis de grâce. Ce temps n'a pas été gaspillé. Je le vois plutôt comme une période de formation pour la tâche que Dieu m'a appelée à

accomplir dans la vie. J'ai fait de mon mieux. Mais les préceptes de cette vie ne me permettraient pas d'assouvir le désir profond de mon cœur. Je vous admire, mais je ne me sens pas capable de continuer. Je suis donc persuadée qu'il est préférable que...

Je ne pouvais plus supporter les sanglots en provenance de mes sœurs. Une boule s'était formée dans ma gorge, bloquant toute parole. Les mots restaient suspendus dans ma bouche. Je me tenais bien droite au milieu de la salle à manger, jusqu'à ce que la grosse et chaleureuse sœur Mary Jane vienne m'embrasser et me ramène à ma chaise. Je cachais mon visage dans mon mouchoir. Le corps secoué par l'émotion qui m'habitait, je pleurais à chaudes larmes. Pourquoi tant de peine ? Je ne pouvais pas l'expliquer. La vie au couvent et les sœurs ne me manqueraient pas. Je pourrais toujours conserver mon emploi en tant qu'enseignante à l'école secondaire et ainsi les côtoyer tous les jours. Je pourrais aussi les visiter aussi souvent que je le désirerais. Pourquoi cette crise de larmes ? Je pense que la scène qui se jouait dans le réfectoire exigeait que je pleure, donc j'ai pleuré.

Une heure s'est écoulée après le déjeuner. La Peugeot 504 qui devait me conduire à ma destination était déjà là. Deux sœurs de la maison-mère arpentaient le corridor. La cérémonie de la dépossession commencerait dans moins de vingt minutes. Tout le monde courait en tous sens. Je me suis assise dans la chapelle, contemplant le bel édifice où j'aurais désormais le statut de visiteuse.

Les sœurs sont arrivées les unes après les autres. On a allumé deux bougies sur l'autel, et quelques notes d'un grand orgue électrique résonnaient à l'arrière. L'organiste avait entonné un chant douloureux, et toutes les sœurs s'étaient jointes à elle.

D'un air solennel, sœur Maria Chibundu a marché jusqu'à l'autel, et entamé le rite de dépossession.

- Sœur Dulcis Maria Ezendu !
- Me voici !
- Approchez-vous, s'il vous plaît !

J'ai avancé lentement vers l'autel où se tenait la sœur.

- Avez-vous la ferme résolution de quitter la congrégation, de ne plus en être membre et d'être dépossédée de tous les biens appartenant à la congrégation ?
- Oui, Mère !
- Puisqu'il en est ainsi, ma chère fille, je vous accorde le désir de votre cœur.
- Amen.

J'entendais des sanglots derrière moi. Ils me bouleversaient tant que je ne savais plus très bien où j'en étais. Je me suis même demandé si j'étais certaine de ce que je voulais. La voix de sœur Maria Chibundu résonnait d'une extrémité à l'autre de la chapelle.

- Au nom de la Supérieure générale et de toute la congrégation, j'ai la responsabilité de vous déposséder tout d'abord de votre nom. Ainsi, vous ne serez plus appelée sœur Dulcis Maria Ezendu, mais mademoiselle Konyere Ezendu.

Dans ma tête, une voix a dit « Non ! Prenez tout le reste, mais laissez-moi ce nom latin que j'ai toujours chéri. » Je l'avais choisi pendant la cérémonie de mes vœux temporaires. J'y avais laissé celui de Konyere pour Dulcis Maria, que je trouvais si doux. « Oh, Marie, ma douce Marie. » Les larmes coulaient à nouveau. Sœur Maria Chibundu, elle, poursuivait :

- Vous êtes également libérée de vos trois vœux de chasteté, de pauvreté et



d'obéissance, ainsi que de l'obligation de l'oraison quotidienne. Je reprends donc notre bréviaire, notre constitution, notre règle de vie et notre répertoire.

Je lui ai rendu chacun de ces livres, au fur et à mesure qu'elle me les demandait.

- Vous êtes encore déchargée de la croix de Christ.

Je lui ai remis le crucifix qui pendait à mon cou, ainsi que mon chapelet de perles noires.

- Pour terminer, ma chère fille, remettez-moi le voile et l'habit qui vous liait à notre communauté religieuse.

Je lui ai donné le voile. Les sanglots et les cris derrière moi s'intensifiaient, alors que l'organiste s'obstinait à jouer un air déchirant. Je crois que j'ai pleuré tout au long de la cérémonie.

- Allez en paix et vivez l'Évangile du Christ. Annoncez le salut de Dieu au monde entier et faites rayonner pleinement votre engagement baptismal.

- Amen.

Sœur Maria Chibundu m'a donné une robe rose et un chapeau. Je me suis alors retirée pour enlever mon habit une ultime fois et revêtir ma nouvelle tenue de laïque. Les sœurs attendaient toutes dans un silence qui en disait long. Je tremblais de tous mes membres quand je suis entrée dans ma chambre. J'ai enfilé la robe. Une tenue fluide qui m'allait bien. Le chapeau brun, lui, était horrible. Finalement, je devais avoir une drôle d'allure avec ma robe rose, mon couvre-chef marron et mes sandales vertes.

Je savais que sœur Ella, l'économe de la communauté, avait acheté ces vêtements. Elle se comportait parfois comme si le fait d'être devenue religieuse l'empêchait de voir ce qui se passait dans le monde. Quant à moi, je n'allais pas porter ce chapeau. J'ai fouillé dans ma valise, à la recherche du chiffon noir qui me servait parfois de serviette. J'en ai couvert mes cheveux courts, puis suis retournée, à pas mesurés et le cœur battant, vers la chapelle.

Je suis allée directement à l'autel pour m'agenouiller. Je ne savais pas trop quoi faire d'autre. Sœur Maria Chibundu est venue et m'a embrassée.

- Konyere, *jisie ike*, du courage, Konyere.

Elle arborait un sourire forcé. Comme elle cherchait sans doute à me rassurer, je lui ai rendu son sourire. D'autres sœurs sont venues et ont fait la même chose. Chacune me glissait quelques mots gentils dans le creux de l'oreille. Mon amie, sœur Mabelle, ne pouvait pas supporter l'angoisse que mon départ lui causait, ni la tristesse de la cérémonie. En revanche, sœur Mary Ella feignait mal le chagrin. Je n'avais aucun doute quant à son ressentiment à mon endroit. Dire qu'elle me détestait serait un euphémisme : elle me haïssait. Bien que cette haine n'ait pas constitué la raison de mon départ, elle y avait certainement contribué.

Au terme de la cérémonie de dépossession, nous avons quitté la chapelle. Le chauffeur avait déjà placé mes bagages dans le coffre de la voiture. Les sœurs m'avaient dit adieu.

Dans peu de temps, on me déposerait chez Amaka, mon amie d'enfance, d'où je devrais chercher un vert pâturage : c'est-à-dire trouver un mari et avoir des enfants.

## Troisième partie

J'ai presque regretté d'avoir quitté le couvent.

J'étais devenue craintive. Je me sentais bizarre dans ma robe rose. Devais-je aller demander à la supérieure générale de me reprendre ? Non, pas question.

Je me suis tue pendant que Chuka, le conducteur de la communauté, me conduisait chez Amaka, une dame qui avait promis à mes sœurs de me louer une chambre pour presque rien. Les rues étaient calmes. Je jetais de temps en temps un coup d'œil à travers une vitre, tout en esquivant les possibles regards de mes élèves, de leurs parents ou de tous ceux qui me connaissaient en tant que religieuse. Comme s'il avait cherché à comprendre, Chuka s'aventurait de mon côté. Nos yeux se croisaient parfois dans le rétroviseur, mais il se détournait aussitôt. Le bruit du moteur est vite devenu la musique de fond de ma mélancolie. La voiture s'est finalement arrêtée devant une petite maison ceinturée d'une pelouse toute verte.

- Nous voici arrivés, ma sœur, a balbutié le pauvre chauffeur.

Sa confusion paraissait partout sur son visage.

- Merci, Chuka, ai-je répondu, en essayant de dissimuler mon trouble.

- Eh, quand revenez-vous, sœur Dulcis ?

Il avait recommencé à me vouvoyer, comme au lendemain de mon arrivée au couvent à Enugu.

- Tu vois bien que je suis en tenue laïque, Chuka. Je ne suis plus religieuse.

Il m'a fixée, bouche bée. Je suis descendue de voiture et je suis restée dos à lui pour cacher mes larmes. J'ai fait quelques pas vers la maison, mais je sentais qu'il me regardait toujours. Je me suis retournée, lui ai souri et lui ai fait un signe de la main.

- *Sister jisie ike*. Du courage, ma sœur, a-t-il dit.

Cette fois, je ne l'ai pas quitté des yeux, jusqu'à ce que le véhicule disparaisse au bout de l'allée.

Amaka m'a fourni tout ce dont j'ai eu besoin pendant le premier mois. Son mari, Leo, et son fils unique me traitaient comme un membre de la famille. Mais l'homme de la maison n'arrivait pas à comprendre pourquoi j'avais quitté le couvent.

- Je n'avais pas la vocation.

C'était la réponse la plus simple.

- Comment sais-tu que tu n'as pas la vocation ?

Il ne croyait pas à la « vocation ». À son avis, puisque personne n'entendait Dieu lui demander de le suivre, la vocation était un concept inventé par l'Église pour intégrer certaines personnes à la société. Lui parlait plutôt de « détermination ». Il me fallait en rester là malgré tout. Puis, un jour, j'ai décidé de mettre fin à ses sarcasmes.

- Crois-tu en Dieu ? lui avais-je demandé.

- Bien sûr que je crois en Dieu, mais cela ne signifie pas que je devrais être déraisonnable. Tu as agi de façon illogique en laissant la communauté sans un plan B. Tu ne payais pas de loyer ni tes repas ni tes vêtements. Tu habitais avec les autres et tu pouvais choisir tes amies. Tu avais ton emploi. Que cherches-tu de plus ici ?

- Je n'ai pas de mari ni d'enfant ni de famille à moi. Je n'avais qu'une robe, jour et nuit, j'étais obligée de manger ce qui était servi, pas ce que je voulais. Je n'avais pas beaucoup d'amies et je suivais des règles du matin au soir. Si tu veux savoir ce que je cherche, je te le dirai tout de suite : la liberté. Je suis croyante, mais je veux aussi être libre.

J'espérais l'avoir convaincu, pour qu'il me fiche la paix.

- Tu aimes ta religion et tu ne te sens pas libre là-dedans... Quelle ambivalence ! Ma chère Konyere, tu étais libre, mais tu ne t'en rendais pas compte. Le moment où tu as fait le choix d'aller au couvent, tu étais libre d'accepter toutes ces règles et ce mode de vie...

- Ce n'est pas moi qui ai fait ce choix.

- Chéri, un moment, s'il te plaît... avait dit Amaka, en l'appelant à elle.

J'avais entendu des chuchotements dans la pièce à côté. Leo en est sorti et n'a plus rien dit.

Je me demandais pourquoi Leo n'avait pas étudié en droit. Il n'arrêtait jamais de couper les cheveux en quatre. Juste pour le plaisir d'argumenter, il lançait une conversation sur n'importe quel sujet, et ne perdait jamais le fil. Quand il parlait en faveur de l'Église, on pouvait se questionner à savoir pourquoi il n'était pas devenu prêtre. Mais quand il se décidait à la critiquer, il pouvait réduire l'institution en miettes, dans un anglais impeccable.

Après une de ces discussions, j'avais pleuré, en regrettant mon départ de la vie religieuse. Il avait esquissé un sourire triomphant, s'était assis au salon avec moi et, pour me calmer, avait dit :

- Tu as pris la meilleure décision, Konyere. La tristesse engendre la tristesse. Une religieuse malheureuse ne peut pas donner de la joie aux autres.

J'ai répondu avec un merci discret avant de me retirer dans ma chambre. J'en avais marre de ses leçons de morale.

Leo, paraît-il, faisait partie de ces enfants qui, en dépit de leur intelligence, ne marchent pas dans le bon chemin. En quelque sorte, il n'avait pas eu le choix, lui non plus. Il avait opté pour les sciences, parce que son père dénigrait les arts et les sciences humaines, matières tout juste bonnes pour les sous-doués. Le patriarche dirigeait une école primaire et cela constituait à ses yeux une garantie de son habileté à élever ses neuf enfants.

Or, la véritable passion de Leo, c'était la justice, mais comme il avait échoué les cours d'initiation au droit, il avait dû se rabattre sur la physique et l'astronomie à l'Université du Nigéria. Au cours de la troisième année, il avait rencontré Amaka, une nouvelle étudiante en science informatique. Ils s'étaient mariés après leurs études, puis installés à Enugu avec leur enfant unique. Ils enseignaient à l'*University Secondary School*, à Enugu.

Puisque j'avais un diplôme, je pouvais trouver un emploi. Je voulais enseigner dans une école publique et j'avais postulé dans cinq écoles. Une seule réponse m'était parvenue. Un refus. J'ai posté de nouvelles offres de services ; outre d'autres refus, j'ai reçu une convocation pour une entrevue.

Amaka et Leo m'y ont préparée. Ils m'ont indiqué le comportement à adopter, et j'ai mémorisé les réponses aux questions qu'on me poserait sûrement. Je suis arrivée au lieu de rendez-vous avant sept heures un lundi matin. Cinq autres personnes se présentaient : un jeune homme et quatre femmes. Je me sentais intimidée devant la confiance qu'ils affichaient. En outre, les femmes paraissaient bien se connaître. Je me sentais comme un poisson hors de l'eau.

La plus corpulente parlait fort. Elle arpentait le couloir en s'adressant à chacune. Elle portait une minijupe écarlate qui la couvrait à peine, en exhibant des jambes musclées et trapues. Un chemisier très blanc et ajusté lui donnait des airs d'intellectuelle, mais sa coupe de cheveux sévère et les couleurs criardes dont elle s'était fardée lui conféraient plutôt une allure de vieille fille. Je l'observais avec curiosité quand elle s'est arrêtée devant moi et m'a pointée de son index bagué :

- Comment tu t'appelles ?

- Je m'appelle Konyere...

- Konyere... Konyere... Tu viens donc de l'état d'Imo ou d'Abia ?

- Je viens d'Imo.



Je lui avais répondu, mais je me demandais à quoi rimaient ces questions. Je n'ai pas tardé à le savoir.

- Si tu viens d'Imo, oublie ce poste, parce que la stratégie d'emploi dans ce pays est basée sur un système de quotas. Les postes qui restent sont pour les états de Kogi et de Benue.

- De quoi parles-tu ?

J'étais nerveuse et, comme je ne savais rien, chaque information me semblait cruciale.

- *Haba ! You're the only Nigerian who doesn't know that anything federal is based on quota systems ?*

Elle a pris place à côté de moi et l'odeur de son parfum bon marché m'a agressé les narines.

- Connais-tu quelqu'un ici ? A-t-elle demandé à voix basse.

- Non...

- Es-tu venue avec une enveloppe ?

- Oui.

- Alors, tu sais ce qu'il faut faire. Combien as-tu ?

- Juste une enveloppe.

- Combien d'argent as-tu là-dedans ?

Elle avait presque crié, perdant tout à coup son calme.

- Rien du tout .... Ce n'est qu'une enveloppe timbrée pour poster mon résultat. N'es-tu pas venue avec la tienne ?

- *Look at this fool ! D'où sors-tu ? Tu te comportes comme si tu venais d'une autre planète.*

J'étais franchement embarrassée. Elle a soupiré, m'a scrutée de la tête aux pieds, puis des pieds à la tête, avant de retourner vers les autres. Je me sentais encore plus confuse, tandis que les femmes s'étaient toutes mises à rire, en me lançant des regards amusés.

L'entrevue, prévue pour huit heures, a finalement débuté à onze heures. La grosse femme a été appelée en premier. Ajustant sa minijupe, elle a claqué des talons en allant vers le bureau. Elle en est sortie moins de vingt minutes plus tard, souriant de toutes ses dents blanches et adressant un signe de la main à tout le monde.

Le jeune homme a suivi, puis deux autres femmes. Quand j'ai entendu mon nom, j'ai sursauté. Je me suis hâtée vers le local, en prenant une profonde inspiration. En entrant dans la pièce, j'ai d'abord vu des tas de fichiers entassés sur une table. On avait disposé une multitude d'étagères et des classeurs dans une parfaite symétrie, et la climatisation fonctionnait à plein régime.

Assis derrière la table, un homme d'une cinquantaine d'années consultait mes documents avec le plus grand sérieux. Quelques cheveux gris parcouraient sa tignasse noire et ses sourcils parfaitement alignés avaient aussi quelques reflets argentés. Il portait une alliance. Pendant qu'il me parlait, il prenait des notes dans un grand cahier.

- Asseyez-vous, miss. Je suis impressionné par vos performances académiques, mais vous semblez avoir peu d'expérience de travail. Selon votre CV, vous avez enseigné la langue anglaise pendant un an dans une école privée.

- Oui, monsieur.

Il a levé les yeux vers moi.

- Quel âge avez-vous ?

- Vingt-cinq ans, monsieur.

- Qu'avez-vous fait pendant tout ce temps ?
- J'enseignais la langue anglaise dans une école secondaire.
- Vous n'aimez pas le maquillage ?
- Je... Euh... .
- Eh bien, vous devriez soigner votre tenue quand vous avez un rendez-vous.
- Oui, monsieur.
- Vous habitez loin d'ici ?
- Non, monsieur.
- *Alright*, déposez votre enveloppe timbrée sur la table à côté. Nous vous contacterons plus tard.

J'ai obéi et suis sortie, mal à l'aise. La candidate suivante m'a presque bousculée en se précipitant pour son entrevue. Je savais que les choses se présentaient mal. J'ai quand même attendu leur réponse, qui n'est jamais venue.

J'ai envoyé mon dossier partout : les écoles publiques, les écoles privées, celles qui affichaient des postes comme celles qui ne cherchaient personne. La plupart du temps, on ne se donnait pas la peine de me répondre. Ou alors, on me disait non. Seules trois ou quatre directions d'écoles m'ont convoquée. Je partais chaque matin, pleine d'espoir, et je revenais le soir, frustrée et déçue. Soit j'étais mal habillée ou trop maquillée, soit on venait de combler les postes vacants. J'avais même inclus les écoles primaires dans mes démarches. Alors, la belle-sœur de Leo, qui venait d'ouvrir une garderie et une école primaire, m'a sollicitée pour l'aider à démarrer le tout. J'ai sauté sur l'occasion, même si le salaire était une pitance.

J'enseignais aux élèves de quatrième année. Je travaillais fort, mais cela me redonnait confiance et je me sentais enfin utile.

J'ai dû quitter la maison d'Amaka, non seulement parce que je craignais d'être un fardeau, mais aussi parce que j'ai découvert peu à peu que Leo était un loup déguisé en agneau.

Il se montrait de plus en plus gentil avec moi, argumentait de moins en moins, se mettait soudain d'accord avec tout ce que je disais. Au début, sa galanterie ne m'étonnait pas, car il savait que sa femme était désormais ma seule famille. Cela faisait de lui mon beau-frère, en quelque sorte, et je le traitais comme tel. Or, cette relation innocente s'est vite transformée en une aventure ambiguë que je tâchais de tuer dans l'œuf.

Il lui arrivait de me déshabiller du regard. Il trouvait le moyen de me caresser les mains ou les pieds, en me complimentant. Inutile de dire que ces gestes me choquaient. Je trouvais toutes sortes d'excuses pour rester à l'école plus longtemps qu'il ne fallait, espérant qu'Amaka serait rentrée à mon retour.

Un jour, je suis retournée à ma chambre après avoir pris une douche. J'ai fermé la porte à clé, ai jeté le peignoir sur le lit, puis je me suis dirigée vers la commode pour prendre des vêtements. Tout à coup, quelqu'un m'a prise par la taille, en respirant fort, et j'ai reconnu la voix de Leo qui disait : « *Those breasts ! Oh, just a moment, my love !* » Je l'ai repoussé de toutes mes forces, et j'ai enfilé le peignoir à nouveau aussi vite que j'ai pu. Alors que je criais, Leo s'est précipité sur moi et a tenté de me faire taire en pressant la paume de sa main sur ma bouche. J'étouffais et je l'ai poussé si fort cette fois qu'il est tombé à la renverse. D'un bond, il s'est redressé, mais il est resté à genoux. Il avait les yeux rouges et il tremblait. D'une voix éraillée, il m'a dit : « Je te présente mes sincères excuses, Konyere. Fais tout ce que tu veux, mais ne le dis à personne, surtout pas à ma femme. » Il a baissé la tête, avec l'air d'un petit garçon pris en faute.

Un silence de mort s'est installé entre nous. Il me semble que cela a duré une éternité. Si j'avais pu le tuer avec mes yeux, je l'aurais fait tant j'étais en colère. Sans faire attention à lui, j'ai pris tous mes vêtements, et je suis allée me vêtir dans la salle de bains, le laissant seul avec son malaise. À partir de là, chaque fois que j'entrais dans la seule pièce qui, en principe, était la mienne, je jetais un coup d'œil derrière la porte, sous le lit et dans tous les coins avant de m'enfermer. Le moins qu'on puisse dire, c'est que je me méfiais de lui.

Fervente catholique, Amaka priait tous les matins et tous les soirs avec sa famille. Elle ne manquait jamais la messe dominicale, et s'était enrôlée dans la légion de Marie. Elle faisait partie de ce genre de femmes qui adorent leur mari. Chaque fois qu'elle le couvrait d'éloges, je me prenais à souhaiter qu'elle finisse par mieux connaître l'homme dont elle partageait la vie. Je ne pouvais pas lui raconter ce qui était arrivé. D'abord, elle ne m'aurait pas crue. Ensuite, cela aurait inévitablement provoqué une crise au sein d'un couple harmonieux, en apparence du moins. Ma situation devenait donc intenable et le temps était venu de trouver mon propre gîte.

La recherche d'un appartement constituait un défi de taille. Il était mal vu qu'une célibataire vive seule. On ne le condamnait pas comme tel, mais on n'approuvait pas non plus. Cela allait faire de moi une « fille libre ». Une demoiselle digne habite dans la maison de son père, chez son frère ou chez sa sœur mariée, mais pas seule. Je me disais que ce ne serait pas le cas. Qu'Ikenna réapparaîtrait. Ne m'avait-il pas dit : « Si, un jour, tu décides de sortir, sache que quelqu'un t'attend à bras ouverts » ? Je fermais les yeux et je l'imaginais courir vers moi et se blottir dans mes bras. Mais quand je les rouvrais, il n'était pas là. Quand donc viendrait le temps où les femmes pourraient demander les hommes en mariage ?

Quand bien même l'occasion se présenterait, je n'étais même pas sûre d'en avoir le courage.

J'ai fini par trouver un appartement près de l'école. Au travail et ailleurs, on m'a vite mise dans la case de celles qu'on doit éviter. Certaines ne s'en cachaient même pas. D'autres se contentaient de murmurer des choses à peine audibles quand je les saluais. Un jour, une femme a administré une paire de gifles retentissantes à sa fille de neuf ans parce qu'elle m'avait aidée à porter mes fruits et légumes jusque chez moi. La petite rentrait de l'école où j'enseignais et moi, je revenais du marché, chargée comme une mule. Elle était sur le seuil de ma porte quand sa mère l'a repérée. La femme, qui était sur la chaise du coiffeur d'en face, est sortie en tenue à peine décente et les cheveux en bataille. Elle a appelé son enfant, lui intimant l'ordre de la rejoindre tout de suite. La fillette s'est approchée sans se douter qu'elle recevrait une telle correction. Elle a titubé sous le coup et je suis sûre qu'elle en a vu trente-six chandelles. J'ai fait mine d'intervenir, mais la femme m'a rabrouée en disant « Va te marier, toi, si tu n'es pas une prostituée ! ». Ce soir-là, j'ai composé le numéro de téléphone d'Ikenna, en tremblant comme une feuille. Cinq coups ont sonné, sans qu'il réponde. Il n'a pas rappelé non plus.

Une autre fois, tandis que j'allais travailler, une voiture a presque heurté une fillette, juste devant chez moi, et le conducteur a pris la fuite. La petite a eu très peur et je l'ai consolée. Puis elle est partie en courant.

Je me sentais utile, certes, mais ma vie devenait monotone. De plus, assister à la messe n'avait plus de sens pour moi, et je priaïis de façon machinale. Je songeais à mon enfance, à ceux qui avaient constitué ma famille, au couvent et à ce que je devenais. Ou ne devenais pas. Bientôt, j'ai cessé d'aller à l'église. Je me suis tournée, un temps, vers les Pentecôtistes. Mais leurs services me semblaient trop tapageurs et artificiels. J'ai arrêté de les fréquenter aussi. Puisqu'aucune de ces activités ne me comblait, je n'avais plus que deux choses : mon travail et le lit. Je mangeais seule, en contemplant le plafond et, le lendemain, je posais des gestes identiques à ceux de la veille.

Bref, le soir venu, je m'ennuyais ferme. Et je ne voyais pas d'issue.

Souvent, je regardais le coucher du soleil du haut de mon balcon. La végétation luxuriante et le chant des oiseaux me réconfortaient un peu. C'était la saison du maïs et de la noix de coco qu'on trouvait en abondance. J'en faisais mon pain quotidien.

Je songeais à la coexistence de la cruauté et de la beauté, au bien et au mal, à la vie et à la mort. Je laissais mon esprit vagabonder. Puis, tout à coup, on a frappé trois petits coups à ma porte. Je n'ai pas réagi. Je me demandais si mes sens me jouaient des tours. On a cogné de nouveau, et là, je me suis précipitée pour ouvrir.

C'était un certain Austin, un grand gaillard, et sa fille ! Ils étaient venus me remercier d'avoir secouru la petite. Cette dernière semblait en pleine forme. Je les ai accueillis et leur ai offert du cola, qu'Austin a refusé poliment.

- Où est sa mère ? Ai-je demandé.

Il a regardé ailleurs, l'air triste.

- Elle est décédée l'année dernière.

- *Oh, I see...*

Cela m'a rappelé la perte de ma propre mère. J'avais du chagrin pour la fillette et son père.

- Ne vous inquiétez pas pour elle, a dit Austin. Elle a eu ce qu'elle méritait.

Une telle remarque avait de quoi étonner. Comment un homme pouvait-il parler aussi durement de sa femme ? De sa femme morte, en plus ? Il a tout de suite remarqué que je me renfrognais, alors il a ajouté : « Je me doute bien qu'elle a eu tellement d'hommes qu'elle a fini par contracter le sida... C'est ce qui l'a tuée. »



- Pourquoi parlez-vous ainsi, monsieur ? Pourquoi médire à propos des morts ?

- Je suis un monsieur, oui, mais je m'appelle Austin et on peut se tutoyer. Comme je disais, ma femme n'était ni infirmière ni médecin. Je n'ai pas la maladie ; mes deux filles non plus. Comment pourrait-elle l'avoir attrapé ? Mon fils unique est mort deux mois avant elle. J'ai du mal à lui pardonner. C'est triste ! a-t-il conclu, en baissant la tête.

- Oui, c'est triste ! ai-je approuvé.

- Bon ! Konyere, je suis ravi d'avoir fait ta connaissance. Merci encore une fois d'avoir sauvé la vie d'Enyinneya. Enyim que dis-tu ?

- Merci, tante ! a-t-elle dit sur un ton timide.

- De rien... ai-je rétorqué, en caressant la tête de la petite.

Austin et moi, nous nous sommes serré la main. Les longs doigts de l'homme ont enveloppé les miens. Il a promis de venir me voir de temps en temps. Mais, très vite, ses visites sont devenues régulières, et nos rencontres, de plus en plus intimes. On se téléphonait. On échangeait des cadeaux et des courriels. Puis ce qui devait arriver est arrivé : il est venu chez moi, s'est agenouillé, a sorti un anneau de sa poche et a dit :

- *Konyere, please, marry me...*

J'étais depuis deux ans l'épouse d'Austin. En un sens, je m'étais libérée des règles tacites d'une société qui ostracise les femmes célibataires. Austin disait qu'il m'avait permis de sauver la face et je le remerciais pour cela.

Hélas, mon bonheur ne pouvait être complet, car je ne devais pas chercher à avoir d'enfant, et prendre la pilule. Je ne comprenais pas qu'un homme issu d'une grande famille africaine refuse d'avoir d'autres enfants. Je ne posais pas de questions ; je me contentais d'obéir. Je vivais isolée, et c'était Austin lui-même qui me procurait des contraceptifs.

Les choses se sont envenimées peu à peu. Ma belle-mère appelait tous les jours. D'une voix chevrotante, elle répétait :

- Vous allez bien, tous les deux ?
- Oui, ma mère, et vous ?
- Bon, on attend des nouvelles. Tout va bien ici.

Puis elle raccrochait.

Je savais de quoi elle voulait parler. Moi aussi, je commençais à m'inquiéter. Je ne rajeunissais pas et je voulais avoir des enfants à moi. En outre, quand elles ont compris que je serais leur belle-mère, les filles d'Austin ont changé de comportement. Après tout, cela faisait moins d'un an que leur mère était partie.

Chaque fois que j'en glissais un mot à Austin, il s'emportait. Il m'accusait d'être trop sévère avec les filles, sans compter qu'il me surveillait de près pour s'assurer que je prenais les médicaments prévenant toute grossesse. Alors, je me suis mise à tricher. Je mettais la pilule sur ma langue et, dès qu'Austin avait le dos tourné, je la crachais dans les toilettes. J'en jetais aussi sous le lit, sous les armoires

ou le four. Mais je ne tombais pas enceinte pour autant. Ma belle-mère ne se gênait plus pour me faire sentir qu'elle s'impatientait. Elle disait qu'elle allait me jeter hors de la maison de son fils si je ne lui donnais pas de petits-enfants sous peu.

Même une de mes belles-sœurs, Oguno, laquelle habitait dans la même ville que nous, venait chaque semaine.

- Ton ventre est toujours plat, quand aurons-nous de bonnes nouvelles ?
- Ça va venir.

En fait, elle venait s'enquérir de ma condition, puis courait chez ma belle-mère. Je me faisais insulter, menacer. Je me sentais bafouée. Pendant tout ce temps, mon mari ne disait rien. Je suis allée voir un médecin ; il m'a assurée que j'étais en bonne santé. Mais Austin, lui, refusait d'aller consulter.

À l'insu de mon mari, j'avais commencé à chercher des solutions. Allant d'un « centre de miracle » à l'autre, j'ai vécu toutes sortes d'expériences : prendre ma douche sept fois dans un *wonder river* dégoûtant, boire le sang cru d'une chèvre enceinte, dormir par terre pendant neuf jours dans un temple, manger des herbes et des plantes censées favoriser la fertilité.

La seule chose à laquelle j'avais refusé de me prêter, c'était de coucher avec un pasteur.

Je revenais de l'école un après-midi quand j'ai aperçu trois voitures garées devant la maison. Par la fenêtre, j'ai vu qu'Austin, sa mère et ses deux sœurs parlaient dans le salon. Mon mari et sa mère étaient assis, alors que ses deux sœurs arpentaient la pièce de long en large. Sa petite sœur, Agunwanyi, une divorcée dans la mi-trentaine, avait amené ses deux enfants. Mon cœur s'est brisé quand je les ai vus. Les choses se présentaient mal pour moi. En entrant, j'ai salué tout le monde, mais personne n'a répondu. J'allais déposer mon sac à main sur la table quand Austin m'a ordonné de venir prendre place parmi eux.

- Quel est notre crime, ma fille ?

C'était la mère d'Austin qui venait de parler.

- Pourquoi ne veux-tu pas nous donner un enfant ? dit Oguno, la sœur aînée.

- Pourquoi tu nous punis ainsi ?

C'était au tour d'Agunwanyi.

Je me suis éclaircie la gorge, et j'ai dit :

- Je veux bien avoir des enfants, moi aussi, mais...

- Mais, quoi ? Menteuse ! Arrête de raconter des histoires ! a rétorqué Agu.

- Je ne mens pas !

- *Shut up* !

Elle m'a violemment giflée deux fois, et du sang a coulé au coin de mes lèvres.

- Pourquoi me gifles-tu ? ai-je demandé, les yeux embués des larmes.

- Tu oses poser des questions ? a-t-elle dit, en me montrant des pilules agglutinées dans un petit sac de plastique.
- As-tu des explications à fournir ? J'ai trouvé ceci un peu partout dans ta maison ! C'est pour empêcher la grossesse, non ? C'est donc que tu ne veux pas d'enfant !

Elle avait haussé le ton. Leur mère avait commencé à hurler et à pleurer en même temps. Elle se demandait pourquoi elle était si malchanceuse, malgré qu'elle respecte les préceptes de Dieu et de la société. Une femme qui avait donné des fils et des filles à son mari. Pourquoi sa belle-fille tuait-elle ses enfants ainsi ?

« Mama, je n'ai jamais tué personne. »

J'étais en train de parler lorsqu'Agunwanyi m'a jetée par terre. Austin, lui, est allé s'enfermer dans notre chambre. Sa mère a quitté notre demeure en gémissant, et Oguno m'a maudite en crachant sur moi, pendant que la divorcée s'installait dans la pièce que j'utilisais comme bureau.

- Je resterai ici pour m'assurer que tu couches dans la même chambre que ton mari. Tant que tu ne seras pas enceinte, je ne quitterai pas cette maison.

Ainsi, Agunwanyi est venue vivre sous notre toit avec ses deux garçons.

La nuit, j'imbibais mon oreiller de larmes. Mon mari ne s'intéressait plus à moi, pas plus qu'on ne discutait de ce qui se passait, lui et moi. Sa sœur était devenue la maîtresse des lieux et moi, l'aide-ménagère. Elle ne travaillait pas et s'était érigée en responsable du bon fonctionnement de la maisonnée. À intervalles réguliers, elle dressait une liste de ce dont on avait besoin et j'allais tout acheter. Elle supervisait les repas et s'assurait que je nourrissais bien ses enfants. Dès qu'un nouvel objet apparaissait, elle me demandait :

- Qui a acheté ça, toi ou mon frère ?

Si c'était moi, elle disait :

Eh bien, c'est bon, mais pas aussi important que d'avoir un enfant.

J'avais néanmoins adopté les filles d'Austin et pris la décision d'agir comme si j'étais leur mère, malgré leur insubordination. Je les habillais à la dernière mode, et les jouets ne leur manquaient pas. Je les avais inscrites dans la meilleure école privée du quartier. Mais Austin les en a retirées, et elles se sont mises à fréquenter la même institution publique que les enfants d'Agunwanyi. Je lui ai demandé pourquoi. J'ai eu pour réponse :

- Cela ne te regarde pas. Elles ne sont pas tes filles.

Puis il s'est dissimulé derrière le journal qu'il faisait semblant de lire. Ma demeure était devenue un enfer et je regrettais amèrement de m'être unie à cet homme.

J'avais pris l'habitude de porter des lunettes de soleil pour cacher mes yeux rougis. Je les portais même le soir, en faisant mes emplettes dans une grande

épicerie. Celle où j'allais toujours, en fait. La propriétaire n'a pas tardé à le remarquer et m'a dit « Tu n'es pas heureuse ». Je lui avais souri.

- Même ton sourire est triste. Tu es bien l'épouse de cet homme qui habite *down the street* ?

- Oui.

- Ce diable ! Il ...

- Je vous demande pardon, mais je ne tolérerai pas qu'on parle ainsi de mon mari.

- Ton mari ! a-t-elle répété trois fois sur un ton sarcastique. Si seulement tu savais...

Je suis sortie du magasin, mais ses paroles m'étaient restées en tête. Que devais-je savoir ? Ma curiosité a été la plus forte et je suis retournée voir la femme.

- Vous pensez que vous connaissez mon mari mieux que moi ?

- Oui.

Elle avait répondu avec une telle certitude que cela m'a poussée à mener plus avant mon enquête.

- J'aimerais bien qu'on discute, alors.

- Alors, reviens demain et nous pourrons nous asseoir dans mon bureau et parler entre femmes.

- Bon. À demain ?

Le bureau d'Angela Onyema, c'est son nom, était beaucoup plus décoré que je ne l'aurais imaginé. Sur le sol, un tapis rouge sang. Au milieu du salon, une table ronde au dessus vitré et des meubles aux teintes riches, de même que des tentures lourdes et de couleur émeraude conféraient une allure opulente à la pièce. De fait, il s'agissait plutôt d'une petite salle de conférence. À une extrémité se trouvait un grand réfrigérateur en inox et, à l'autre, un téléviseur grand écran.

Madame Onyema, que le personnel appelait tante Angy, devait avoir environ cinquante-cinq ans. Elle avait des manières raffinées, portait toujours des talons hauts et se souciait manifestement de rester à la page. Ses toilettes, ses fards et ses accessoires s'harmonisaient toujours. Elle ne portait jamais la même robe deux fois au cours du mois.

- J'espère que tout est à ta convenance... a-t-elle dit, en me désignant du doigt un fauteuil prêt à accueillir ma fatigue.

Elle avait esquissé un sourire à la fois enjoué et contraint. Quand j'ai poussé un bruyant soupir en m'échouant, elle a murmuré :

- Je sais.

Alors, elle s'est assise à côté de moi et, sans me demander la permission, m'a délicatement enlevé mes lunettes. J'ai alors constaté que son bras gauche était plus court que le droit. J'ai très vite dissimulé mon étonnement, pour ne pas la blesser. Elle, elle haletait. Elle a sourcillé quand elle a vu qu'un de mes yeux était cerclé de noir. Elle s'est aussitôt levée pour se diriger vers le réfrigérateur. Elle a pris deux glaçons qu'elle a enfermés dans une débarbouillette avant de me les donner. J'ai tamponné mon œil, tandis qu'elle précisait :

- Si tu peux le faire deux à trois minutes par jour...



Je l'ai remerciée froidement. J'essayais de conserver le peu de dignité qu'il me restait.

- Je ne vais pas te demander si tu me connais. Bien sûr que tu me connais en tant que propriétaire de cette boutique. Mais je suis plus que cela, et je pourrais t'être utile. Par ailleurs, excuse mon indiscretion, mais comment as-tu rencontré Austin ?

La façon dont elle avait prononcé le nom de mon mari laissait supposer qu'elle le connaissait bien. Très bien.

- J'ai sauvé sa fille qui a été victime d'un accident de voiture. Ils m'ont rendu visite. Nous nous sommes fréquentés pendant un petit moment et il m'a demandé de l'épouser.

-Bon. Alors, je vais te dire qui il est. Si ce que je raconte ressemble à ce que tu vis en ce moment, tu sauras que tu as une grande décision à prendre. Soit tu restes avec lui, soit tu t'enfuis ! Tu sais qu'il a été marié ?

- Oui. Mais sa femme avait des amants et elle est tombée malade. Le sida. Elle est morte, et son fils l'a précédée de près. C'est tout ce que je sais. Elle a eu ce qu'elle méritait, apparemment.

- Très bien a dit Angela en hochant la tête, son visage empreint d'une profonde tristesse. Elle a poursuivi : Tina, la première femme d'Austin, était ma sœur cadette.

Quoi ? Je me serais arraché la langue. J'aurais voulu effacer tout ce que je venais de dire. Ignorant ma réaction, Angy a continué son récit.

- Tina avait vingt ans quand elle a rencontré Austin. Ils étaient étudiants à *Bishop Shannhan School of Nursing Nsukka*. Alors que Tina étudiait pour devenir sage-femme, Austin suivait une formation pour travailler comme

assistant de laboratoire. Tina était non seulement belle, mais très gentille et intelligente. Elle était la meilleure de sa classe. En tant que benjamine de la famille, elle n'avait manqué de rien. Quand elle a présenté Austin comme son fiancé, nous avons tous été étonnés. Nous l'avons appuyée quand même, parce que Tina était une fille réfléchie. Elle savait ce qu'elle voulait. Mais elle était discrète, et elle a préféré subir les conséquences de son choix, plutôt que de se confier. Mais j'ai pu apprendre la vérité avant sa mort. Après la nuit de noces, Austin est revenu chez mes parents avec une étoffe tachée de sang pour remercier mes parents de lui avoir donné une vierge. C'était répugnant ! Je me souviens que ma mère dansait, pendant qu'Austin plaçait des billets de vingt nairas sur son front. Par la suite, j'ai fait des recherches et j'ai appris que c'était là une coutume qui existait dans un pays lointain dont j'ai oublié le nom. Cette pratique n'a plus cours, mais ma mère la connaissait, et cela était censé honorer Tina. Le mariage allait bien mais, trois ans plus tard, nous nous sommes inquiétés parce que ma jeune sœur n'était toujours pas enceinte. Pour Tina, le problème, c'était sa belle-mère, avec ses appels téléphoniques incessants et ses visites impromptues. Elle l'amenait voir tel homme ou telle femme qui possédait des pouvoirs surnaturels. Ma petite sœur s'est soumise à toutes sortes d'épreuves, et tout le monde a confirmé qu'elle était fraîche comme une rose. Austin, pour sa part, refusait obstinément d'aller à l'hôpital. Il avait fallu un médecin pour l'en convaincre. Un test de laboratoire a confirmé qu'il était stérile... La nouvelle a été dévastatrice pour les deux, mais Austin ne l'acceptait pas. Tina le consolait, mais elle ne nous en a pas parlé. Elle a suggéré à Austin d'adopter un ou deux bébés. Il a refusé net. Mon beau-frère était têtu, et il est devenu mélancolique. Ma pauvre sœur s'inquiétait. Un jour, Austin a prié Tina de trouver un homme pour faire des bébés avec elle. Au début, il n'en était pas question, mais sous la pression de la belle-famille, du mari et même de certaines de ses amies, elle a fini par céder. Elle a contacté un camarade de classe, et sa première fille, Nneoma, est née. Deux années plus tard, la pression est revenue. Austin ne mangeait plus. Il menaçait même de

se suicider. Alors, ma sœur est allée faire son deuxième bébé : Enyinneya. À sa naissance, mon beau-frère s'est déchaîné : il voulait un garçon. Il a accusé Tina de ne pas faire d'enfant mâle afin de continuer à coucher avec des hommes. Ma sœur n'était plus qu'un simple objet. Elle ne prenait aucune décision. Tout ce qu'elle voulait, c'était plaire à son homme. Austin le savait et il en profitait. Il a finalement poussé Tina à coucher avec un homme qui avait cinq garçons. Ils l'inviteraient chez eux pour faire un autre bébé. Imagine, Konyere ! Un homme s'introduit dans ta chambre comme un bouc pour engrosser les chèvres ! J'ai demandé à ma sœur si elle pouvait se rappeler le visage de l'homme. Elle a dit que non. Elle avait couvert son visage avec un oreiller pendant toute l'épreuve. Elle se souvenait seulement qu'il puait l'alcool et le tabac. Alors qu'ils étaient dans la chambre, Austin était resté derrière la porte. Il écoutait probablement les grognements de l'homme, en se félicitant pour son initiative. Personne, personne ne se souciait des larmes de ma sœur. Austin, le stérile, a remercié son « ami » pour le travail bien fait, et a attendu les résultats.

À ce stade, Angela avait commencé à pleurer. Le rimmel coulait sur ses joues, souillant le mouchoir blanc qu'elle avait sorti de son sac. Elle m'a fixée dans les yeux et a poursuivi :

- La bonne nouvelle, c'était que Tina avait fini par avoir un garçon, Chizobam. Mais, quelques mois plus tard, le bébé est mort du sida. Tina est tombée malade à son tour. Bien sûr, elle avait deviné ce dont il pouvait s'agir. Le diagnostic a confirmé ses craintes. C'est là qu'Austin nous a montré qui il était vraiment. Tout le quartier savait que Tina avait contracté le sida. Alors, il a inventé la version que tu as entendue. Austin était le mari fidèle, et Tina, l'épouse indigne, voire la pute ! Tout le temps que Tina a passé à l'hôpital, son mari n'est jamais allé la voir. Il n'a pas permis à ses enfants d'y aller non plus. Tina a bien raconté la vérité à quelques amis, mais c'était trop tard. Les mensonges d'Austin avaient circulé, et personne

n'a voulu croire ma sœur. Tina était atteinte du sida, mais elle est plutôt morte de chagrin.

Son récit terminé, Angela a serré le poing. Elle tremblait. Elle s'est levée et s'est mise à arpenter la pièce, balançant son bras gauche de l'avant vers l'arrière, comme pour se calmer. Moi, je me taisais. J'étais stupéfaite. J'ai vite compris ce qui m'attendait si je n'agissais pas rapidement.

J'aurais certes fui, mais pour aller où ? Je ne voulais pas être stigmatisée de nouveau, comme au temps où je vivais seule dans un appartement. J'étais perdue dans mes pensées quand la voix d'Angela m'a ramenée à la réalité.

- Qu'est-ce que tu vas faire ? a-t-elle demandé en me dévisageant.
- Je ne savais pas que j'habitais avec un monstre... ai-je murmuré tout en fixant le vide.
- Eh bien ! Penses-y. Quelle que soit la décision que tu prendras, tu auras mon soutien. Je vais t'aider pour le bien de mes nièces. Une des raisons pour lesquelles je me suis installée ici, c'est pour les voir. Elles ne savent pas que je veille sur elles.
- Si je m'enfuis, une autre femme sera sa victime. Il faut trouver autre chose.

Il y a eu un long silence pendant que je sirotais mon *Coke*.

- Tu penses que tu dois te sacrifier ?
- Ne crois-tu pas que cela vaille la peine ?

J'avais posé cette question, mais je ne savais pas trop ce qu'elle voulait vraiment dire.

- Tu as tout mon soutien. Nous ferons de notre mieux.

À ces mots, Angela m'a raccompagnée jusqu'à la porte et m'a dit au revoir.

Tante Angela était devenue non seulement mon amie proche, mais ma confidente aussi. Il m'arrivait souvent de passer par son bureau juste pour la saluer. Elle était toujours contente de me recevoir.

Au fil du temps, nous avons partagé nos histoires, nos expériences. Les douces comme les amères. Le récit de mon enfance l'avait prise aux tripes. J'avais de la difficulté à discerner si c'était de la pitié ou de l'affection qu'elle éprouvait pour moi. Mais nous nous entendions bien. Quand elle a remarqué que j'avais à peine assez d'argent pour nourrir la horde d'affamés que j'abritais chez moi, elle a commencé à me fournir des denrées et a refusé que je la paie.

Les fils de ma belle-sœur étaient voraces et mal élevés. Les garçons mangeaient jusqu'à se rendre malades, puis ils recommençaient. Leur mère ne voyait rien de mal à cela. Le jour où j'ai réduit les portions que je leur donnais, elle et moi nous sommes disputées comme des chiffonniers. Avant que j'aie le temps de m'en rendre compte, Agunwanyi et mon propre mari m'avaient projetée au sol et je me suis assommée.

J'ai parlé de la générosité d'Angela à Austin, mais il ne voulait rien savoir. Malgré les hésitations d'Angela, j'avais insisté pour qu'Austin aille la remercier pour ses largesses. Il s'est levé du lit, furieux, m'a tirée vers lui et m'a serré le cou jusqu'à ce que je me mette à chercher mon air. Il m'a alors lâchée et j'ai perdu conscience. Tout ce dont je me souviens, c'est que je me suis réveillée le lendemain matin dans un lit d'hôpital.

Les deux semaines passées à l'hôpital m'ont apaisée. J'ai pu reposer mon corps et mon esprit. Le médecin a dit que j'en avais besoin. Austin et sa sœur m'ont rendu visite une seule fois. Quant à Angela, elle a passé beaucoup de temps à mes côtés. Elle m'apportait des repas et toutes les choses dont j'avais besoin. Elle me

mettait sans cesse en garde contre Austin. Elle savait ce dont il était capable. Et moi aussi.



De mon lit d'hôpital, j'avais une très belle vue sur la cour. Le va-et-vient des patients et de leurs proches, les fleurs multicolores qui bordaient les pelouses, et un arbre gigantesque, surplombant la salle d'urgence, tout cela me réconfortait. Il faut dire que l'hôpital St. Luke est des plus beaux centres de santé de la ville.

Un bon jour, tante Angela est arrivée, un panier chargé de fruits et un sac de plastique noir à la main, le visage crispé. Sans sourire et sans me saluer, elle a déchargé le contenu de son sac.

- Qu'est-ce qui se passe ? ai-je demandé, scrutant son visage impénétrable.
- As-tu faim ?
- Bien sûr que oui. Il est 13 h 30.
- Lève-toi donc et mange.

Parfois, Angela se comportait comme si elle avait été ma mère. D'autres fois, elle me traitait comme sa sœur cadette.

- Qu'est-ce qui se passe, Angela ? Quelque chose ne va pas ?
- Tout va bien, chérie. J'ai rencontré une infirmière qui portait le corps immobile d'un enfant. Je soupçonne qu'il était mort, mais je prie pour que mon impression soit fausse. Sa mère pleurait et menaçait d'aller se pendre. Je suis donc restée pour la consoler. Un parent est venu et l'a emmenée. Perdre ses parents, c'est dur. Mais perdre un enfant, c'est encore pire. Je suis passée par là.
- Qu'est-ce que tu racontes, Tatie ?

Je venais de perdre l'appétit.

- Mange, ma chère Konyere, avant que le repas ne refroidisse ! Sache que la

vie d'une femme n'est qu'un sac plein d'expériences. Elle partage ce qu'elle veut et garde le reste pour elle.

- S'il te plaît, tante, tu éveillés ma curiosité. Raconte-moi !

Elle s'est assise au pied du lit et m'a regardée droit dans les yeux.

- J'ai épousé mon mari quand j'avais vingt-trois ans et lui, vingt-sept. Il n'était pas riche, mais nous avions de l'avenir. Il travaillait dans une aciérie pendant que je tenais une boutique de cosmétiques. Bien que nous ayons ce qu'il fallait pour vivre, nous travaillions tous les deux pour offrir une vie plus facile à nos enfants. Un an après, j'ai eu des jumelles : Irène et Maureen. Deux petits poupons adorables. Elles ne manquaient de rien. Leur présence avait amené tant de joie dans notre foyer. Il y avait plus de tâches à accomplir, certes, mais Mike et moi étions à la hauteur. Irène semblait plus extravertie que Maureen ; elle donnait le ton et sa sœur la suivait. Les deux poussaient de petits cris et rampaient d'un bout à l'autre de la maison. On s'amusait de leurs petits tours et on cédait sans cesse à leurs caprices. Quand elles ont eu vingt-deux mois, Irène est tombée malade. Nous venions de rentrer de la messe du dimanche, lorsque je l'ai vue. Ses yeux étaient révoltés, ses pieds et ses mains, étirés, comme tétanisés. C'était effrayant. Et la gardienne ne s'était rendu compte de rien ! J'allais secouer ma petite quand Mike m'a repoussée et l'a portée tranquillement à la voiture. Nous sommes tous allés à l'hôpital. On l'a soignée et, en moins de vingt minutes, elle allait beaucoup mieux. Elle a passé des examens, et le médecin m'a dit de la ramener trois jours plus tard pour des injections. Puis nous sommes rentrés, rassurés. Chaque fois quand je disais à ma fille qu'elle allait avoir une injection, elle se mettait à pleurer de façon incontrôlable. Je me doutais bien qu'elle ne comprenait pas, mais je me demandais pourquoi elle faisait de telles crises. J'ai consulté une femme âgée qui conseillait les jeunes couples de notre voisinage. Elle m'a dit qu'un mystère entourait les jumeaux, qu'il fallait être prudent, mais ne pas s'inquiéter outre mesure. Son conseil n'avait aucun sens pour moi. Tout de même, je l'ai remerciée et suis repartie. Dès que je devais emmener mon bébé à l'hôpital, elle se mettait à pleurer et je devinais qu'elle disait « non non non, ma mère » ! Pendant tout le trajet, elle m'embrassait, me serrait et jetait des coups d'œil en arrière.

J'avais expliqué tout cela au médecin, mais il croyait qu'il s'agissait de caprices. Les infirmières et le médecin avaient même joué avec elle, lui donnant des chocolats. Elle a refusé au début, mais elle a fini par accepter. Mais elle craignait les injections, hurlait et se débattait. Je devais rester ferme, même si je détestais la voir ainsi. Je l'ai maîtrisée et posée sur mes genoux, quand elle s'est tournée vers moi, l'air de dire « Maman, tu me fais ça pour vrai? » Elle avait les yeux rouges et son nez coulait. Elle faisait pitié. Je l'ai retournée sur le ventre, ai retiré sa couche et l'infirmière a administré l'injection. Aussitôt, sa petite tête est retombée, et son corps s'est relâché. Mon bébé venait de s'éteindre. Tout a été fait pour la réanimer, mais elle avait été emportée à jamais. Je n'ai jamais pu me le pardonner. Sa sœur me demandait constamment où elle était. Je lui disais qu'elle était au ciel. Elle voulait savoir où se trouvait le ciel, pour qu'elle puisse y aller aussi. Je lui ai dit qu'elle irait quand elle serait vieille. Elle m'a demandé si Dieu était une bonne personne, et si sa maison était aussi belle que la nôtre. J'étais embêtée. Je lui ai expliqué, dans les termes les plus simples possibles, que sa sœur ne reviendrait jamais. Mais Maureen gardait espoir.

Mes yeux s'étaient remplis de larmes. Je me suis souvenue combien j'avais rêvé d'avoir mes propres enfants, combien j'avais joué avec ceux de l'école maternelle et, surtout, comment Consolata avait failli mourir à cause de moi. Angela me donnait du courage. Elle restait stoïque, malgré son chagrin.

- Alors, où est Maureen maintenant ? demandai-je, avec un brin d'appréhension.

- La situation économique du pays est allée de mal en pis. Mike a perdu son emploi. Il avait refusé d'accompagner sa patronne en Suisse pour une conférence. Elle avait un faible pour lui et tout le monde le savait. Cette demande était un piège, en quelque sorte. Mon beau, mais impudent mari est tombé dedans. Il a été licencié. Nous avons planifié de quitter le pays et nous avons fait une demande pour nos documents de voyage. J'ai obtenu mon visa, mais celui de Mike a été refusé. Il a refait une demande et, pendant qu'il l'attendait, nous avons décidé que je devais partir avant que le mien n'expire. Mike et Maureen me rejoindraient plus tard. J'ai voyagé aux États-Unis, terminé mon diplôme en économie et continué à envoyer de l'argent à mon mari et à ma fille. J'ai attendu longtemps qu'il m'appelle de l'aéroport ; il ne le faisait pas. De temps en temps, je le joignais au téléphone et il me disait à quel point le pays était corrompu. La situation économique s'empirait et l'ambassade américaine refusait toujours de lui accorder un visa. J'étais prête à tout abandonner et à rentrer au pays, mais mon mari m'en dissuadait, car la situation sociale et économique ne s'améliorait pas. Je demandais à parler à ma fille, mais elle n'était jamais là. Elle était soit à l'école soit à l'église ou chez mes parents pour le week-end. Cinq ans plus tard, ni mon mari ni ma petite fille n'étaient venus me rejoindre aux États-Unis. J'ai fait mon enquête et j'ai découvert que mon mari n'avait jamais refait la demande pour le visa. Quant à ma fille de sept ans, elle vivait chez sa grand-mère et venait d'être hospitalisée. J'ai compris

que mon homme menait une vie très confortable, dans une maison qu'il avait construite avec mon argent. Pire encore, il courait les jupons, sans gêne aucune. J'ai embarqué dans le premier vol disponible et suis rentrée chez nous à l'improviste. Une femme préparait de la nourriture dans la cuisine, tandis que Mike lisait un journal dans le salon. Ils agissaient comme un vrai couple marié. Lorsqu'il m'a vue, il a été frappé de stupeur. Il s'est levé, muet d'étonnement. Je lui ai demandé où était Maureen, ignorant l'autre femme, qui semblait ne rien comprendre. Il m'a dit « à l'hôpital ». Il ressemblait à un élève coupable, debout devant un directeur d'école impitoyable. J'ai laissé mes bagages et me suis précipitée pour trouver un taxi et aller à l'hôpital. Je sais que Mike a murmuré quelque chose, mais je ne voulais pas l'entendre. Quand je suis arrivée à l'hôpital, j'ai vu ma fille, étendue sur un lit. Je l'ai à peine reconnue, tant elle avait grandi. C'était devenu un être très différent de la petite fille que j'avais quittée cinq ans plus tôt. Elle serait aussi élancée que son père. Très pâle, elle avait les cheveux emmêlés et une robe en lambeaux, mais elle était ravissante. Je me suis jetée sur elle, l'ai serrée contre moi pour l'embrasser. Je l'ai regardée, puis étreinte de nouveau. Pendant ce temps, Maureen ne manifestait aucune émotion. Elle restait de marbre et me toisait. Je lui ai donné du chocolat, des biscuits, des robes, des pantalons. Ses yeux allaient de mes mains à mon visage à mes mains. Quand j'ai voulu la prendre dans mes bras, elle m'a repoussée doucement et a demandé : « Donc, vous êtes ma mère, vous ? », son visage toujours dépourvu d'expression. « Oui, oui, Maureen ! Pardonne-moi, ma fille. J'ai dû aller chercher quelque chose de mieux pour nous. Maintenant je suis de retour, je suis de retour, ma chérie. » J'allais prendre sa main quand elle m'a repoussée encore une fois, s'est tournée face au mur et a poussé son dernier soupir. Cela date de plus de quinze ans maintenant, mais la douleur reste là. J'ai fait toute une scène à l'hôpital. J'ai arraché mes vêtements. Je me suis mise presque nue. Les infirmières sont venues me chercher, m'ont emmenée dans un bureau où j'ai pleuré. Je suis retournée à la maison, j'ai ramassé tout ce qui m'appartenait et je suis allée chez mes

parents. De là, j'ai commencé une nouvelle vie. Le mariage ne valait pas toute cette peine. Mike a tenté à plusieurs reprises de me revoir pour s'excuser. Je lui ai pardonné. Nous parlons de temps en temps, mais je préfère rester célibataire.

- Quel malheur... N'as-tu pas été stigmatisée ? Menacée ?

- Bien sûr que si ! Mais cela n'a eu guère d'emprise sur moi, parce que j'ai déjà appris un peu de la culture américaine. Le statut de divorcée ne me dérange pas. Si quelqu'un d'autre en est gêné, je ne m'en soucie pas.

- J'ai entrepris de mettre un commerce sur pied. Ce magasin que tu connais, il vient de mon travail acharné. En outre, beaucoup de gens du quartier connaissent mon histoire, et ma famille a toujours été là pour moi.

Mon repas avait refroidi. Même si je n'avais plus faim, il fallait que je mange pour prendre mes médicaments. De ma fenêtre, je voyais le ciel s'assombrir. Angela est donc partie en trombe, pour éviter d'être battue par la pluie. Elle est montée dans sa rutilante Volvo et elle est partie.

On m'a laissée sortir de l'hôpital le jour suivant. Tante Angela est venue me chercher, puis nous nous sommes arrêtées à sa boutique. Elle ne voulait pas aller plus loin, car elle évitait tout contact avec Austin. En fait, le magasin se situait tout près de l'enfer que j'appelais encore ma maison. Je suis rentrée à pas hésitants, et mon cœur battait à tout rompre.

Quand je suis arrivée, Nneoma et Enyinneya ont accouru vers moi, remplies de joie.

- *We missed you, mum !* a lancé la petite Enyinneya dans un anglais soigné, acquis à l'école privée.

Nneoma, d'habitude plus extravertie que son aînée, se montrait plutôt taciturne. Ma relation avec mes belles-filles allait mieux depuis qu'elles savaient que j'étais amie avec leur tante. Toutefois, j'ai constaté, à mon grand désarroi, qu'elles avaient beaucoup maigri

En ce qui concerne Agunwanyi et ses fils, c'était une autre histoire. Ces garçons étaient non seulement mal élevés, mais paresseux en plus. Ils se gavaient de tout, mais ne levaient jamais le petit doigt pour participer aux tâches de la maison. Agu donnait des ordres à mes belles-filles, de sorte qu'elles se tournaient vers moi pour quémander un peu de tendresse. Nous étions devenues des complices à qui je fournissais de généreuses collations chaque fois qu'elles allaient à l'école.

- Qu'est-ce qu'ils ont dit qui ne va pas avec toi ? a ironisé ma belle-sœur en se tenant debout, les poings sur les hanches, devant la porte de la cuisine.
- J'irai chercher mes diagnostics vendredi.
- Puisque tu es stérile, ce n'est que du paludisme. Nettoie donc la maison pendant que nous attendons tes tests. Au moins, tu pourras te rendre utile.
- La maison est sale, c'est vrai. Qu'est-ce qui est arrivé ?
- Comment oses-tu me poser de telles questions ! Tu es allée te reposer à



l'hôpital ! Ton travail t'attend toujours. J'ai mes enfants. Si tu n'es pas bonne pour faire des enfants, au moins, tu pourras être une femme de ménage.

Pour moi, c'était comme si un chien avait aboyé. Je me suis réfugiée dans ma chambre, où Nneoma et Enyim m'ont suivie. Elles avaient compris ce qui se passait, et m'ont raconté tout ce qu'elles avaient enduré au cours des deux dernières semaines. Le fait que nous souffrions toutes les trois nous rapprochait.

En fait, nous étions devenues des esclaves dans la maison de leur père et de mon mari.

Tout indiquait que ma belle-sœur allait s'incruster. Malgré tout, je m'assurais que les filles ne manquent de rien. Nneoma approchait l'âge de la puberté et je savais qu'elle aurait besoin de moi. Les fils d'Agunwany, pour leur part, devenaient de plus en plus sauvages et indisciplinés.

Un jour, j'ai vu l'un d'eux agripper le minuscule sein d'Enyim. La pauvre fille n'arrivait pas à se libérer de son étreinte. Je suis alors entrée dans une colère telle que je les ai séparés, giflant du coup le garçon qui en est presque tombé à la renverse. On pouvait même déceler la marque de mes doigts sur sa joue. Agu a aussitôt surgi de la chambre qu'elle occupait depuis son arrivée. Elle ne portait qu'un pagne lâchement noué autour de sa poitrine et qui tenait à peine. Comme on aurait pu s'y attendre, elle s'est mise à me couvrir d'injures.

- Prostituée, sorcière, tu as mangé tous les enfants de tes entrailles ! Tu veux donc manger les miens aussi ? Pourquoi ne pas ramper sous un rocher et mourir misérablement ? Personne ne te cherchera. Tu devrais aller rejoindre tes maudits ancêtres !

Elle gesticulait tant que son pagne descendait, découvrant ses seins par intermittence.

- Et toi, a-t-elle dit en tirant les oreilles de son fils, déguerpis tout de suite ! Va dans notre chambre !

- Excuse-moi, mais pourquoi ne m'as-tu pas demandé ce qui se passait ?

J'avais pris mon courage à deux mains pour dire cela, parce que je savais ce qui suivrait.

- Je n'ai pas le temps de parler à une quelconque femme stérile...
- Eh bien ! Je préfère être stérile plutôt que d'avoir un fils qui va bientôt se transformer en violeur !

Agunwanyi s'est arrêtée brusquement. Comme si elle avait été piquée par une abeille. Elle s'est avancée vers moi, menaçante.

- Qu'est-ce que tu viens de dire ?
- Tu m'as bien entendue.

Je suis rentrée dans ma chambre avec Enyim, et j'ai verrouillé la porte. Agunwanyi s'est mise à pester comme un aveugle qui a perdu son bâton. Elle me jetait des sorts. Elle maudissait mes ancêtres et mes enfants à naître. En même temps, elle frappait la table du plat de la main, puis donnait des coups dans ma porte, jusqu'à ce qu'Austin sorte d'on ne sait où pour la calmer. Les filles et moi, nous sommes restées enfermées jusqu'au lendemain. Il me restait quelques collations, qui nous ont servi de souper.

Le lendemain de cet incident, j'allais sortir quand le téléphone a sonné. C'était ma belle-mère. Elle allait sans doute reprendre ses rodomontades au sujet de ma stérilité. Peut-être aussi que ses rejetons lui avaient raconté ce qui était arrivé. J'ai quand même pris l'appel.

Sa voix était altérée. Elle voulait me voir dès que possible. Pourquoi ? Elle me détestait. Ses enfants l'avaient sûrement gavée de mensonges, comme ils le faisaient toujours d'ailleurs. Elle voulait peut-être que je recommence à visiter des marabouts ? C'était hors de question. Je n'irais pas. Je trouverais des excuses.

En revenant de l'école et avant d'aller la voir, je me suis arrêtée au magasin de tante Angela pour tout lui raconter. Après avoir réfléchi un moment, elle m'a dit :

- Vas-y ! On ne sait jamais.
- Quoi ? Ai-je rétorqué. Je me demandais si elle savait à quoi j'allais m'exposer.
- Oui, tu devrais y aller. Si elle veut te faire voir quiconque, dis-lui que tu prends des médicaments et que tu n'as pas le droit d'en ajouter d'autres. Si elle t'offre un repas, dis-lui que tu as des restrictions alimentaires. Si elle t'offre un siège, dis-lui que tu préfères rester debout. Il te faut être prudente, mais tu dois prouver ta bonne foi aussi.

Elle avait prévu toutes les possibilités, en mimant celle qui tend l'oreille.

- C'est bien ! J'irai vendredi.

La gare de taxi se trouvait à quelques pas de chez nous. Les premiers rayons du soleil ne s'étaient pas encore pointés quand je me suis mise en route pour Nkanu, à environ deux-cents kilomètres d'Enugu. Le chauffeur, un homme aimable,

conduisait très bien, en respectant le code de la route, ce qui est rare. Un peu avant neuf heures, nous sommes arrivés à destination. Devant le portail fermé, il a klaxonné. À travers un trou dans la palissade, j'ai vu ma belle-mère qui se hâtait pour venir me rencontrer. Même si elle était courbée, et que sa canne oscillait sous son poids, elle restait vigoureuse sur ses jambes arquées.

J'ai esquissé un sourire forcé et elle m'a imitée, dévoilant quelques dents pourries. Ses cheveux blancs, sa peau ridée, son dos courbé et ses traits durs lui donnaient l'air d'avoir quatre-vingts ans au moins.

- J'espère que tu as fait bon voyage...

- Oui, ma.

J'ai payé le conducteur et il est reparti.

J'ai docilement suivi la vieille, en gardant l'œil ouvert. On ne sait jamais. Tout pouvait arriver. D'une voix chevrotante, elle m'a invitée à entrer dans une pièce pauvrement meublée. Il n'y avait là qu'un fauteuil élimé et sale, un fragile lit de bambou, une table, une chaise droite et une corde tendue sur laquelle pendaient quelques morceaux de vêtements. Je n'aurais pas pu dire s'il s'agissait du salon ou de sa chambre à coucher. Apparemment, elle ne servait pas pour la cuisine, mais pour tout le reste. Des toiles d'araignées très élaborées pendaient du plafond. Des bouteilles vides et des tasses écaillées jonchaient la table poussiéreuse. De la porte entrouverte d'une armoire en bois dépassaient des bouts de chiffons pliés négligemment. Et pour finir, une odeur nauséabonde et indéfinissable emplissait l'air. J'étais entrée dans le repaire d'un vautour et tout ce que j'y trouvais, c'était des charognes.

Avec l'ourlet de son pagne, elle a épousseté un siège bas et m'a invitée à y prendre place. J'ai hésité un peu avant de lui dire que je préférais rester debout. Elle m'a fixée droit dans les yeux. J'ai soutenu son regard, mais je ne suis pas sûre de ce

que j'y ai vu.

Je n'avais jamais passé plus de trente minutes avec ma belle-mère. J'étais habituée à ses menaces et aux mauvais sorts qu'elle me jetait au téléphone. Mais ce matin-là, les choses se présentaient sous un angle nouveau. Elle se montrait bienveillante.

- Assieds-toi, ma fille, nous avons beaucoup à nous dire.
- Ce n'est pas grave, je suis bien. Et je dois retourner à Enugu aujourd'hui.
- Tu y retourneras, mais assieds-toi d'abord, tandis que je prépare le repas.
- Un repas ? Non, mama. Tu sais que je suis un régime... J'ai mangé avant de venir. Cela suffit.

Puisqu'elle a insisté, j'ai pris une autre chaise et me suis assise. Elle s'est installée dans le fauteuil, en face de moi.

- Comment allait tout le monde quand tu es sortie ?
- Bien, bien...

En fait, ce n'était pas la première fois que la mère d'Austin m'envoyait une sorte de SOS. Elle l'avait fait quand, six mois plus tôt, j'avais été prise de malaise. Ils avaient tous été déçus en apprenant que je souffrais de paludisme. Elle m'avait reproché de salir le nom de la famille, et planifié de m'amener voir un guérisseur. J'avais cédé à ses requêtes et j'avais dû avaler toutes sortes de mixtures. Elles n'ont eu aucun effet. Alors, je ne voulais pas recommencer. Cette fois, j'étais déterminée à lui résister par tous les moyens.

Ma belle-mère s'était calée dans son fauteuil et s'était mise à parler tout bas :

- Il était une fois, dans une ville pas loin d'ici, un homme de la famille d'Ogbundioma. Cette famille s'appelait ainsi parce qu'elle était un conglomérat de grands guerriers courageux. Vaillamment, ils avaient combattu les Blancs qui achetaient des esclaves et colonisaient notre terre. Leur bravoure leur avait permis d'entrer en contact direct avec les Européens. Ces Blancs, rusés, leur avaient donné des cadeaux. Le patriarche avait même reçu un titre important et des médailles de la part de ces étrangers. Il était devenu le chef du village et avait ordonné que cesse la lutte contre les colonisateurs, puis il avait cédé quelques hectares de terre pour construire des écoles et des églises. Quelle trahison ! Les gens croyaient qu'ils avaient accepté un pot-de-vin. Ils étaient même soupçonnés d'avoir collaboré avec les Blancs dans le commerce des esclaves. Le village tout entier, qui avait entrepris une résistance passive, était divisé. Le chef était devenu très puissant. Personne n'osait le contredire. Il avait même envoyé quelques-uns de ses enfants apprendre la culture des étrangers, suivre leurs enseignements et adorer leur dieu. Encore une fois, les gens se sentaient trahis. En dépit du mécontentement général, le chef avait des alliés incapables de se débrouiller sans lui. Avec le temps, son premier petit-fils, Mathias, le plus instruit, était devenu catéchiste et directeur de la seule école primaire de la ville.

- Qu'est-ce que tout cela a à voir avec moi ? Je connais l'histoire de la colonisation et des premiers missionnaires. C'est censé être un préambule à quoi ?

Voyant que ma belle-mère ne bronchait pas, j'ai décidé de prendre mon mal

en patience et d'écouter sans poser de questions.

- Mathias était presque un chrétien fanatique. Il était toujours là pour ouvrir les portes de l'église et celle de l'école à l'heure dite. Il ne s'absentait jamais des assemblées, même s'il était malade. Les discussions sur les croyances et les pratiques religieuses traditionnelles étaient strictement interdites dans sa maison et à l'école, sauf pour en dénoncer les impacts négatifs sur la communauté et les âmes égarés. Un enseignant avait perdu son emploi parce qu'il avait refusé de décourager son père d'abandonner la tradition. Un autre avait obtenu sa promotion, parce que sa vieille mère avait accepté d'être baptisée sur son lit de mort. Mathias Ogbu l'avait interpellé devant l'assemblée de son école, et félicité d'avoir sauvé une pauvre âme de la damnation éternelle. Son salaire avait été bonifié sur-le-champ. Ce jour-là, tous les élèves de sixième avaient dû s'agenouiller toute la journée et recopier le *Pater noster* cent fois dans un cahier, car aucun n'arrivait à réciter la prière correctement. Chaque fois qu'ils arrivaient à « *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie* », une sorte de brouhaha s'élevait : plusieurs ne pouvaient tout simplement pas prononcer le mot *quotidianum*. Tout de même, Mathias semblait un homme juste, et trouvait grâce aux yeux du curé blanc. Or, malgré la vie confortable de ce catéchiste, il y avait un problème. Un souci qui le rangeait tellement que cela paraissait sur son visage. Son estime de soi ainsi que sa vie sociale en étaient affectées. Il ne souriait jamais. Il n'avait ni amis ni camarades. Il était soit à l'école, soit à l'église. Il évitait toutes les activités sociales de la ville. La très belle femme de Mathias lui avait donné cinq filles, mais aucun enfant de sexe masculin. Cela n'aurait pas été grave s'il n'avait pas été catholique et catéchiste. La plupart de ses concitoyens étaient polygames. Le catéchiste catholique, lui, était restreint par la loi. Il devait montrer le droit chemin et mener une vie exemplaire. Impossible pour lui d'épouser une seconde femme. Mathias était donc un homme triste, en dépit de ses réussites. Ses proches lui disaient « nous attendons que tu meures afin de marier tes filles à des prétendants



sérieux et d'hériter de tout ce qui t'appartenait, à toi et à ton église. » Ses frères s'étaient promis de ne jamais laisser une telle chose arriver, et avaient tenté de le convaincre de se trouver une autre femme, mais toutes leurs paroles étaient restées vaines. Ils avaient tout essayé : cacher une femme dans la chambre du catéchiste et verrouiller la porte. Mais Mathias s'était sauvé par la fenêtre. Une deuxième fille est venue, qu'il a traitée de diablesse sortie de l'enfer. Elle a fait ses valises et a quitté la maison le lendemain. Les umuada<sup>22</sup> ont dû intervenir dans le troisième cas. À tour de rôle, elles avaient donné des instructions à la fille avant qu'elle n'aille à la rencontre de Mathias : « Tu ne dois pas montrer que tu as envie de dormir avec *Onye Nkuzi*. Assure-toi de prendre un bain tous les matins et tous les soirs, prends soin de ta peau. Quand tu es seule avec lui, assure-toi que la partie supérieure de tes seins est visible et que tes cuisses sont bien exposées. » La pauvre fille suivait à la lettre tous ces conseils et consultait les umuada de temps en temps. Toutes ces manigances avaient duré un mois avant que la rumeur coure à l'effet qu'Ulodim avait été mise enceinte par le catéchiste : un scandale. Mathias ne pouvant pas supporter les railleries, il s'était exilé. Après la naissance d'un beau petit garçon, le directeur était rentré, mais il avait renoncé à son poste de catéchiste. C'était étrange de voir *Onye Nkuzi* sans sa cravate et sa chemise blanche. Lors de la cérémonie au cours de laquelle le bébé devait recevoir son nom, Mathias l'avait levé dans les airs, et appelé Elegmchoochi, ce qui signifie « si j'avais retenu les enseignements de l'Église, je n'aurais pas eu ce garçon ». Avec le temps, on s'était mis à dire simplement Elegam. Quant au directeur, il avait renoncé à sa foi catholique et aux pratiques traditionnelles, et eu d'autres fils et d'autres filles. Hélas, Elegam est devenu un vaurien notoire. Plusieurs fois, ses enseignants l'ont renvoyé chez ses parents pour avoir cassé les dents à d'autres élèves. Tous les jours, il se battait et il revenait avec sa chemise et son pantalon déchirés. Il était devenu la terreur de la communauté. Têtu

---

<sup>22</sup> Les femmes nées dans la famille et qui se sont mariées. Elles interviennent pour trouver des solutions aux problèmes qui pourraient surgir au sein du clan paternel. Elles sont très respectées.

comme une mule, Elegam faisait toujours l'inverse de ce qu'on lui demandait, pour voir jusqu'où il pourrait aller. La situation était tellement grave que les villageois, et même sa famille, avaient trouvé un moyen original de lui donner des instructions : ils lui disaient le contraire de ce qu'il devait faire ! C'était toujours « Elegam, s'il te plaît, ne puise pas d'eau aujourd'hui ! Ne prends pas soin du bébé cet après-midi ! » Pour l'empêcher de cogner sur les autres, chaque matin, sa mère lançait : « S'il te plaît, Elegam, frappe tous les élèves de ta classe. » Ainsi, c'était réglé. Aucune femme n'a plus jamais emmené son fils ou sa fille pour porter plainte chez la famille d'Elegam. Bien sûr, il ne réussissait pas ses examens, puisqu'il écrivait exactement ce qu'il ne devait pas écrire. En outre, certains enseignants, et les étrangers, n'étaient pas au fait de cette stratégie. Un jour, un groupe de cinq élèves de sixième étaient partis visiter un musée approvisionné en électricité à partir d'Umuahia. À cause des variations dans le courant, le directeur du musée avait installé un transformateur afin d'en assurer la stabilité. Alors que les jeunes suivaient le guide, lequel les amenait de salle en salle, Elegam examinait tout ce qu'il pouvait toucher. Dans un coin, il y avait quelques prises murales où on avait branché des fils. Une petite pancarte disait : NE PAS TOUCHER. Resté derrière, ce garçon avait tiré sur une fiche, et une porte électrique s'était verrouillée immédiatement. Un homme qui travaillait à l'autre bout du musée avait été électrocuté, des œuvres d'art suspendues fixées à des appareils électriques étaient tombées, se brisant en mille morceaux et, bien sûr, les lumières s'étaient éteintes. Tous s'étaient retrouvés dans l'obscurité totale. Constatant à quel point la situation était chaotique, Elegam a rebranché le câble, l'électricité est revenue et la porte pouvait s'ouvrir. Ceux qui l'avaient vu rebrancher la prise l'avaient salué en tant que héros. Mais ceux qui connaissaient Elegam avaient tout compris. Du coup, l'école avait été exclue du concours qu'elle préparait. Heureusement, l'enseignant qui avait supervisé la sortie avait gardé son emploi, et l'homme électrocuté avait finalement survécu. Néanmoins, cette tête de pioche d'Elegam avait été

retiré de l'école pour un an. Une période de misère pour sa mère. Cette punition avait même empiré les choses. Désœuvré, Elegam accumulait les frasques. Parfois, sa pauvre mère ne le voyait pas pendant un jour ou deux. Au début, elle pleurait et allait d'une voisine à l'autre, demandant si elles avaient vu son fils. Certaines l'insultaient en lui disant qu'il était préférable de ne pas avoir d'enfant plutôt que d'avoir un fils comme le sien. D'autres avaient pitié d'elle. Avec le temps, elle avait fini par s'habituer aux fugues de son fils. Elle se résignait à son sort. À la suite d'une de ses escapades, Elegam avait été ramené à la maison, baignant dans son sang. Sa mère, qui vendait du poisson séché au marché local, avait été rejointe. La pauvre avait ajusté son foulard et son pagne, puis couru aussi vite que possible. Quand ses voisins avaient su qu'elle espérait sauver son fils, ils avaient prié qu'il meure. En effet, son décès aurait été un grand soulagement, non seulement pour sa mère, mais pour toute la communauté. Elegam vivait toujours. Il avait été emmené dans un dispensaire, en face de chez lui, où on avait fait cesser l'hémorragie. Quelques jours ont passé, et la plaie s'est infectée. Le directeur du dispensaire a avoué son impuissance, et Elegam a été transporté à l'hôpital. Un médecin avait accepté de le traiter, à condition qu'Elegam lui raconte, en présence de sa mère, ce qui était arrivé. Jusque-là, le garçon avait refusé de parler. Dans la confusion, tout le monde, y compris sa mère, avait oublié qu'il fallait lui demander le contraire de ce qu'on souhaitait obtenir. Alors, la mère a dit : « Elegam, s'il te plaît, ne dis pas au médecin ce qui t'est arrivé. » Étonné, le médecin s'était précipité vers la femme pour lui expliquer qu'à défaut de dire la vérité, son fils ne serait pas pris en charge. Elle faisait de grands signes au médecin, qui n'avait apparemment rien compris. Mais le stratagème avait à nouveau fonctionné et Elegam s'était finalement confessé. Il faisait partie d'un gang qui volait des mangues et des oranges dans le village. Ils avaient observé un arbre fruitier pendant une longue période. Il avait été planté dans une grande cour, isolée par un mur très haut. Bien sûr, le mur n'avait rien de dissuasif pour le gang qui était sorti de prison quelques mois plus tôt. Le propriétaire avait vu des

intrus sur sa propriété. Il avait tiré un coup de feu en l'air, son chien avait commencé à aboyer et les voleurs avaient pris la poudre d'escampette. Plusieurs d'entre eux s'étaient échappés, sauf Elegam. Il avait sauté par-dessus le fil barbelé, mais son pantalon s'y était accroché, puis déchiré, entaillant profondément l'entrejambe du garçon. Elegam avait bien fini par guérir, mais le médecin avait expliqué qu'il craignait fort que son patient ne puisse plus espérer avoir une progéniture. Cela avait fait en sorte qu'Elegam renonce à ses mauvais penchants et, dès sa sortie de l'hôpital, il était allé trouver un prêtre pour se faire baptiser et préparer sa première communion. Lors de son baptême, le prêtre lui-même lui donna le nom d'Augustin d'Hippone. Depuis, Elegam s'appelle Austin. Il est retourné à l'école et, plus tard, a obtenu ses certificats de la *Bishop Shanahan School of Nursing* à Nsukka.

Je n'en croyais pas mes oreilles. Je m'attendais à tout sauf cela. Ma belle-mère a ajouté :

- Ma fille, tu sais maintenant de qui je parle. Austin, ton mari, était mon Elegam. Si tu penses que tu es malheureuse auprès de lui, imagine quel enfer j'ai enduré. Je vis ce drame depuis des années et cela ne peut plus continuer. Tu es une femme comme moi, tu comprends un peu ce que j'ai traversé. Je t'ai appelée pour te présenter mes sincères excuses. Je t'ai abandonnée alors que je connaissais la vérité. Konyere, mon enfant, pardonne à une vieille femme désespérée. Je me souviens de la défunte épouse de mon fils. Je ne sais pas comment je vais lui faire face quand j'arriverai dans l'au-delà. Elle a beaucoup souffert aussi. »

J'étais en état de choc. J'avais dans les yeux des larmes d'espoir, d'amour, de haine, de joie et de tristesse en même temps. Je pouvais sentir l'immense chagrin de ma belle-mère. Ses yeux restaient secs mais, en-dedans, elle versait des pleurs, les mêmes qu'elle avait dû verser durant la plus grande partie de sa vie. Je me suis agenouillée à côté d'elle et j'ai posé la tête sur ses genoux ossus. Elle m'a enlacée. C'était le premier câlin que je recevais de sa part. Elle a murmuré :

- Je te fournis des armes pour cette bataille. Désormais, je suis de ton côté.

Je suis rentrée à Enugu le jour même et, une semaine plus tard, nous avons eu un appel téléphonique. Ma belle-mère était décédée... Nous avons donc commencé les préparatifs pour les funérailles. Austin et sa sœur se demandaient ce que la défunte avait bien pu vouloir me confier avant sa mort. Je les laissais se perdre en conjectures et cela me faisait du bien.

On a félicité Austin pour avoir offert *a befitting burial* à sa mère. « Elle le méritait », disaient-ils en pensant à la façon dont Austin avait agi, étant jeune. Même après deux semaines, quand nous sommes revenus à Enugu, nous recevions encore des appels et des visites de condoléances. Les indigènes de Nkanu qui habitaient à Enugu avaient également organisé leur propre cérémonie en l'honneur de ma belle-mère.

Je continuais à voir Angela. Je ne lui avais pas rapporté l'histoire que ma belle-mère m'avait contée. Je lui avais simplement dit qu'elle m'avait encouragée à me battre.

- Et qu'est-ce que cela veut dire ? demandait-elle, fâchée.
- Je ne sais pas, mais elle est de mon côté.
- Cela sert à quoi maintenant ? Elle n'était pas là de son vivant. Elle le sera encore moins morte. Quoi qu'il en soit, ce qui compte pour moi, c'est toi.

Agunwanyi et ses fils étaient mal à l'aise depuis ma visite au village. Ma belle-mère n'était plus là pour approuver leurs méfaits, alors ils ont commencé à avoir peur. Ils n'étaient plus sûrs de vouloir rester, et mon mutisme n'aidait en rien leur situation. Je suis même retournée dans la chambre que je partageais avec mon mari, en faisant fi de leur désapprobation silencieuse.

J'avais recommencé à essayer de convaincre Austin d'aller voir un médecin avec moi. Un soir où j'avais abordé le sujet, Austin, fou de colère, s'est mis à hurler. D'une voix très calme, j'ai murmuré : Elegam ! Il s'est tu, abasourdi.

- Qu'est-ce que tu as dit ?
- Elegam ! ai-je répété, sur un ton plus audible cette fois. Il s'est arrêté net, bras et jambes coupés, et s'est affalé sur le lit.

- Qui t'a parlé de ça ?
- J'ai mes sources.
- Comment ?
- C'est pour cela que ta mère voulait me voir.

Austin respirait fort. Il ressemblait à un sac qu'on aurait vidé de son contenu. Je me suis installée à côté de lui et lui ai dit :

- Tu n'es pas né avec cette infirmité. C'était un accident. Tu pourrais être opéré...
- Le médecin en doutait.
- Ce docteur-là, oui, mais un autre aurait peut-être une solution. La médecine a évolué depuis.

Austin s'était levé. Les poings sur les hanches, il marchait d'un bout à l'autre de la pièce. Je l'observais et je ne pouvais pas m'empêcher d'éprouver de la pitié pour lui. Le prenant par la main, je l'ai ramené vers le lit. Pour la première fois, il m'a montré son sexe en pleine lumière. Quelques cicatrices paraissaient encore ici et là. Tout espoir n'était pas perdu. Nous nous sommes glissés sous la couverture. Nous n'avions pas fait l'amour depuis six mois. Mais cette nuit-là, nous avons rattrapé le temps perdu.

Avant même mon réveil le lendemain matin, mon mari avait expulsé sa sœur et ses fils. Il n'avait plus besoin d'eux.

Nous avons pris de nombreux rendez-vous chez un médecin. Il était persuadé qu'il devait y avoir une solution à la stérilité d'Austin et a prescrit des médicaments, des exercices, et un régime alimentaire à respecter scrupuleusement.

Même si notre vie sexuelle était régie par un tiers, j'étais heureuse qu'il n'y ait plus de tension à la maison. Puis j'ai fini par me réveiller, prise de nausées et d'étourdissements. Austin m'a apporté des cachets, mais les maux persistaient. J'ai subi un test : j'étais enfin enceinte.

Austin avait bondi de joie. Il m'a serrée très fort dans ses bras. Moi, je pleurais. J'étais redevenue la reine de la maison. Mes belles-filles étaient contentes aussi. Mais je ne pouvais pas m'empêcher d'être inquiète. Tout me paraissait bien fragile. Austin tentait de me rassurer et moi, j'appréciais ses efforts, qui ressemblaient à du repentir.

J'ai fait du *shopping* pour moi et pour le bébé qui arriverait. J'avais gagné beaucoup de poids. Mon ventre grossissait à vue d'œil et devenait de plus en plus lourd. Les gens me taquinaient, me donnaient toutes sortes des surnoms. Je leur souriais.

Lors d'une de mes sorties au marché, j'ai rencontré une femme avec qui j'avais assisté à des cours pour les jeunes femmes mariées qui voulaient enfanter ou tenter de sélectionner le sexe de leur bébé. J'avais cessé d'y aller parce qu'Austin ne m'y accompagnait pas.

- Konyere ! Toi aussi !

Elle m'a serrée dans ses bras. Comme moi, elle attendait un bébé. En chœur,



nous nous sommes exclamées « Nous rendons grâce à Dieu ! », les mains et les yeux levés vers le ciel. Becky, c'est son nom, était superbe dans sa tenue de maternité. Elle portait un chemisier de flanelle fleurie et un pantalon marine. C'est elle qui m'a appris qu'il existait des pantalons pour les femmes enceintes. Nous avons fait nos achats ensemble. Elle riait fort et gesticulait tout le temps. Je me suis vite aperçue qu'elle me scrutait. Quand je me suis tournée vers elle pour la regarder à mon tour, elle a détourné les yeux, en affichant un sourire à la fois niais et ironique.

Alors que nous marchions le long des vitrines des magasins, elle m'a soudain demandé :

- As-tu fait la même chose ?

- Quoi ? De quoi tu parles ?

- Oh, rien. J'ai cette mauvaise habitude de me parler à moi-même depuis que je suis enceinte. Il paraît que toutes sortes de choses apparaissent avec la grossesse.

- Oui, j'ai entendu bien des choses, moi aussi. Je prie pour que tout se passe bien.

- Konyere, tu peux me dire ce qui s'est vraiment passé... Nous pouvons nous faire confiance, n'est-ce pas ?

- Pour te dire franchement, mon mari n'est pas responsable de ma condition !

J'avais failli avaler mon Coca-Cola de travers, mais je l'avais suppliée de poursuivre son récit.

- Konyere, que voulais-tu que je fasse ? La torture que je subissais était insupportable. J'étais en santé ; mon mari savait qu'il était malade. Il est souvent venu à l'hôpital avec moi, mais c'est lui qui choisissait le médecin. Avant les visites, il lui donnait de l'argent pour qu'il affirme que tout allait bien. Chaque fois, je repartais, confiante que nous aurions des bébés. J'ai découvert ses manigances un jour où, alors qu'il prenait son bain, j'ai trouvé son cellulaire sur le lit. D'habitude, il le gardait avec lui. Des messages entraient à intervalles réguliers. J'ai senti que quelque chose clochait, et j'ai tout lu. C'était le médecin qui menaçait de le dénoncer s'il ne le payait pas dans les plus brefs délais. Mon mari me mentait et je n'avais rien vu venir. Je n'ai rien dit quand il est sorti à la hâte de la salle de bains... Ma chère Konyere, je ne suis plus jeune. J'ai dû faire quelque chose. Que Dieu me pardonne. J'ai cherché un homme en bonne santé qui m'a mise enceinte ! Le monde saura au moins que je suis une femme normale.

J'avoue que je n'ai pas su tout de suite quoi dire. J'étais sans voix. Presque scandalisée. En même temps, je savais qu'elle n'avait rien à se reprocher. Qu'en quelque sorte, elle n'avait pas eu le choix.

- Que feras-tu si, un jour, il découvre ce que tu as fait ?

- Je ne me tracasse pas. Pour le moment, tout le monde est fou de joie. Un miracle s'est produit ! C'est ce qu'a dit notre pasteur dimanche dernier. Si jamais mon mari soulève la question, je vais lui parler de ce que lui a fait

dans mon dos. Il soupçonne peut-être quelque chose, mais il n'osera pas en parler.

- Et ?

- Et la vie continue. Au pire, nous nous séparerons. Je suis prête à tout. Je suis sûre qu'il n'aimerait pas un divorce. Il pourrait même me féliciter de mon initiative.

Elle s'est mise à rire en frappant dans ses mains.

- Ce n'est pas drôle.

- Konyere, tu te prends trop au sérieux. Moi, je remercie l'Éternel pour ce qu'il a fait pour moi. Et toi ? Raconte...

Je lui ai narré mon histoire, mais je suis passée vite sur les détails. Je n'étais pas certaine de vouloir tout dire à Becky. Dès que nous avons fini nos courses, j'ai appelé Austin pour qu'il vienne nous chercher. Il a déposé Becky devant son appartement, tout près, et nous sommes rentrés chez nous. Je n'ai jamais parlé de cette histoire à mon mari. Lui-même avait poussé sa première femme à poser de tels gestes. Je ne voulais pas y penser.

Parfois, il vaut mieux de ne pas réveiller le chat qui dort.

On m'avait fourni une date approximative pour mon accouchement. Deux semaines avant le jour dit, j'étais dans un autobus en route vers la ville voisine pour acheter des couches de bonne qualité. Comme cela arrive souvent, le véhicule est tombé en panne.

Je suis descendue pour prendre l'air en attendant que tout soit réparé. Je ne ressentais aucune douleur. Tout à coup, de l'eau s'est mise à couler d'entre mes cuisses. Au début, je pensais que j'étais en train d'uriner malgré moi, tant le liquide sortait en quantité. J'étais horrifiée. J'ai crié et les gens sont venus. Le bébé commençait à bouger dans mon ventre. Il y allait tellement fort que les femmes autour de moi l'ont vu. Puis la douleur est apparue. J'avais mal partout. J'ai failli m'écraser sur le sol, mais elles m'ont soutenue. J'étais dans un état de semi-conscience. J'entendais les femmes qui s'affairaient : « Amène un seau ! Non, trouve des chiffons ! N'oublie pas le papier de toilette ! Oui, et du désinfectant aussi ! Donne ceci ! Laisse cela ! » On lançait des instructions à la cantonade. Moi, j'étais un peu perdue.

Il y avait une jeune religieuse dans l'autobus. Je ne l'avais pas saluée de peur qu'elle me reconnaisse. C'est elle qui, en écartant la foule, m'a prise par le bras. Avec l'aide d'une autre femme, elle m'a conduite jusqu'à une petite voiture qui s'était arrêté à son signal. Je m'appuyais sur elle, car je n'étais pas capable de m'asseoir normalement. Je sais que j'ai parlé sans arrêt, mais je ne me souviens plus de ce que j'ai pu dire.

La religieuse m'a tenu par les épaules pendant tout le voyage. Elle disait « *My Jesus, have mercy. Mary, help !* » Parfois, je répondais à la prière. D'autres fois, je gémissais en maudissant l'être qui m'avait mise dans cette situation, car la douleur était atroce.

Le jeune conducteur nous a déposées devant un hôpital avant de s'enfuir. La sœur et la femme inconnue m'ont aidée à me tenir debout, tandis qu'une infirmière roulait un fauteuil jusqu'à nous. Alors, elles sont parties elles aussi. L'infirmière a appelé mon mari.

Avant qu'il arrive, j'avais déjà accouché d'une fille.

- Attendez, madame, il en reste un autre... avait dit le docteur, sur un ton calme et rassurant.

S'est amorcée une seconde ronde de *Push ! Stop ! Allez !* La deuxième enfant est née une heure plus tard. Elle était plus grande et son teint, plus clair que celui de sa sœur. Mon mari a fini par surgir dans la salle et, le lendemain, nous sommes rentrés à la maison, les bras chargés d'enfants.

Malheureusement, ma santé s'est détériorée après la naissance de mes filles. On m'a diagnostiqué une tumeur. Mon utérus s'était déformé à cause de ma grossesse tardive. Par le fait même, je n'ai pas pu allaiter mes jumelles. Mes seins étaient pourtant pleins de lait et pesaient lourd.

Au bout de deux ans, nos salaires ne suffisaient plus. Nous avons vendu nos voitures pour acheter mes médicaments. Il fallait nourrir les jumelles et payer les droits de scolarité de mes belles-filles. Bref, Austin commençait à en avoir assez. Il est redevenu mélancolique et soliloquait du matin au soir.

Quand je me suis réveillée un matin avec les jambes et le ventre enflés, j'ai appelé mon mari pour qu'il trouve un taxi qui pourrait me conduire à l'hôpital. Il n'a pas répondu. Enyinneya est accourue et m'a dit qu'il était parti très tôt, avec un sac de voyage. J'ai pensé : « Pour aller où ? » C'est à ce moment que j'ai aperçu une feuille de papier soigneusement pliée sur l'oreiller d'Austin. On avait inscrit quatre courtes phrases en lettres moulées. C'était presque la graphie d'un enfant.

PRENDS SOIN DE TOI.

J'EN AI RAS LE BOL.

JE M'EN VAIS CHERCHER UNE MEILLEURE VIE AILLEURS.

SI TOUT VA BIEN, JE POURRAIS REVENIR VOUS CHERCHER.

C'était signé « Austin ». C'était tellement typique de mon mari. Je ne l'ai jamais revu.

J'ai donc dû chercher de l'argent. Grâce à mes collègues, la gentille directrice de mon école et tante Angela, j'ai pu venir ici, dans cet hôpital. Les filles sont toutes chez Angela. Je ne sais pas ce qui va m'arriver. Si jamais je pars, au moins, elles seront entre bonnes mains.

Mais je garde espoir. Je m'en sortirai bien. Je m'en suis toujours sortie.

**FIN**

## VOLET RÉFLEXION

*Représentations de la figure de la religieuse dans le  
roman francophone : quatre cas québécois*

essai



## CHAPITRE 1

### Présence du religieux au Québec : le contexte et les textes

#### Le contexte

Selon les travaux de l'historien Guy Laperrière, notamment, les communautés religieuses, surtout dans les domaines de l'éducation et de la santé, auraient largement contribué au développement socio-économique du Québec actuel. Venues de la France, ces institutions ont connu de grands bouleversements depuis leur création au 16<sup>e</sup> siècle. Sur la quatrième de couverture de *La vie dans les communautés religieuses : L'âge de la ferveur, 1840-1960* (2010) de Claude Gravel, on peut lire « Le monde dont parle ce livre n'existe plus. » Il souligne que la vie religieuse au Québec s'avère très prégnante entre les années 1840 et 1960, soit bien après l'arrivée des premiers colons français et la Conquête par les Britanniques.

Par la suite, le Québec assiste au déclin de nombreuses congrégations religieuses, voire à leur disparition, en raison de la laïcisation progressive de la société et de l'émergence de pratiques issues d'autres traditions religieuses. Il n'empêche qu'à une certaine époque, le catholicisme aurait agi tel un ciment social. Selon Martin Meunier et Sarah Wilkins-Laflamme, il aurait constitué « une façon de protéger sa distinction devant les empires anglais et américain. » (2011 : 684-685) Il n'aurait même été que cela...

Au fil des ans, plusieurs communautés sont fondées et se consacrent à diverses causes. Dans *Femmes de lumière : les religieuses québécoises avant la Révolution tranquille*, par exemple, Ann-Marie Sicotte précise : « Entre 1639 et 1963, plus de trente communautés ont œuvré dans le domaine de la santé au Québec ». (2007 : 164) Selon la chercheuse, d'autres congrégations étaient plutôt monastiques, se consacrant à la prière et à la contemplation. Ce faisant, elles

subvenaient aux besoins spirituels et psychologiques du peuple. Bien qu'en retrait, ces religieuses n'auraient cependant pas échappé aux problèmes d'une société qui émerge après une longue période de colonisation. Quant aux congrégations dites « actives », elles « avaient choisi de rester “dans le monde” et de se jeter corps et âme dans une œuvre essentielle, celle d'améliorer le bien-être collectif qui exigeait de leur part autant d'abnégation que d'empathie pour son prochain. » (*Ibid.* : 9) Celles-ci travaillaient comme infirmières et aides-soignantes dans les hôpitaux, techniciennes de laboratoire, assistantes dentaires, aides-pharmaciennes et sages-femmes. Elles prenaient également soin de ceux qui souffraient de maladies incurables, et des soldats blessés.

Les sœurs s'occupaient aussi des enfants abandonnés et des filles-mères, dans une société où l'on condamnait la procréation hors mariage. Elles dirigeaient des orphelinats, des garderies et des maternelles. Elles étaient institutrices dans des écoles primaires et secondaires. Enfin, dans leurs propres pensionnats, elles formaient et éduquaient des jeunes filles destinées à devenir enseignantes ou soignantes. Du coup, selon Sicotte, ces instituts familiaux ont initié bon nombre de femmes aux différentes tâches quotidiennes.

D'une certaine manière, les religieuses ont été les premières travailleuses sociales du Québec : elles visitaient les gens à leur domicile, offraient de l'aide, des vêtements et de la nourriture aux pauvres. Elles ont aussi fait construire des hospices pour héberger les personnes âgées, les handicapés et les itinérants, de sorte qu'elles ont longtemps bénéficié d'une certaine estime auprès d'une population encore très croyante et pratiquante. Eu égard à leur importante contribution sociale, certains historiens n'hésitent pas à parler des religieuses comme de féministes avant l'heure. C'est le cas non seulement de Gravel et de Sicotte, mais aussi de Micheline Dumont et de Nicole Laurin. Ainsi, dans son article intitulé « Les communautés religieuses et la condition féminine », Dumont (alors Dumont-Johnson) va jusqu'à poser la question « Les religieuses seraient-elles des féministes sans le savoir ? » (1978 : 79)

On ne peut le nier : au Québec, les religieuses ont été parmi les premières à être formées comme infirmières et enseignantes professionnelles. Il est clairement dit par Gravel que les religieuses ont longtemps été plus instruites que les laïques, bien que mal rémunérées. Ce n'est d'ailleurs pas un secret ; bien des filles se sont jointes aux rangs des communautés religieuses dans le but d'avoir accès à une formation. Marta Danylewycz, dans son ouvrage *Profession : religieuse. Un choix pour les Québécoises, 1840-1920*, confirme que la vie religieuse contribuait à améliorer le sort des filles en raison de la situation socio-économique difficile du Québec d'alors. Dans certaines familles, l'insistance des parents a pu avoir une influence également, mais Roberto Perin, dans « 1639. Débuts des communautés religieuses féminines », soutient qu'il ne faut pas négliger pour autant l'importance de la foi :

[la] vie religieuse offre aux femmes la sécurité matérielle et psychologique, ainsi que l'occasion d'accomplir certains travaux hors de l'ordinaire sans avoir à se soumettre directement à l'autorité masculine. Jusqu'au 20<sup>e</sup> siècle, devenir religieuse est aussi la seule façon pour les femmes de s'instruire. Dans une société profondément religieuse, c'est néanmoins la volonté de renoncer aux plaisirs de l'existence quotidienne pour mieux servir Dieu qui a dû motiver la plupart des femmes à entrer en religion. Elles sont d'ailleurs nombreuses à le faire : 6 628 en 1901, 25 488 en 1941, réparties dans 41 congrégations. (En ligne)<sup>23</sup>

Mais peut-on toujours parler de renoncement ? Dans son article « Les charismes perdus. L'avenir des congrégations religieuses féminines en l'an 2000 », Dumont rapporte les propos d'une religieuses interviewée à la télévision dans les années 1960 :

Lorsqu'on entre en religion, et qu'on fait vœu de chasteté, on ne renonce pas à sa sexualité. Quand on fait le vœu de chasteté, on renonce à l'exercice physique, amoureux de sa génitalité, mais on demeure vraiment sexualisé. Je suis vraiment une femme sexualisée ; toute ma vie, pour m'exprimer un peu brutalement, est sexuelle, en ce sens que dans toute ma vie, il y a une

---

<sup>23</sup> Extrait de l'article « 1639 Débuts des communautés religieuses féminines », tiré du site <http://www.francoidentitaire.ca/quebec/texte/T3204.htm>). Page consultée le 3 février 2014.

partie affective ; tout ce que je fais est affectif. Dans mon travail, il y a de l'affection ; même l'art est rempli de sexuel. (1990 : 89)

Or, en dépit de la liberté apparente des sœurs, il faut quand même reconnaître qu'« [elles] ne sont pas exemptées de l'autorité masculine » (Gravel, 2010 : 20), dont celle des curés et des évêques.

Puis vient la laïcisation issue de la Révolution tranquille, phénomène concomitant au déclin des communautés. Les données suivantes s'avèrent fort éloquentes à ce sujet :

**Tableau 1**  
*Évolution des effectifs religieux au Québec*

Année	Nombre de religieux	Nombre de religieuses	Total
1931	6 930	27 287	34 217
1961	12 625	46 933	59 558
2010	2000 pères, 1000 frères	12 500	15 000

**Source :** Guy Laperrière, *Histoire des communautés religieuses au Québec*, Montréal, VLB éditeur, 2013.

On constate ici que les 30 ans qui se sont écoulés entre 1931 et 1961 ont constitué l'apogée de la vie religieuse au Québec. 50 ans plus tard, on assiste à une chute des effectifs d'environ 300 %.

Outre les changements sociaux qui transforment le Québec, le Concile Vatican II, tenu en 1962, se révèle déterminant comme le souligne Gilles Routhier, lequel préfère parler de « modernisation de l'Église catholique au Québec » (2010 : 41). Pour celui-ci, Vatican II représente « le passage d'une Église cléricale à une Église peuple de Dieu [...], la fin d'une longue période de catholicisme ultramontain et le commencement du catholicisme québécois. » (*Ibid.* : 42) Il faut préciser que le Vatican reconnaît désormais l'autorité de l'Église locale. Ces deux

événements (la Révolution tranquille et Vatican II) président à un Québec à la fois catholique et évolué. Mais il n'en demeure pas moins que les réformes dictées par Vatican II ont en bonne partie conduit à la diminution du contingent de religieux au Québec. L'Église a alors apporté des changements remarquables dans la liturgie et, partant, dans la vie de ses membres. Certaines religieuses, qui ne pouvaient pas comprendre ni accepter ces modifications, ont déserté les couvents. Ce fut le cas pour certains religieux aussi. On pourrait donc dire que, paradoxalement, l'ennemi de la vie religieuse québécoise venait de l'intérieur... « Comme l'écrit le théologien Gilles Routhier, la réception d'un concile est nécessairement "un temps de crise", "un temps d'épreuve", "un temps où rien n'est joué, un temps d'apprentissage" ».<sup>24</sup>

D'autres facteurs sont à considérer dans l'équation. Le vieillissement et le décès des membres, un difficile recrutement, l'industrialisation et la défection de membres capables d'exercer des professions contribuent à ce chamboulement démographique. Nicole Laurin, dans « Quel avenir pour les religieuses du Québec ? », les évoque, tandis que Raymond Lemieux, dans « Le catholicisme québécois : une question de culture », tient pour responsable de la situation le déclin du catholicisme en général au Québec.

Même avant le Concile de 1962, la Révolution tranquille entraîne déjà dans sa foulée d'importantes mutations qui ont pu être perçues comme étant injustes par plusieurs religieuses. En effet, ces dernières devaient remettre les écoles et les hôpitaux dans les mains de l'État et, du coup, renoncer aux postes administratifs qu'elles occupaient, de même qu'au statut social dont elles jouissaient. Comme le fait remarquer Dumont :

[cette] évolution venait stigmatiser l'exploitation systématique, par la société québécoise, de l'expertise et des services des religieuses. Tant que leur travail s'était effectué dans la gratuité ou selon une rémunération bien

---

<sup>24</sup> Extrait de l'article intitulé « Comment Vatican II a changé l'Église », sur le site d'Écho magazine (<http://www.echomagazine.ch/archives/articles-2012/5-a-la-deux/160-comment-vatican-ii-a-change-leglise>). Page consultée le 6 février 2014.

inférieure à celle des autres salariés, on n'avait pas hésité à recourir à leurs services. (1990 : 83)

Les historiens du Québec identifient un autre facteur responsable de la démographie en chute libre des religieux, soit la diminution de la taille même des familles. Aujourd'hui, bien des couples n'ont qu'un, deux ou trois enfants. Certains, par choix, n'ont pas d'enfant du tout ; des couples infertiles adoptent rarement plus d'un enfant. Quand on pense que les familles d'avant 1960 au Québec étaient composées du père, de la mère et de douze à quatorze enfants, on peut facilement comprendre l'impact de ce « relâchement », lequel a affecté à son tour la vie religieuse.

Pourtant, face à ce déclin, les religieuses ne seraient pas restées inactives. Laurin assure qu'« [en 2000,] il y aurait environ 15 000 religieuses au Québec ; c'est un nombre considérable »<sup>25</sup>. Ce nombre n'est toutefois rien par rapport à ce qu'il a déjà été. D'ailleurs, Laurin fait mention d'une étude de la firme Samson Bélair, laquelle prédit une extinction complète des communautés d'ici 2035, si le nombre de vocations reste tel qu'il est à l'heure actuelle. Quoi qu'il en soit, les religieuses seraient encore présentes au Québec. Elles œuvrent au sein de leurs communautés, dans les paroisses et dans leurs propres établissements. Elles ont cependant dû redéfinir leur mission et trouver de nouvelles façons de tendre la main aux gens dans le besoin. Selon Dumont,

en 1981, les religieuses animent et financent, entre autres : huit refuges pour femmes en difficultés, trois maisons de transition pour adolescentes, six centres de jour, sept centres de dépannage pour les femmes au foyer, deux services d'aide à domicile, huit maisons d'hébergement-santé, un centre pour les victimes d'agressions sexuelles, deux garderies, un service de gardienne, cinq maisons pour jeunes mères célibataires. Ce groupe a, d'autre part, organisé de nombreuses réunions régionales sur des questions touchant la condition des femmes et incité la Conférence religieuse canadienne à tenir sa XV<sup>e</sup> Assemblée générale, en 1984, sous le thème *Femmes. Pour quel monde ?* (1990 : 87)

---

<sup>25</sup> Voir Nicole Laurin, « Quel avenir pour les religieuses du Québec ? » (<http://www.cjf.qc.ca/fr/relations/article.php?id=2148>). Page consultée le 2 mars 2014.

Enfin, plusieurs congrégations ont, de nos jours, des associés, soit des personnes qui ne prononcent pas de vœux ni ne vivent en communauté. Il s'agit de laïcs qui épousent les valeurs et l'esprit de ces congrégations. Par conséquent, le catholicisme n'a pas totalement déserté le Québec ; il a pris d'autres formes... mais bel et bien perdu une part non négligeable de son influence.

## Les textes

Plusieurs chercheurs soulignent la présence de la religion dans la littérature québécoise, ainsi que les changements qui l'ont marquée depuis sa naissance. Gilles Marcotte demeure d'avis qu'elle ne constitue pas pour autant une littérature chrétienne. Selon lui dans « La religion dans la littérature canadienne-française contemporaine », l'écrivain peut être inspiré par les œuvres qui ont précédé la sienne, par la nature ou par la société.

Si Marcotte signale que de plus en plus de romans québécois sont imprégnés de révolte, il croit qu'on ne peut pas encore parler de personnages anticléricaux, dans la mesure où « l'imagination n'est pas généralement prête à les accueillir. » (1964 : 171) Du même souffle, il souligne au sein de la production littéraire d'alors le manque « d'imagination, un délié, une liberté de mouvement, une souplesse, une maturité intellectuelle et spirituelle, qui lui permettraient de décrire les débats personnels ou sociaux sans trahir le mouvement même de l'imagination. » (*Loc. cit.*) Pour Marcotte, la Révolution semble bel et bien tranquille.

Pourtant, Romain Légaré, dans une contribution ayant pour titre « Le prêtre dans le roman canadien-français » et issue elle aussi des années 1960, parle du roman traditionnel québécois, lequel met généralement en scène des religieux aux convictions solides. Dans ces œuvres, on présente un prêtre sans peur et sans reproche, qui n'a pas peur du Malin, puisqu'il incarne Dieu auprès des hommes. Il instaure les règles morales que doivent observer ses paroissiens, et célèbre l'Eucharistie de même qu'il administre les sacrements. C'est un être qui se situe au-dessus de la mêlée, qui éclaire le chemin des autres par le biais de ses connaissances étendues et de sa sagesse.

En guise d'exemple, Légaré cite le roman *Vézine* de Marcel Trudel, où l'auteur décrit ainsi le protagoniste :



L'abbé Gendron était un grand vieillard à cheveux gris ; sa figure mince, qui rappelait les portraits de Léon XIII, avait un air savant et bon. Il gardait toujours un maintien de grand seigneur, mais il savait manœuvrer avec une telle délicatesse de touche les braves cultivateurs qu'il avait à diriger, que tous l'aimaient et l'admiraient. Orateur, organiste, compositeur de renom, artiste, théologien, financier, il pouvait tout. Pour ses ouailles, il représentait vraiment le bon Dieu, car science et sainteté ne formaient qu'un en lui. C'est pourquoi les gens étaient convaincus que son savoir était ce qu'il y avait de plus grand après celui de l'évêque. De tels éloges ne sont dus qu'aux saints. Et Vézine était certain d'avoir un saint devant lui, de parler à un saint. (Trudel, cité par Légaré : 168)

Légaré insiste sur le fait que, dans le roman traditionnel, « le curé était un personnage familial, mêlé à leur vie ; homme des hommes et homme de Dieu ; tout à tous et en même temps séparé, différent d'eux, gagné à leur respect par l'habit particulier, le mode de vie, la mission reçue d'en haut. » (*Loc. cit.*: 168) Ce portrait s'avèrerait très représentatif de la manière dont on a dépeint le prêtre dans ce type de roman à la facture classique, comme on a pu le noter.<sup>26</sup>

Du coup, on se doute bien que ces œuvres visent surtout à représenter une société où le catholicisme fait partie de la culture et agit encore en tant que ciment social. Leurs auteurs semblent rester fidèles à un mode de vie propre à l'époque, peut-être par peur d'exprimer des idées différentes, de faire scandale ou de voir leur travail censuré, voire interdit.

Une autre catégorie s'ajoute aux constats de Légaré, soit le roman anticlérical, dont il ne peut faire autrement que reconnaître l'existence. Il s'agirait d'œuvres où règnent la révolte et le rejet du passé. Ses auteurs rejettent la figure traditionnelle, donc positive, du prêtre. Elles constituent parfois des satires de la vie religieuse, voire des caricatures. Par exemple, dans *Le député* (1961), Charlotte Savary présente un prêtre hypocrite qui n'hésite pas à trahir sa communauté. Homme orgueilleux et sans vocation authentique, celui-ci s'intéresse bien plus à la politique qu'à la religion. Dans *Le publicain* (1958), Jules Gobeil dénonce aussi la

---

<sup>26</sup> On trouvera, à l'annexe 2 de la présente thèse, d'autres exemples de romans traditionnels mentionnés par Légaré.

prêtrise. Selon Légaré, les romans anticléricaux dénoncent aussi le fait que « [les] prêtres du système scolaire du Québec sont des arriérés inconcevables, d'étroits imbéciles, les instigateurs de l'infériorité des Canadiens français ». (Légaré, *Op.cit.* : 172)<sup>27</sup>

La société pluraliste dont est issue cette deuxième catégorie tranche sur celle du roman traditionnel. La laïcisation gagne du terrain et, les mœurs se libérant peu à peu, on se sent plus libre d'exprimer ce qui aurait longtemps été tu. Légaré note plusieurs caractéristiques de cette production littéraire

telles que la légèreté, le goût de la plaisanterie, le vieux grief de la puissance politique, une sorte de réaction de défense des incompris – et des incompréhensifs – au nom de la liberté et du bonheur individuel ; la revanche inconsciente qui veut pallier l'échec personnel de sa propre vie ; pour certains, l'amour agressif du fils qui désire la purification des faiblesses humaines de sa mère l'Église ; pour d'autres qui se sont écartés de l'Église, le ressentiment personnel, violent, passionné, porté au défenseur de l'ordre moral, ou même la haine du laïcisme intégral envers le témoin du monde surnaturel. (*Ibid.* : 173)

Par la suite, la vie religieuse aurait perdu de son intérêt, et se verrait de moins en moins évoquée par les auteurs québécois. Un déplacement se serait opéré, en fait, de la religion vers la spiritualité, ce qui aurait présidé au roman de la recherche d'authenticité. Cette troisième catégorie, au corpus plus clairsemé, offre des représentations d'une vie religieuse, mais surtout spirituelle. Ici, les auteurs ne semblaient chercher ni à glorifier ni à dénigrer leurs personnages en quête de sens, optant plutôt pour des protagonistes humains, respectueux et travailleurs. Modernes, ces romans dévoilent davantage la vie intérieure et la subjectivité des individus et, partant, leurs interrogations existentielles. *La montagne secrète* (1961) de Gabrielle Roy, où l'on fait la connaissance du père Le Bonniec, appartiendrait à cette ultime catégorie.<sup>28</sup>

---

<sup>27</sup> À l'annexe 3 figure une liste de romans anticléricaux identifiés par Légaré.

<sup>28</sup> L'annexe 4 fournit une brève liste de romans de la recherche d'authenticité selon Légaré.

Quelques années plus tard, dans *L'anticléricalisme dans le roman québécois : 1940-1965*, Claude Racine tient les religieux pour responsables de la crise qui secoue le Québec au début des années 1960. Tel que Racine le mentionne, d'autres penseurs et écrivains québécois, dont Jean LeMoyne, Maurice Blain et Bertrand Rioux, n'en pensent pas moins. De son côté, Jean Simard déclare :

je ne pardonnerai jamais au clergé québécois le mal qu'il nous a fait, en tant que peuple, en nous endormant de sornettes, en nous maintenant pendant si longtemps dans cet état de sous-développement intellectuel et spirituel où tant des nôtres se sont enlisés et se complaisent encore. (Cité par Racine, 1972 : 14)

Ainsi, la figure du prêtre trouvera de moins en moins grâce aux yeux des auteurs, et c'est ce que la critique littéraire québécoise va s'employer à démontrer pendant des décennies. En outre, Racine mentionne certaines images du clergé dans le roman québécois : « les prêtres respectés, les ministres de la parole (appartenant évidemment au roman traditionnel). Il fait également référence à des curés autoritaires, des vicaires raillés, de l'obscurantisme intellectuel, spirituel et moral. » (*Ibid.* : 23)

Certes, l'étude de Racine explore des zones sensibles de l'évolution du roman québécois. En s'appuyant sur une documentation solide, Racine dissèque non seulement le roman québécois de l'avant Révolution tranquille, mais aussi la réalité sociologique d'un Québec en pleine mutation, après des années de domination cléricale. Il n'hésite pas à affirmer que les romanciers dénoncent « l'absolutisme du pouvoir clérical » (*Ibid.* : 18) des années 1940-1965. Empruntant à des outils sociocritiques, il se penche sur *Les élus que vous êtes* de Clément Lockquell, où deux communautés de frères entrent en conflit quant à la teneur des enseignements à prodiguer à la communauté. Il étudie également *Le destin de frère Thomas* de René Carbonneau, où le protagoniste fait part de ses déchirements intérieurs, de la perte de la foi et du vide causé par une vie religieuse stricte. Il finit par quitter cette existence étreinte, mais trépassé bientôt, signe qu'il était déjà en quelque sorte mort...

Le corpus soumis à l'examen par Racine montre donc des signes clairs de contestation : le conformisme, la phobie sexuelle et la fausse dévotion des paroissiens sont remis en question. En fait, le clergé n'est plus là pour transmettre la bonne parole, mais pour exercer un contrôle sur la société : « [le] clergé n'a plus de signification religieuse. Il est responsable d'une situation sociale qui se dégrade et qu'il contribue à maintenir. Il est l'image de la société qu'il encadre. Il est partie intégrante et dominante d'une chrétienté que la vie a désertée. » (*Ibid.* : 129)

En se désacralisant, il semble que le roman québécois offre des représentations de plus en plus troublantes de la foi chrétienne :

[la] religion de notre roman s'est tellement délestée des idéologies, des images, des structures de la société industrielle, qu'elle finit par se désincarner. [...] Elle manque de consistance. Elle participe à la situation de dénuement de l'homme moderne qui n'a pas réussi à acclimater un monde trop neuf et qu'il redoute. De là, l'inquiétude et l'angoisse qui l'enveloppent sans cesse. Elle manque d'enracinement et n'arrive pas à se structurer parce que la conscience est disloquée. (*Ibid.* : 199)

Racine en veut pour preuve deux romans, soit *Au seuil de l'enfer* (1961) de Yolande Chéné et *L'interrogation* de Gilbert Choquette (1962). Dans le premier, Martha retrouve sa « liberté » en rejetant la religion. Paradoxalement, elle s'ennuie de la foi qu'elle a perdue. Si elle renie le Dieu traditionnel de sa société, elle continue d'être habitée par des symboles religieux. Ainsi, dans son ivresse et ses hallucinations, elle ne parle que du ciel et de l'enfer. Un phénomène similaire se produit dans *L'interrogation*, alors que le héros refuse le Dieu imposé par ses parents, tout en ne parvenant pas à trouver le Dieu qu'il ne peut s'empêcher de chercher malgré tout. Racine illustre ainsi qu'on ne s'émancipe pas facilement d'une société longtemps régie par la foi, une tension dont les romanciers québécois de l'époque rendent compte. De fait, même chez des personnages qui semblent accorder bien peu d'importance à la religion, cette dernière se trouve néanmoins « au centre même de la conscience, comme une obsession vivante, mais ignorée, et

qui émerge du chaos dès que l'homme est placé en face du tragique de l'existence. (*Ibid.* : 202) Bien que refoulé, le religieux demeurerait donc vivant dans les romans qu'il a étudiés.

En ce qui a trait aux religieuses, Racine constate qu'elles « n'apparaissent qu'accidentellement » (*Ibid.* : 63) dans les romans. Elles sont cependant présentes dans *Vézine* de Marcel Trudel et *Corridors* (1971) de Gilbert La Rocque, où les sœurs travaillant dans les pensionnats sont décrites comme étant « sévères, brutales, acariâtres, sans beautés, sans tendresse, mécontentes, voire méchantes. » (*Ibid.* : 66) Mais le chercheur signale que plusieurs œuvres offrent un portrait plus nuancé de ces femmes.

Madeleine Ducrocq-Poirier se penche elle aussi sur le roman québécois en devenir. Dans *Le roman canadien de langue française de 1860 à 1958*, elle se montre très critique à l'endroit de ce corpus :

[les] exigences de la politique et de la religion, l'étroitesse des conditions économiques et sociales, le manque de culture et l'absence de traditions littéraires interdisent aux premiers romanciers canadiens de langue française d'exprimer la vérité de l'homme et de la vie. Ils ne sont, pour la plupart, que des écrivains plus ou moins habiles à raconter ». (1978 : 27)

À son avis, ce sont surtout les liens étroits entre le politique et le religieux qui engendrerait cette apparente pauvreté littéraire. Elle ne manque cependant pas de noter que « très vite, les écrivains ne se sentirent plus tenus d'exalter, comme leurs prédécesseurs, un nationalisme patriotique et religieux. Ils préférèrent accomplir un "vigoureux effort de l'esprit" pour œuvre de "patriotisme littéraire". » (*Ibid.* : 156)

On voit que jusqu'ici la figure de la religieuse n'a que très peu été abordée par la critique littéraire québécoise. La donne change toutefois avec la thèse de

Bertille Beaulieu, intitulée *La religieuse dans le roman canadien-français de 1837-1979*. La chercheuse y précise que

[la] religion et la présence du prêtre dans le roman ont à quelques reprises servi d'objets à la recherche littéraire. Cependant il n'existe [...] aucune étude entièrement consacrée à la religieuse dans le roman canadien-français. Un survol même rapide de la production romanesque permet de constater que la religieuse est présente dans le roman ; si parfois elle passe inaperçue, c'est qu'elle joue le plus souvent un rôle mineur. (1983 : 4)

En analysant les romans produits pendant la période choisie pour son étude, Beaulieu en vient à les séparer en trois catégories : a) ceux qui idéalisent la religieuse ; b) ceux qui mettent en lumière les problèmes liés à la vie de religieuse ; et c) ceux dans lesquels le personnage de la religieuse se métamorphose. Dans cette dernière catégorie, la figure de la religieuse devient objet de caricature, issue de l'irrationnel ou être fantastique (ce serait le cas dans *Les enfants du sabbat* d'Anne Hébert, par exemple).

Elle identifie également quatre grands types de religieuses. Le premier, soit la religieuse exemplaire, laquelle se montre obéissante et charitable tout en démontrant des défauts de caractère, prédomine pendant les quarante premières années du 20<sup>e</sup> siècle. Le deuxième, la religieuse idéalisée, c'est-à-dire celle qui est sans tache aucune, occupe *grosso modo* la même période. Le troisième, la religieuse démystifiée, naît au courant des années 1930 ; ce type de religieuse a une psychologie et s'interroge sur son rôle dans la société. Enfin, le quatrième type, c'est-à-dire la religieuse métamorphosée, arrive dans les années 1960. C'est un personnage « de rêve, de cauchemar, créature fantasmatique, dont les univers tiennent tantôt du comique, tantôt du fantastique ou de merveilleux. » (*Ibid.* : 2)

Elle-même conclut sa thèse en reconnaissant que

tout n'a pas été dit sur la religieuse. En étudiant l'aspect littéraire et formel de l'évolution du personnage, nous avons constaté que le thème de la religieuse comporte aussi un intérêt historique et sociologique. La place et le rôle de la religieuse dans la société canadienne-française se trouvent reflétés

dans l'ensemble du roman et un parallèle entre la fiction et la réalité serait certes l'occasion de découvertes intéressantes ». (*Ibid.* : 485)

À ma connaissance, seuls les travaux de Beaulieu ont été exclusivement consacrés à la figure de la religieuse dans la littérature québécoise et ils ne se sont pas faits en fonction d'une approche sociocritique, comme elle le souligne elle-même en bout de ligne.

Enfin, l'essai *Mémoire d'y croire, le monde catholique et la littérature au Québec (1920-1960)* (2007) de Cécile Venderpelen-Diagre montre justement que, malgré une forte présence catholique au Québec, la littérature québécoise ne s'est pas engagée dans la voie du prosélytisme. En revanche, elle a donné lieu, il fut un temps, à une production littéraire abondante, où les figures de personnages religieux foisonnaient.

Venderpelen-Diagre croit, à l'instar de Gilles Marcotte, que la littérature québécoise n'est pas chrétienne et, partant, ne participe pas au corpus des œuvres issues du « renouveau littéraire catholique » (2004 : 3) qu'on a pu observer au siècle dernier en France et en Belgique. Au fil de ses travaux, elle se penche néanmoins sur le roman québécois et ses liens avec la religion, entre 1920 et 1960. Elle y montre que les années 1920 produisent des romans au service de la nation, et qu'ils cachent les aspects plus troubles de la religion à la faveur d'une idéalisation des religieux. Mais, dès la décennie suivante, la tension monte entre tradition et modernité. Du coup, pendant les années 1940, les écrivains québécois commencent à se dissocier de la religion et de la nation. Pour Venderpelen-Diagre, ils incarnent « les romanciers de l'inquiétude ». Pour les années 1950, elle note que les romans de cette période trahissent la « recherche d'une littérature spirituelle », et sont autant de signes avant-coureurs de la Révolution tranquille.

Force est de reconnaître qu'il existe des représentations de la figure de la religieuse dans la littérature québécoise, même si elles n'abondent pas. La plus

célèbre reste celle de sœur Julie de la Trinité, protagoniste du roman *Les enfants du sabbat* d'Anne Hébert. Cette figure a fait l'objet d'un nombre important d'études critiques dont je n'ai pas parlé ici, puisque j'entends étudier moi aussi cette figure au chapitre 3 de la présente thèse, et que je rendrai alors compte des études ayant porté sur elle. On aura là l'occasion de comprendre pourquoi ce personnage a suscité tant d'intérêt, et pourquoi je me devais de le retenir dans mon corpus, malgré l'abondante couverture critique dont il jouit déjà.

Ainsi, tous les ouvrages et les articles dont j'ai décrit la teneur dans ce chapitre soulignent la présence indéniable de la religion au Québec, du moins à une certaine époque. Cette réalité a donné naissance à de multiples représentations littéraires des religieux, représentations tantôt positives, tantôt négatives, mais surtout masculines. Par conséquent, à la lumière de ce bref tour d'horizon, il appert que l'exploration de la figure de la religieuse s'impose, car elle a été négligée par la critique littéraire québécoise, soit parce qu'elle est restée discrète dans les œuvres elles-mêmes, soit parce qu'on ne la jugeait pas digne d'intérêt.



## CHAPITRE 2

### ÉLÉMENTS DE MÉTHODOLOGIE ET BALISES DE RECHERCHE

Il me paraissait essentiel avant d'entreprendre mon étude de la figure de la religieuse de fouiller le terreau culturel québécois, postulant du coup que les personnages que je rencontrerais au fil des analyses en seraient inspirés. Comme le mentionne Vincent Jouve dans *L'effet-personnage dans le roman*, « [le] personnage, bien que nommé par le texte, emprunte [...] un certain nombre de ses propriétés au monde de référence du lecteur. » (1998 : 29) Dans *La poétique du roman*, il réitère sa pensée : « [si] le roman est d'abord et avant tout un fait de langage, un ensemble de formes, il n'en reçoit pas moins la marque du contexte dans lequel il a vu le jour. » (2001 : 89)

Je me garderai toutefois de chercher à faire des équations directes entre l'histoire des religieuses au Québec et les romans que j'étudierai. Je garderai donc en tête la mise en garde de Jouve selon lesquels [le] personnage romanesque [...] n'est jamais le produit d'une perception, mais d'une représentation. » (1998 : 40) De fait, « la représentation n'est pas une copie, mais une transposition du monde » (Gefen : 31). En outre, dans *Representation : Cultural Representations and Signifying Practices*, Stuart Hall précise :

[representation] [...] is the link between concepts and language which enables us to refer to either the « real » world of objects, people or events, or indeed to imaginary worlds of fictional objects, people or events. (1997: 3)

Il ajoute: « we *construct* meaning, using representational systems – concepts and signs » (*Op.cit.* : 11), le système de représentations étant ici la littérature.

Cela dit, je vais privilégier l'approche sociocritique, plus spécifiquement celle que Pierre Popovic identifie comme étant l'analyse de contenus, une « voie [qui] s'occupe des valeurs, des idées et des représentations sociales repérables dans les textes » (2011 : 11). Je m'inscrirai, selon Popovic, dans la lignée des travaux de la sociologue Nathalie Heinich<sup>29</sup>, lesquels ont eux-mêmes inspiré en partie le modèle d'Isabelle Boisclair dont je parlerai plus loin.

Je me fonderai sur la notion de « société du livre » chère à Robert Escarpit, notion maintes fois reprise dans de nombreuses études sociocritiques, et considérerai, à l'instar de Claude Duchet, que mon approche consiste en « un mode de lecture du texte » (1984 : 246), approche qui fera néanmoins l'impasse sur le concept de sociogramme, le caractère limité de mon corpus ne me permettant pas d'aller dans ce sens.<sup>30</sup>

J'aurai néanmoins en tête les mots d'André Belleau, à l'effet que

l'approche socio-historique [ou la sociocritique] ne saurait faire l'économie d'une poétique et d'une sémiotique sous peine de méconnaître la spécificité du discours littéraire [...]. Si la littérature est un fait social (et une fonction sociale), on ne trouvera pas dans les textes de faits sociaux mais *uniquement* des faits textuels » (1984 : 283).

Autrement dit, des *représentations* de faits sociaux. Par conséquent, je supposerai, tel que le formulerait Jouve, que la figure qui m'intéresse, soit la religieuse, a « un modèle dans le monde de référence » (1998 : 29), c'est-à-dire la société québécoise.

Tel que le prescrit Pierre Zima dans son *Manuel de sociocritique*, mon approche sera « à la fois empirique et critique, capable de tenir compte des

---

<sup>29</sup> Dans *États de femmes. L'identité féminine dans la fiction occidentale*, Paris, Gallimard, 1996 ; bien entendu, mon travail se veut beaucoup plus modeste.

<sup>30</sup> Dans un autre contexte, et en se fondant sur un large corpus de romans québécois, il serait par exemple pertinent d'approfondir le sociogramme de la « religieuse tourmentée ».

structures textuelles et du contexte social dont elles sont issues. » (2000 : 16) Je n'irai toutefois pas jusqu'à retenir le concept de « sociolecte » (*Ibid.* : 131), qui

peut être décrit sur *trois plans* complémentaires, étant qu'il a une *dimension lexicale*, une *dimension sémantique* et une *dimension syntaxique ou narrative*. En tant que structure narrative, le sociolecte prend la forme d'un discours (d'une « mise en discours »). (*Loc. cit.*)

Encore une fois, selon moi, tenter d'identifier des sociolectes exigerait une étude beaucoup plus ample et un corpus bien plus étendu que ceux que je propose dans la présente thèse. Mais la dimension sémantique mentionnée par Zima sera tout de même présente dans l'analyse des quatre romans auxquels je m'intéresse.

Enfin, je ne souhaite pas me conformer à la proposition d'Edmond Cros dans *La sociocritique* (2003), car celle-ci relève résolument de la linguistique et de l'analyse de discours *dans* et *autour* des textes, s'éloignant du coup de mon sujet de prédilection : un personnage en action (ou en réaction à une société fictive).

J'ai songé à m'inspirer de la typologie de Bertille Beaulieu (1983) dont j'ai mentionné les recherches en introduction. Je rappelle qu'à la suite de ses analyses textuelles, Beaulieu a identifié quatre types de religieuses : l'exemplaire, l'idéalisée, la démystifiée et la métamorphosée. Mais j'opterai finalement pour une observation plus « ouverte » de la figure de la religieuse, loin des identités figées et des stéréotypes, ce vers quoi tend la grille de Beaulieu, à mon humble avis.

En revanche, je ferai référence à la typologie de Romain Légaré, et tenterai de voir si les œuvres romanesques que j'ai retenues entrent dans l'une ou l'autre des trois catégories suivantes : le roman traditionnel (qui tend à représenter le religieux comme étant positif) ; le roman anticlérical (qui dénonce l'emprise de l'Église sur les individus) et le roman de la recherche d'authenticité (où l'individu, sans rejeter totalement la religion, se questionne à savoir s'il peut y trouver sa place). Ici aussi, je verrai si les œuvres de mon corpus peuvent ou non être classées dans ces catégories ou si elles en inaugurent de nouvelles.

En outre, les conclusions de Patricia Smart dans *Écrire dans la maison du père*, essai dans lequel l’auteure relève des traces de structures sociales patriarcales dans plusieurs œuvres québécoises, me seront utiles. Smart montre notamment qu’il sévit au sein de son corpus une image de mère procréatrice, confinée à la cuisine et entourée de nombreux enfants. Elle dénote aussi la présence d’une hiérarchie inspirée de l’Église catholique, « modelée sur la France prérévolutionnaire : hiérarchie dans laquelle le pouvoir se transmettait en lignée directe de Dieu le père au Roi de France au père de la famille, et ensuite au fils aîné ». (1990 : 30). Elle soutient même que « [l’] idéalisation de la mère était une création d’hommes » (*Loc. cit.*), cette idéalisation se perpétuant selon moi jusque dans les représentations de la religieuse, surtout celles de la mère supérieure...

Enfin, Smart fait état des abus physiques et moraux dont sont victimes les personnages féminins dans les romans qu’elle a étudiés, des représentations qu’elle juge influencées par le climat de confrontation et de violence qui règne dans le Québec des années 1960 et 1970. Dans les quatre romans de mon propre corpus, je tenterai donc de relever des marques textuelles de ce que Smart nomme un « patriarcat déguisé » (*Loc. cit.*).

Bien que ma thèse n’ait pas en soi de visées féministes, il n’en demeure pas moins que le modèle sociocritique élaboré par Isabelle Boisclair dans son article « Au pays de Catherine » (2000) me semble incontournable. Celui-ci permet d’analyser le statut du féminin dans la fiction, notamment le passage du statut d’objet à sujet (ce que Boisclair appelle l’agentivité). Je mettrai à profit les critères « économiques » proposés par Boisclair, afin de déceler le statut possible des héroïnes de mes romans.<sup>31</sup> Selon la chercheure, la société traditionnelle réserve toujours le rôle de sujet à l’homme, alors que la femme maintient celui d’objet. Du coup, on y trouve le père sujet, le fils/prétendant-héritier et la femme/fille-objet, modèle qui ne va pas sans rappeler le triangle patriarcal de Smart<sup>32</sup>.

---

<sup>31</sup> Pour un tableau récapitulatif, voir l’annexe 5.

<sup>32</sup> En tant que femme et objet, elle demeure dans la *maison du père*. Voir l’annexe 6.

D'abord, la femme constitue la main-d'œuvre de la famille. Jamais elle n'est héritière, et une partie, voire la totalité de son salaire va à ses parents. Elle contribue aussi à la formation de ses plus jeunes frères et sœurs. À cette étape, elle est *fille de...*, son statut pouvant être qualifié d'« hétéronome patriarcal », et son identité reste déterminée par le père, dont elle porte le nom. Boisclair propose un deuxième critère, soit le degré d'agentivité du personnage féminin : ce dernier est-il monnaie d'échange, utilisé ou, au contraire, se montre-t-il responsable de son destin ? Si le personnage est *femme de...*, elle a alors un statut nommé « hétéronome conjugal »). Fait important à noter, c'est ici que Boisclair classe la figure de la religieuse, laquelle quitte la maison pour le couvent. Elle devient sœur, mère ou épouse... de Dieu.

Quant au troisième critère, il concerne le lieu de résidence de la femme, en tant qu'élément déterminant de son statut. En vertu de celui-ci, tant que la femme habite la maison du père ou du mari, elle reste un objet dans l'économie patriarcale.

Il existe deux autres statuts cités par Boisclair. D'une part, elle attribue le statut appelé « hétéronome public » à des figures telles que la prostituée. D'autre part, elle accorde le statut d'« autonome » aux personnages féminins suivants : une célibataire, une femme mariée au sein d'une union « contemporaine », une veuve ou une divorcée, ces deux dernières entrant dans cette catégorie pour peu qu'elles réclament réellement leur subjectivité : « Qu'elles soient vieilles filles, célibataires, ou mariées, les femmes devenues sujets autonomes agissent pour elles-mêmes, gagnent leur vie elles-mêmes et habitent dans leur propre maison ou leur propre logement. » (2000 : 116) » Boisclair ne parle pas des religieuses ayant renoncé au voile mener pour une vie plus libre, mais ce type de personnage correspondrait sans doute à cette ultime catégorie.

En me fondant sur les travaux de Smart et sur ceux de Boisclair, ainsi que sur une lecture préalable des romans retenus aux fins de cette étude, je me permets de proposer cinq critères plus spécifiques encore, afin de mieux baliser mes

analyses textuelles, ces critères ne pouvant pas, selon moi, viser l'exhaustivité, pas plus qu'ils ne doivent s'avérer restrictifs.

Eu égard à la figure de la religieuse (ayant le statut de protagoniste, surtout), je chercherai donc à vérifier :

- a) Le degré de motivation du personnage quant à son entrée dans les ordres et, si possible, « l'authenticité » de sa démarche (Être ou ne pas être... religieuse ?) ;
- b) Le degré d'autonomie du personnage (Demeurer dans la maison du Père ?) ;
- c) La prise de parole ou le silence du personnage (Le silence : recueillement ou entrave à la parole ?) ;
- d) Le respect du dogme ou la rébellion chez le personnage (Se conformer ou pas ?) ;
- e) Le maintien ou le rejet du voile (Partir ou rester ?).

Enfin, en conclusion, j'explicitai ma démarche de recherche-crédation, par un retour réflexif sur *Konyere ou les trois vies d'une femme*. C'est là que j'expliquerai pourquoi j'ai choisi de raconter cette histoire, comment j'ai conçu Konyere, de même que les personnages secondaires de mon roman. J'aborderai aussi les valeurs que j'ai voulu véhiculer au sein de cette intrigue, et ce que j'ai souhaité dénoncer surtout. Enfin, je me pencherai sur la question du statut de Konyere, et dirai pourquoi je ne voulais pas qu'elle reste *filie de...* ni *femme de...*

## CHAPITRE 3

### **La figure de la religieuse : versions anticléricales**

Les deux romans qui font l'objet de ce chapitre offrent des représentations dysphoriques de la figure de la religieuse. Sans doute que le contexte de production et de parution de ces œuvres y est pour quelque chose, car elles ne se montrent pas tendres envers le clergé, ni à l'égard d'une société qui aurait abdiqué face à un pouvoir qu'elle ne comprend pas...

#### ***Le portique*<sup>33</sup> de Michèle Mailhot**

Publié en pleine Révolution tranquille, *Le portique* a fait l'objet d'une couverture critique honorable<sup>34</sup>, peut-être parce que son roman s'inscrivait dans l'air du temps. En effet, l'écrivaine Michèle Mailhot y prête sa voix à une femme tourmentée afin de remettre en question les valeurs spirituelles et morales des institutions religieuses au Québec.

Ainsi, on pourrait d'emblée classer *Le portique* dans la catégorie des romans anticléricaux, tels que définis par Légaré. En effet, dans ce roman, on en trouve toutes les caractéristiques : un ton critique et une tendance à la caricature ; des personnages de religieux idéalisés confrontés à d'autres, révoltés ; des indices de féminisme (dont la dénonciation de la domination des hommes sur les femmes) ; la recherche d'une vie empreinte d'authenticité chez la protagoniste ; des effets rhétoriques tels que l'utilisation de l'hyperbole, de l'ironie et de la métaphore.

Toutefois, bien que le personnage principal de sœur Josée finisse par retourner à la vie laïque après un séjour éprouvant dans un cloître, je n'oserais pas en faire un roman de la révolte, mais plutôt un roman de la désillusion.

---

<sup>33</sup> Montréal, Cercle du livre de France, 1967 ; désormais LP, suivi du numéro de la page.

<sup>34</sup> Notamment dans des quotidiens comme *Le Soleil* et *Le Devoir*, ainsi que la revue *Liberté*.

## Résumé

Poussée par son amour et sa foi en Dieu, Josée se joint à une Congrégation de religieuses enseignantes. Les larmes de sa mère, les taquineries de son frère et le silence réprobateur de son père ne semblent pas ébranler sa soif de Dieu. Or, une fois au couvent, cette jeune fille dans la vingtaine se rend vite compte que la vie religieuse n'a que peu à voir avec ce qu'elle avait anticipé.

Le silence, omniprésent, constitue une barrière la séparant des compagnes avec qui elle cohabite pourtant au quotidien. Les sacrifices et les souffrances que sœur Josée s'impose sont tantôt source de joie, tantôt source de tristesse. En outre, on lui enseigne l'humilité, l'obéissance et les règles austères de la vie en communauté. Parfois, elle connaît l'extase mystique mais, le plus souvent, elle pleure dans le secret de sa chambre, déchirée entre la réalité du monde extérieur et l'isolement « pur » du couvent. Elle a beau se confier à sœur Gemma, maîtresse des postulantes, rien n'y fait.

La vocation de Josée se voit encore plus ébranlée quand sa famille lui rend visite. Elle-même a beaucoup maigri, sa mère ne cesse de pleurer, le père reste muet et son frère Yves lui rappelle ni plus ni moins qu'elle est en train de s'enterrer vivante. D'ailleurs, la visite ultime de ce dernier constitue le déclic qui pousse Josée à enfin quitter le couvent, au grand dam des membres de la Congrégation.

Le titre du roman de Mailhot suggérait déjà une hésitation, un état transitoire. Par le biais de ce portique métaphorique, l'auteure invite à pénétrer au cœur d'un combat existentiel chez la protagoniste, depuis son entrée au cloître, jusqu'à son départ.



**a) Être ou ne pas être... religieuse ?**

Pourquoi Josée, la jeune héroïne de Mailhot, opte-t-elle pour la vie au cloître ? Est-ce un authentique appel de la foi ? Une soif d'absolu propre à la jeunesse ? Le simple, mais inavouable désir, de quitter la maison du père ?

Dans les sociétés traditionnelles telles que la société du texte *Le portique*, la fille quitte la demeure familiale, la plupart du temps pour entrer dans celle de son mari. Selon Boisclair, son identité d'hétéronome patriarcale (« fille de ») se modifie ; elle devient hétéronome conjugale (« femme de »). La fille qui intègre le couvent acquiert, pour sa part, un statut quelque peu différent. En effet,

[le] troisième statut observable est l'*hétéronomie religieuse*. Dans ce cas, le personnage féminin vit en communauté religieuse. On désigne la femme comme « épouse de Dieu », « sœur », ou « mère » dans le cas d'une supérieure. La religieuse a ceci de particulier qu'elle voit son patronyme disparaître sous le nom de sœur une telle, sororité qui fond son identité individuelle dans une congrégation. Ici, la femme devient instrument de la congrégation, est dénuée de biens matériels et habite le couvent, éternelle pensionnaire. (2000 : 115)

Mais pourquoi quitter la maison du père pour celle des sœurs ? Par simple curiosité ? Dès l'incipit, Josée se dit : « Cloître : ce mot m'intriguait fort. À chaque étage du collège, il situait les bornes du mystère sur une porte à fenêtre givrée et le protégeait contre la curiosité des étudiantes. Qu'y avait-il là de si fragile que même l'innocence de la jeunesse risquait de troubler ? » (LP : 9) Le cloître baigne donc dans une aura de mystère que Josée désire élucider.

Très vite, elle entre dans sa nouvelle vie : Désormais, elle suit les autres, fait comme elles, se conforme à des rituels répétitifs, pendant que, dans son for intérieur, elle n'a de cesse de critiquer cette vie.

De toute évidence, une fois sa « curiosité » satisfaite, elle n'a plus qu'un souhait : « [la] tension devient insupportable et rien ne pourrait la briser que la saine décision d'une âme trop troublée pour pouvoir la prendre. Figée dans l'angoisse. Et pourtant il faut me décider. Il faut il faut il faut. Je vais devenir folle, je n'en peux plus : je pars. » (LP : 127).

Il est également envisageable que Josée ait été, plus ou moins consciemment, influencée par les dogmes voulant que les pécheurs soient punis, et que sa crainte d'une sanction divine ait été un incitatif. C'est du moins ce que suggère Hervé Biron, lequel soutient que « [comme] la plupart des adolescentes, une religieuse lui a dit déjà : vous êtes excessive. Ou vous ferez une grande sainte, ou une grande pécheresse. De crainte, elle s'est donc réfugiée dans un cloître. » (1968 : 273)

En revanche, Jean-Guy Pilon est d'avis que Josée entreprend une démarche sincère, fondée sur une foi authentique, puisqu'il résume ainsi le roman : « Une jeune fille entre au couvent, elle a vingt ans, aime la vie, a des souvenirs, mais croit que là est sa vocation. Elle fera l'expérience en toute honnêteté, connaîtra le ridicule de cette situation et ses humiliations, mais aussi, parfois, ses richesses qui ne disent pas leur nom. » (1967 : 147)

Une autre possible raison de son entrée au couvent résiderait dans le désir de fuir, de se prémunir contre l'aliénation et de trouver sa véritable identité. Josée se montre assez ambivalente à l'égard de la cellule familiale quand elle parle de : « [papa], maman, mon frère, ceux que j'ai connus, aimés et détestés, qui m'ont fait involontairement ce que je suis, qui font que je suis loin d'eux. Si loin d'eux ! » (LP : 16-17). Si l'on en croit Jean Anderson, Josée serait bel et bien à la recherche de son identité, voire du bonheur, un bonheur loin des tourments de la chair, notamment :

Ainsi que l'indique tout de suite le titre du roman, il s'agit dans *Le portique* d'une fuite en un lieu zéro, zone neutre entre la vie dans le monde et celle du cloître. C'est dans cet abri qu'aura lieu une tentative de rejet de la sexualité naissante ; mais la dissociation qui valoriserait le spirituel aux dépens du physique s'avère impossible pour la jeune Josée. (1984 : 96)

Contrairement à ce qu'elle attendait, sœur Josée ne trouve pas la liberté, laquelle s'avère absente au couvent. L'identité individuelle, quant à elle, disparaît au profit de l'identité collective, de sorte que la jeune femme étouffe, se sent à la fois angoissée et déçue. Ceci la mène, encore une fois, à prendre la fuite.

On peut aussi supposer que la véritable raison derrière le projet de Josée est le changement du statut de « fille de [son père]... » à « femme de... Dieu », soit de l'hétéronomie patriarcale à l'hétéronomie religieuse, hypothèse que je vais maintenant explorer.

#### **b) Demeurer dans la maison du Père ?**

Josée, comme bien d'autres personnages féminins de la fiction québécoise d'après la Révolution tranquille (et même avant ; je pense à Catherine dans *Les chambres de bois* ou à Angéline dans *Angéline de Montbrun*), tente d'échapper à son destin de femme. Comme d'autres protagonistes incarnant la modernité, elle se rebiffe face à un destin qui la reléguerait à un simple objet d'échange économique :

[dans] la société archaïque, la femme joue réellement un rôle d'objet d'échange dans l'économie patriarcale, objet dont la valeur transitait entre un père et un mari. Cet objet pouvait également transiter entre un père et un mari-Dieu (dans le cas des religieuses), mais toujours, la femme était objet d'échange dans ce troc dont les maîtres d'œuvre étaient les hommes. (Boisclair 2000 : 112)

On l'aura compris, dans le cas de sœur Josée, la « transaction » s'opérerait entre le père et le mari-Dieu, bien que la famille de Josée s'oppose à ce qu'elle s'en aille au couvent. Le père-sujet, bien qu'il possède une voix, ne parvient pas à s'exprimer, de sorte que son silence peut être interprété d'au moins deux manières : ou bien il craint de s'ennuyer d'un être auquel il est attaché, ou bien il voit dans le « célibat » de sa fille l'impossibilité d'une descendance, valeur clé des sociétés traditionnelles telles que celle représentée dans *Le portique*.

Dans sa nouvelle demeure, sœur Josée acquiert certes un savoir-faire, mais cet apprentissage s'effectue en fonction de règles à la fois traditionnelles et strictes. Ainsi, les femmes plus âgées apprennent aux jeunes comment se comporter et vivre dans la maison de leur « époux ». Bien que Mailhot ne précise pas l'ordre dans lequel se déroulent les diverses activités quotidiennes de Josée et de ses sœurs, elle les représente néanmoins.

On y trouve la messe quotidienne, la prière en commun, la confession toutes les deux semaines, les repas pris ensemble et la corvée de vaisselle qui s'en suit, de même que la récréation. Pour les postulantes et les novices (Josée appartenant à la seconde catégorie), il y a l'enseignement dans les écoles pour les unes ; les cours, pour les autres.

Les religieuses s'adonnent aussi au ménage et pratiquent certains sports. Toujours, ces activités se tiennent en observant le silence le plus opaque, récréation exceptée. Les yeux baissés, en signe d'humilité et de recueillement, chacune entretient un dialogue muet avec Dieu. Mais comme on valorise la vie communautaire, les religieuses ne connaissent pas vraiment la solitude :

Ainsi, du matin au soir, le groupe reste étroitement uni. Pendant le dîner, pour nous faire goûter ce mouvement d'ensemble, une novice lit « La belle vie en commun »... Pourquoi ce groupe ressemble-t-il si peu à ceux que j'ai connus ? [...] Pas l'ombre d'une minute, d'une toute petite minute à soi. Enfermée en soi, mais toujours avec cette faille dans l'intimité qui fait de la solitude une bête traquée par l'indiscrétion d'une omniprésente vertu. Jamais nulle part où se réfugier tout entière, bien à l'abri. (LP : 19)

Au début, il paraît évident que sœur Josée s'applique. Elle fait face à l'humiliation et au dépouillement qu'offre sa condition. Ce n'est de toute évidence pas facile pour une jeune fille qui cherche la liberté. Mais alors qu'elle espérait consolider son agentivité, sœur Josée la voit plutôt diminuer de jour en jour. Dans le roman, on sent l'omniprésence d'une autorité sacrée et masculine, qui réduit les religieuses au rang d'objets et d'êtres souffrants. D'abord, la mère de sœur Josée craque (« Maman sanglote » [LP : 18]) ; les deux pleurent souvent d'ailleurs (LP : 89, 112), de même que sœur Gemma (LP : 133). Enfin, une religieuse fond en larmes au cours d'un repas. (LP : 111). On pourrait même parler, en s'inspirant de Patricia Smart, d'une sorte de violence patriarcale, laquelle serait à l'œuvre ici.

De même, lorsqu'il est question de la liturgie, l'homme – le prêtre – célèbre la messe. Il administre aussi les sacrements, de même qu'il agit à titre de guide spirituel. C'est du moins ce que constate rapidement Josée, qui se dit :

Femme : voix craintives des fonds de chapelle rejetées de l'autel où l'homme sacré transmet leurs offrandes suspectes; femmes agenouillées dans le confessionnal à dire leur misère à l'ombre mâle, femmes attablées dans l'humilité à recevoir ce que leurs mains ne sont pas dignes de toucher; femmes à se taire, à écouter à servir un Dieu qui s'est fait homme (LP : 33).

Tout indique ici que les femmes doivent se transformer en êtres inférieurs pour pouvoir servir et aimer Dieu :

Taches, souillures, stigmates d'infériorité, pleurs d'infirmité : comment dire l'horreur d'une flétrissure inutile qui ne se rachèterait qu'en douleur d'enfantement ? Nous sommes des bêtes, je le hurlerais comme une louve hurle à la lune blanche. La colombe, c'est le Saint-Esprit. Nous, nous sommes les vautours rapaces et rôdeurs qui montons haut pour mieux plonger vers la terre. (LP : 34)

Sœur Josée emploie des mots impitoyables pour décrire ce qu'elle considère comme étant sa nouvelle condition. Elle semble presque prête à intégrer cette image d'elle-même qu'on tenterait de lui inculquer : « [je] plongerais la tête la première, je me glisserais entre la glace et la terre, aplatie à jamais. On me marcherait dessus et je serais bien. » (LP : 39) Or, on sent poindre chez elle un élan de contestation, et d'autonomisation, quand elle s'exclame :

Que toutes ces femmes muettes, alignées comme des bêtes de somme, me paraissent pitoyables ! J'ai honte à leur place, pour chacune d'entre elles, de cette docilité effrayante qui les réduit à n'être plus rien que l'illustration dérisoire d'une vertu inhumaine. Mon Dieu, qu'allez-vous faire de ces femmes mutilées ? Elles n'ont rien, rien sauf une générosité proche de la folie. Pas de liberté, pas d'air, pas d'amour, pas d'affection, pas de biens particuliers, n'ont même pas de volonté personnelle. Rangées comme des brebis, tondues comme elles. (LP : 87)

De fait, les religieuses de Mailhot subissent une forme de violence dont elles ne savent comment se soustraire. L'exemple de la cérémonie de la culpabilité est assez éloquent à cet égard. À cette occasion, chacune s'agenouille et s'accuse elle-même devant la mère des novices et toute la communauté. Les autres l'accusent aussi. Par la suite, personne n'a le droit de discuter du bien-fondé de ce rituel, ni de la véracité des accusations portées contre les unes et les autres.

Contrainte de se plier à cet impératif, sœur Josée déclare : « Je ne pense plus à la crainte, c'est la crainte qui pense à ma place, qui vit à ma place. Elle s'est emparée de tout mon être et l'a secoué comme une molle défroque, lestée de résistance. » (LP : 52) Plus tard, elle fait état de l'influence que cette cérémonie exerce sur son moral : « Je suis démolie. La tête sous l'oreiller que j'aplatis de mes bras, j'essaie d'étouffer mes pleurs et peut-être ma vie, qui n'est plus qu'un gémissement. Non, sœur Gemma, cet exercice n'a rien à voir avec l'humilité. Ce n'est pas mon orgueil qu'il brise, mais ma vie elle-même » (LP : 54).

Ainsi, il semble que la société patriarcale décrite par Smart dans *Écrire dans la maison du père* engendre le type de traitement que subissent les religieuses de Mailhot. Or, comme on le verra à l'instant, les figures d'autorité à l'œuvre dans ce type de société ont plusieurs visages.

Qui plus est, si l'on se fie à la description que la narration offre de la mère supérieure dans le roman de Mailhot, on ne peut que constater l'immensité de son pouvoir dans le couvent, d'où la difficulté pour Josée d'établir une quelconque agentivité.

D'après la hiérarchie de l'institution catholique, l'autorité de la mère supérieure ne vient qu'après celle du Pape et de l'évêque. Selon Douglas Boudreau dans « The Motherhood of the Mother Superior : Anne Hébert's Marie-Clotilde de la Croix », l'homme d'Église a besoin d'une représentante agissant à titre de surveillante, « for fear of what women are up to when they are not controlled by men. » (2005 : 78) Ceci contribue évidemment à assujettir les religieuses à une autorité masculine s'incarnant dans un corps féminin. Ainsi, « [it] is [...] possible to perceive the female religious life as subjection to a male-dominated church structure and hierarchy. » (*Loc. cit.*)

On le sait, Boisclair définit l'hétéronomie religieuse comme relevant des cas où une femme quitte la maison de son père pour aller au couvent, ce qui serait comparable à la femme qui s'en va vivre chez son mari. Or, l'autorité de la mère supérieure pourrait constituer une autre forme d'hétéronomie patriarcale. Du reste, le fait qu'on utilise les appellations « père », « mère », « frère » et « sœur » dans les communautés vise à accentuer cette idée de famille, tout en nommant un rapport hiérarchique univoque. Quoi qu'il en soit, investie d'un pouvoir légitime, la figure de la mère supérieure n'hésite pas à exercer sa fonction, même si elle reste souvent discrète dans les œuvres littéraires, tel que le précise Boudreau : « [they] [les mères supérieures] are usually somewhere in the fringes of the text, putting in a guest appearance when the institutional Church needs » (2005 : 77). C'est exactement le cas de la mère supérieure du *Portique*, dont on ne mentionne même pas le nom. À travers le personnage de sœur Josée, et lors de la cérémonie de prise d'habit de cette dernière, on parvient toutefois à se faire une idée de l'influence que la mère supérieure exerce sur les novices et les postulantes :

Ce cérémonial strict correspond à la dignité de son autorité qui vient immédiatement après celle du Pape et de l'évêque. On ne la visite pas sans émotion : on a l'impression d'approcher le sacré. Si par hasard (un hasard qui ne s'est jamais présenté, mais dont on a présumé qu'il pouvait se produire) on la rencontrait dans un corridor, il faudrait s'immobiliser, baisser la tête, attendre qu'elle s'éloigne. Presque rentrer dans le mur. Autre marque de sa grandeur : elle est la seule dont on repasse les sous-vêtements et les draps, lesquels sont par ailleurs en coton jaune comme tous ceux de ses ouailles. (LP : 120-121)

Bien qu'on puisse dénoter un trait d'ironie dans le discours de sœur Josée, il n'en reste pas moins qu'on reconnaît ici la déférence et la servitude auxquelles la femme doit se prêter au sein d'une famille issue de la société patriarcale. Les sœurs s'acquittent des tâches ménagères, tandis que la mère supérieure, tel l'homme de la maison, s'occupe de gérer le tout.



Du coup, cette femme se pose en avatar du patriarcat : « [c'est] une femme trop impressionnante, raide, assise droite sur ses hautes responsabilités, imperturbable. Je l'ai souvent examinée au réfectoire... Elle porte la dignité de sa charge sans emphase, mais avec une conviction certaine qui inspire le respect et la crainte. » (LP : 121) Bref, c'est elle qui dirige le couvent et elle ne laisse planer aucun doute quant à sa position d'autorité.

### **c) Le silence : recueillement ou entrave à la parole ?**

On l'a constaté déjà, le silence pèse lourd sur la microsociété du texte de Mailhot. Sœur Josée y parle d'un « grand silence sacré et inquiétant » (LP : 24), de ce « grand silence du soir [qui] demeure cruellement respecté » (LP : 71), d'un « silence [qui] s'épaissit en une tristesse opaque » (LP : 91), voire d'un « silence tragique ». (LP : 94) On peut voir dans ce mutisme forcé la violence patriarcale dont parle Smart. Mais il y a plus. Le silence présenté ici n'est pas un silence ordinaire. Il constitue presque un personnage dans le roman, car il parle à voix haute. C'est un silence qui crie, qui paraît « si fragile que même l'innocence de la jeunesse risquait de troubler » (LP : 9). Dès l'incipit, on comprend que Mailhot va passer par lui pour critiquer la société et le silence complice dont elle semble faire preuve, elle qui autorise l'existence même des cloîtres.

En fait, à son arrivée au couvent, sœur Josée n'a d'autre choix que d'aimer ce silence. Elle doit l'apprivoiser et s'y habituer. Idéalement, le silence doit mener au recueillement, à la communication avec Dieu, soit « [un] silence rempli d'une invisible Présence, un dialogue dans le cœur. » (LP : 10) Or, Josée précise : « je ne parle qu'à Dieu » (*Loc. cit.*), puis ajoute aussitôt : « non par dévotion privilégiée, mais par habitude, déjà. » (*Ibid.*).

Même si les religieuses ont le droit de parler pendant la récréation, on les a « vite convaincues de la futilité de ces paroles » (*Ibid.*). Ce silence, pratiquement élevé au rang de dogme, oblige les sœurs, quand elles ont besoin de s'exprimer, à se tourner vers elles-mêmes : « Ailleurs, on peut s'en prendre à une personne ou à un objet, pleurer, crier, se nettoyer de sa violence en l'extériorisant. Mais ici ce n'est pas possible. L'esprit irrité se retourne contre lui-même en une rage sans issue. Pas de soupape, jamais. Il faudra éviter de bouillir. » (LP : 12)

Représenté parfois comme étant « une paix divine » (LP : 42), le silence prend pour sœur Josée son aspect le plus rigide lors des repas : « [le] silence, happé par une coupe de langue sonore, me bloque la gorge » (LP : 22). Dans ce contexte, le caractère épicurien d'une de ses consœurs a vite fait de heurter la novice : « [elle] déborde de partout, écrase ses voisines, m'annihile. Elle engloutit la viande anémique, les carottes pâles, les pommes de terre fades avec une gloutonnerie qui n'est peut-être qu'une bonne volonté inaltérable. » (LP : 22) Cette image s'avère particulièrement « parlante » : n'est-ce pas là, pour Mailhot, l'image de sa société de référence ? Dominée par la religion et écrasée par la politique, elle avale quand même tout, tolère tout, et le silence règne.

#### **d) Se conformer ou pas ?**

Sœur Josée quitte sa famille « biologique » pour en trouver une autre, mais cela ne l'empêche pas de souhaiter revoir la première, comme si ses membres demeuraient son dernier lien avec la vraie vie.

La réunion n'a toutefois pas l'effet escompté chez la novice, et quand ses parents s'en vont après une pénible rencontre, elle songe :

La cloche sonne, enfin. J'avais tant hâte de les revoir ! Une douleur sourde m'opprime. J'enfile les corridors et chaque pas que je fais calcule une distance sans nom qui touche, là-bas, à des espaces muets et invisibles, sans bornes ni attaches, où se dissolvent toutes les réalités que j'ai connues, pour me laisser seule avec un cœur démuné. (LP : 18)

C'est à travers les pensées, les réflexions, les souhaits et même les prières de sœur Josée qu'on parvient à saisir l'ampleur des doutes qui l'assaillent et de son besoin de s'auto-justifier par rapport à la vie en général et à la vocation religieuse en particulier. Ainsi, elle dit aimer Dieu. À la montagne, sur un lac, dans la forêt, elle prétend le voir partout. Aux dires de Josée, au début du roman, c'est parce qu'elle aime DIEU<sup>35</sup> qu'elle souhaite prendre le voile.

Pour elle, un tel amour devrait amener son lot de joie et de sérénité. Malheureusement, il semble que le mode de vie rencontré au couvent, lequel impose des règles inhumaines, place la novice devant un important dilemme. Ainsi, elle ne voit pas la pertinence de tant de mortification le Vendredi saint, ni pourquoi le Christ a dû mourir pour assurer sa vie. Pourquoi le décès d'une religieuse confère-t-il à la foi le même « air rébarbatif de voleuse quand elle offre le paradis » (LP : 69). Pourquoi une vieille religieuse doit-elle s'accuser d'avoir manqué à une règle au lieu d'être fière d'avoir fait tant de sacrifices toute sa vie durant ? On le voit, la foi de Josée n'est pas absolue, loin s'en faut : « J'oscille sans cesse en un mol balancement qui ne craint rien autant qu'une stabilité qui le figerait en un point donné dont je sais d'avance qu'il serait le moins désirable. » (LP : 123) Plus loin, elle se décrit même comme « un pendule qui marque les secondes en fuyant précipitamment chacune d'elle pour courir à la prochaine qu'il abandonne aussitôt rejointe. » (LP : 123) Bref, sœur Josée nage dans la confusion.

---

<sup>35</sup> Dans le roman, le mot DIEU est toujours écrit en lettres majuscules.

### e) Partir ou rester ?

Dans « Reflet et révélation. La technique du miroir dans le roman canadien-français moderne », Jeannette Urbas note que « le petit bout de miroir appartenant à Josée révèle la fragmentation de l'être exigée par la règle étroite du cloître, ainsi que le désarroi résultant d'une sévérité illogique et presque inhumaine. » (1973 : 579-580)

Même physiquement, donc, Josée change et n'est bientôt plus elle-même. La Parole ne l'atteint plus guère, parole qui devait lui montrer « le droit chemin » : « [le] prêtre parle toujours, mais je n'appartiens plus à sa minute : je vis la mienne dans ce nuage gris. » (LP : 29) Josée stagne donc dans sa prison matérielle, mais aussi mentale.

Du coup, elle en vient à envier son frère : « Yves, mon frère tant aimé, désinvolte, libre, glouton, amoureux de la vie. Yves mon compagnon de l'air libre, mon chevalier de l'espace large, Yves ce géant qui trébuche sur une fleur... » (LP : 45) On ne s'étonne donc pas quand elle prend pour nom de religieuse celui de ce dernier, soit sœur « Yves de la Trinité » (LP : 122).

Déjà en proie à la désillusion, sœur Josée côtoie un moment une laïque qui travaille au couvent et qui la pousse à se questionner davantage sur sa vocation :

Oh ! Je sais que vous n'avez pas le droit de parler, mais moi je peux, personne ne m'en empêche. Voulez-vous bien me dire ce que vous faites ici ? Regardez-moi, je ne suis pas belle (c'est un fait), je suis pauvre (on les paie mal ?), je suis seule dans la vie eh bien ! Malgré tout ça, j'aimerais mieux mourir demain que d'être obligée de vivre ici. Comment peut-on avoir une idée pareille à vingt ans ? (LP : 42)

Cette femme, dont on ne sait à peu près rien, joue pourtant un rôle déterminant, dans la mesure où, malgré sa pauvreté, elle jouit de la liberté de parole, laquelle tend à lui conférer le statut de sujet. Avant cette rencontre, Josée hésite quant à son avenir, et c'est bel et bien la parole de cette étrangère, plutôt que celle d'un prêtre, qui va la guider : « J'ai envie d'être une femme authentique. » (LP : 88) C'est aussi celle d'un homme, son frère, qui va l'inciter à renoncer à une vie faite de silence et de renoncement.

Hervé Biron relève dans le roman de Mailhot une sorte d'incompatibilité entre la nature et l'idéal. Pour lui, « ce récit a toutes les apparences de l'authenticité. De la première à la dernière page, l'âme est aux prises avec un interminable enchaînement d'épisodes qui décrivent cette existence si simple et pourtant si remplie de paradoxes » (1968 : 273).

À la lumière des propos de Biron, je réitère ma position quant au fait que *Le portique* serait un roman de la recherche d'authenticité, selon la typologie de Légaré, et ce, malgré la révolte intérieure dont il fait état. L'histoire ne dit pas ce que deviendra Josée une fois sa laïcité retrouvée, ni si elle finira par acquérir une réelle autonomie. Mais le roman de Mailhot ne l'a jamais privée de sa parole intérieure, preuve qu'elle a peut-être toujours bénéficié d'une forme plus ou moins manifeste d'agentivité.

### ***Les enfants du sabbat*<sup>36</sup> d'Anne Hébert**

Ce roman a donné lieu à une couverture critique abondante, et ce, même si André Brochu, dans *Anne Hébert. Le secret de vie ou de mort*<sup>37</sup> tend à considérer *Les enfants du sabbat* comme une œuvre mineure dans la production de l'auteure.

---

<sup>36</sup> Paris, Seuil, 1975 ; désormais ES, suivi du numéro de la page.

<sup>37</sup> Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2000.

Selon lui, toutefois, il s'agit de son roman le plus « révolté », car il a été rejeté par les religieux de l'époque qui y voyaient un livre profondément iconoclaste.

Œuvre anticléricale, selon la typologie de Légaré, *Les enfants du sabbat* peut être qualifié de « roman de la révolte ». En effet, nul doute que ce dernier rejette la figure traditionnelle et exemplaire de la religieuse, tout en valorisant une modernité et un individualisme qui s'élèvent contre la religion. Elodie Rousselot ajoute : « Anne Hébert's use of the figure of the witch thus seems to be a way of challenging the strict religious authorities she depicts in her representation of 1940s rural Quebec. » (2003 : 228) Rousselot abonde donc dans le sens d'une révolte contre l'Église qui serait représentée ici de manière relativement claire.

On classe aussi souvent cette œuvre hébertienne dans le sous-genre fantastique, sans doute en raison de la présence de rites apparemment sataniques, de la « possession » de sœur Julie par le Malin, et de l'identité mystérieuse de l'homme qui vient la recueillir à sa sortie du couvent. En effet, dans « *Les enfants du sabbat* d'Anne Hébert : un récit de subversion fantastique » (1980), Marie Couillard reconnaît le fait que la nature fantastique et humoristique des *Enfants du sabbat* se manifestent très tôt dans le roman. De même, Gloria Escomel soutient que le fantastique a ici une portée subversive. Dans « La littérature fantastique au Québec : *Les enfants du sabbat* », elle croit que si ce roman fait partie du corpus fantastique québécois, c'est en partie parce qu'il

mise sur un réflexe conditionné québécois, celui d'un refus agacé de toute superstition catholique, de toute interprétation religieuse. Cette réaction, bien naturelle, conduit en l'occurrence à ne voir dans ce roman que la dénonciation d'une hystérie religieuse, la peinture satirique de ce vase clos des couvents où fermentent les plus beaux fanatismes, l'étude des mœurs de l'époque qui va de la Première à la Deuxième Guerre mondiale. (1978 : 30)

Pour Georges Desmeules, *Les enfants du sabbat* met en lumière les paradoxes et les contrastes qui marquent la vie religieuse chez Anne Hébert. Il en veut pour preuve la présence combinée de l'humour et du fantastique, lesquels servent à « remettre en question des idées périmées ayant encore cours envers et contre tout. Le fantastique permet alors à une société d'accéder à la modernité. » (2000 : 81)

Enfin, Anca Popa est d'avis que : « Anne Hébert réussit pleinement à s'inscrire avec *Les enfants du sabbat* dans la lignée des écrivains qui ont choisi le fantastique comme moyen d'expression de leurs angoisses les plus profondes » (2009 : 134). En juxtaposant le naturel et le surnaturel, le couvent et la cabane, le sacré et le profane, Hébert se moquerait du pouvoir de l'Église, qui tend le plus souvent à asservir la femme.

## Résumé

*Les enfants du sabbat* relate l'histoire de sœur Julie de la Trinité, née d'un père diabolique et d'une mère issue d'une lignée de sorcières venue de France. Après le départ à la guerre de son frère Joseph, dont elle est éprise, Julie va se réfugier au couvent des dames du Précieux-Sang et prend le voile.

Or, déçue quand elle apprend le mariage de son frère avec sa *war bride*, elle entreprend, à l'aide de la magie noire, de tuer l'épouse de Joseph et son enfant. Ainsi, Julie n'arrive pas à se détacher de son passé à la montagne de B..., où ses parents Abélard et Philomène s'adonnaient à des rites « sataniques ». Là, alors que Joseph refuse de se convertir à la sorcellerie, Julie s'y voit initiée, notamment par le biais de rapports incestueux avec son père.

Aussi, beaucoup de choses bizarres se passent-elles au couvent dès l'arrivée de sœur Julie : disparition mystérieuse d'hosties, cierges qui s'éteignent seuls, visites nocturnes aux aumôniers et au médecin, mort de Marilda Sansfaçon, laquelle avait promis de fournir des informations sur Julie, et comportements de plus en plus

étranges chez les autres sœurs du couvent. Bientôt, sœur Julie se retrouve enceinte, sans explication rationnelle. Elle finit par accoucher d'un monstre qu'elle confie à ces dames du Précieux-Sang. Sa « mission » accomplie, elle s'enfuit. Dehors, un inconnu l'attend.

A-t-on vraiment affaire à des événements surnaturels ou à une forme de réalisme étrange ? La narration ne permet pas de trancher de manière définitive et sans appel...

**a) Être ou ne pas être... religieuse ?**

Pourquoi sœur Julie de la Trinité veut-elle se joindre aux rangs des dames du Précieux-Sang ? À son sujet, mère Antoine de Padoue écrit, juste avant de mourir dans des circonstances suspectes :

J'ai connu sœur Julie de la Trinité, lors de son entrée dans notre sainte maison. Elle devait avoir treize ou quatorze ans. Galeuse et pleine de poux, il a d'abord fallu la laver et la soigner. Sa piété était remarquable. Son amour de la pénitence stupéfiant. Ne sachant ni lire ni écrire, elle l'a appris en quelques semaines. Pour ce qui est de sa famille, je me vois dans l'obligation de... (ES : 177)

Là s'arrête la missive de la mère Antoine, de sorte que rien ne vient expliquer ce que serait la « mission » de Julie. Mère Marie-Clotilde, elle, a des doutes sur la vocation de la novice. Elle la questionne, la scrute et l'envoie se confesser. En dépit de tout cela, sœur Julie se referme comme une huître.



Mais son discours intérieur, rapporté par une instance de narration omnisciente, révèle sa véritable nature : « Que ma mère supérieure y lise ce qui lui revient de droit ; l'obéissance, la soumission. Mais pour le cœur le plus noir de mon cœur, ma nuit obscure, ma vocation secrète, que ma mère supérieure aiguise en vain sa curiosité ! Je défends ma vie. Je suis sûre que je défends ma vie. » (ES : 22) Desmeules remarque que « [les] sortilèges qu'on attribue à sœur Julie font d'elle une possédée du démon » (*Op.cit.* : 88), de sorte qu'il est aisé de croire que son séjour au couvent ne sera que temporaire...

Au départ, Julie tente de se convaincre qu'elle est entrée au couvent pour sauver son frère :

Elle se promet d'observer fidèlement tous les exercices de la Semaine Sainte, afin qu'aucun mal n'arrive à son frère. Que s'éloigne à jamais la catastrophe qui rôde autour de Joseph ! Que mes mains, jointes en prière, le protègent des balles et des obus ! Prier sans cesse. Me mortifier sans pitié. (ES : 79)

Si protéger son frère de la mort fait partie de la mission de sœur Julie, on ne peut néanmoins négliger ce qui paraît plus déterminant encore. À ce sujet, Neil Bishop est d'avis que

si Julie est entrée au couvent, ce n'est pas vraiment par un acte de libre arbitre, mais par peur du sort que Dieu pouvait infliger à Joseph en châtiment de ses péchés à elle ; si elle quitte (apparemment) le couvent, c'est pour obéir à son « maître » le diable qui lui avait imposé la mission qu'elle vient d'accomplir et qui l'attend dehors. (1980 : 41)

Par conséquent, on peut croire que Julie n'entre pas au couvent de son plein gré. Elle le fait pour échapper au monde de la montagne de B... et pour laver son frère de ses « péchés ». Reste à savoir qui attend vraiment Julie à sa sortie de « prison ».

## **b) Demeurer dans la maison du Père ?**

À la lumière de la grille d'analyse proposée par Boisclair, on constate que c'est d'abord l'homme qui se pose ici en sujet. À la cabane, Adélarde est le maître, Satan le dieu froid, le mari et le père. Il est tout puissant. Il soumet sa fille et sa femme à son autorité, laquelle n'est jamais contestée. Jusqu'au bout, même la rebelle Julie semble lui obéir. Tout indique que Julie reste « fille de », du moins dans ses rapports à Adélarde. Elle ne sort jamais vraiment de la maison du père et paraît accepter son hétéronomie patriarcale.

En vertu du triangle patriarcal de Smart, c'est Joseph (le fils) qui devrait hériter du pouvoir et de l'autorité du père. Mais Hébert choisit de transférer ce pouvoir à Julie afin de lui procurer une forme d'agentivité. L'ordre est bouleversé dès lors que Julie cherche à protéger et à sauver son frère, être pour lequel elle éprouve des sentiments incestueux : « [c'est] lui que j'adore en secret. » (ES : 24) Elle semble prête à tout pour lui épargner la moindre souffrance : « [déjà] depuis trois ans, ma liberté pourrit sur pied dans ce couvent. Pour lui ! Lui, lui seul ! Mon frère bien-aimé ! » (ES : 24) À ce stade, frère et sœur ont donc échangé leur statut respectif : Joseph devient objet alors que Julie prend la place de l'héritier-sujet.

La logique patriarcale voudrait aussi que Julie quitte la maison du père pour celle du mari. Or, elle s'est déjà « mariée » avec son père à la montagne de B..., d'où le fait, peut-être, qu'elle ne puisse épouser Dieu. Qui plus est, mère Marie Clotilde s'interroge : « que savons-nous de cette petite sœur, entrée ici sans dot et sans curriculum vitae. » (ES : 50) Pour Julie, il n'y a donc pas d'échange entre le père et le mari. Arrivée au couvent, lieu où devrait se concrétiser son hétéronomie conjugale, Julie acquiert certes davantage d'agentivité (après tout, elle prend le contrôle). Néanmoins, elle habite un lieu clos où elle « [s'étonne] que [ses] sœurs privées d'air ne s'évanouissent pas, rangée après rangée, comme un pré de cornettes que l'on fauche. » (ES : 32)

Hélas, le couvent n'est pas davantage un lieu de liberté et d'épanouissement. Les sœurs y sont enfermées, emprisonnées par leurs habits et dominées par des hommes. Le corps y est toujours blessé, soumis et privé de sa sexualité. Selon Bishop, sœur Julie a un seul maître : c'est lui qui la pousse à entrer dans les ordres, et qui vient la chercher à la fin. En dépit des apparences, elle ne s'avère donc jamais vraiment libre.

Il y a fort à parier que Patricia Smart irait, du moins en partie, dans le même sens que Bishop, elle qui voit dans la violence faite aux femmes dans la fiction québécoise une métaphorisation du Québec et de son assujettissement à un pouvoir oppressif et patriarcal. Il faut dire que, très tôt dans le roman, sœur Julie se plaint de mille et un maux : « J'ai presque toujours mal à la tête. [...] il me semble que mes os craquent. Je ne puis plus bouger les épaules ni tourner la tête » (ES : 14). Bien que son mal soit imaginaire, selon le D<sup>r</sup> Painchaud, Julie n'en souffre pas moins : « Sa coiffe la brûle comme du feu. » (ES : 13) ; « [la] cape est lourde sur ses épaules, comme du plomb. » (ES : 15)

En réalité, et non sans ironie, c'est la supérieure qui a sans doute raison quand elle affirme que sœur Julie est malade non seulement physiquement, mais spirituellement : « C'est votre âme qui est malade, dangereusement malade. Nous allons nous employer, avec la grâce de Dieu, à hâter votre guérison. » (ES : 19) Par ailleurs, si l'on se fie à la logique du surnaturel, en tant que sorcière, sœur Julie ne saurait revêtir des habits saints sans conséquence...

D'ailleurs, on peut facilement assimiler sœur Marie-Clotilde à un prolongement de l'emprise patriarcale sur ce lieu jadis béni :

Moi, Marie-Clotilde de la Croix, supérieure de ce couvent, moi-même dépendant de notre supérieure générale, qui relève de notre mère provinciale, elle-même soumise à notre mère générale, qui est à Rome, toutes femmes, tant que nous sommes, jamais prêtres, mais victimes sur l'autel, avec le Christ, encadrées, conseillées, dirigées par nos supérieurs généraux, évêques et cardinaux, jusqu'au chef suprême et mâle certifié, sous sa robe blanche : Sa Sainteté le pape, je jure et déclare que tout est en ordre dans la maison. (ES : 55)

La mère supérieure se sent donc pleinement justifiée d'user, voire d'abuser de son pouvoir. Elle entretient des conversations privées avec Julie en l'exhortant à lui ouvrir son cœur. Elle donne des ordres et impose des sanctions : « [mes] filles méritent d'être punies. » (ES : 88) Sœur Julie porte un bracelet clouté tous les vendredis du mois. Elle lave le long corridor du couvent et se voit privée de sacrement pour avoir ri et dormi dans la chapelle. C'est aussi sœur Marie-Clotilde qui voit, avec l'aumônier et le docteur, au bon fonctionnement de la maison. Pour faire comprendre son autorité à sœur Julie, elle lui explique que : « [j'ai] rang de supérieure et j'ai des filles sous mes ordres. Je dis à l'une : va, et elle va ; à l'autre, viens, et elle vient ; et à la nouvelle postulante qui entre ici : fais cela, et elle le fait. [...] tel est mon devoir de supérieure et de directrice spirituelle. » (ES : 19) Il n'empêche que les dons de sœur Julie finissent par miner l'autorité de cette dernière : « La supérieure des dames du Précieux-Sang vient de retrouver intacte la plus vieille terreur de son enfance lointaine : la certitude quasi absolue que le diable se trouve caché sous son lit et que, d'un moment à l'autre, il va la tirer par les pieds pour la dévorer. » (ES : 61)

Bien qu'elle fasse tout pour réinstaurer la paix dans la maison, la mère supérieure échoue, car des forces souterraines seraient à l'œuvre.

En effet, selon elle, tous les phénomènes « surnaturels » qui affligent le couvent, soit la disparition d'hosties, la lumière du sanctuaire qui s'éteint toute seule, la tempête dans la chambre où Julie est enfermée, la mort de mère Antoine, celle de madame Sansfaçon, le silence moins respecté et, pire que tout, l'absence de Dieu dans sa propre maison (ES : 141-148) ont une seule explication : « tout le mal vient de sœur Julie » (ES : 148). On pourrait donc croire que Julie donne à la mère supérieure une occasion d'exercer un réel pouvoir, au lieu de recourir à l'autorité masculine. Mais cette dernière reste soumise à Dieu de sorte que, comme elle le déplore, « [notre] pénitence [celle des femmes] sera sans fin. » (ES : 185)

### **c) Le silence : entrave à la parole ou recueillement ?**

Dans *Les enfants du sabbat*, le silence traduit un sentiment de peur ou confine à l'hypocrisie. De temps en temps, certes, on rencontre le silence idéal, celui dont on a besoin pour prier et rester en contact avec Dieu, soit « [le] silence intégral. Le tête-à-tête avec soi-même. » (ES : 130)

Cependant, la plupart de temps, ce silence ressemble davantage à une privation de parole. On doit se taire ; tout ce qui se passe au couvent doit rester caché : « [le] scandale appelle le scandale [...] il faut sauver la réputation du couvent à n'importe quel prix. » (ES : 184). Une telle logique mène même les autorités du couvent à permettre l'infanticide... Ironiquement, on note qu'« [en] dépit des consignes de silence, rigoureusement respectées par les sœurs surveillantes, tout le monde est au courant de ce qui se passe. » (ES : 175) Par conséquent, on peut comprendre que même si « [le] grand silence devient de rigueur » (ES : 78), la vérité trouve le moyen de circuler entre les murs de cette « prison ».

Par ailleurs, il n'y a pas qu'au couvent que la loi du silence ait cours, puisque mère Marie-Clotilde « écrit en vain à la mère provinciale et à l'archevêché, implorant du secours et un nouvel aumônier. Aucune réponse. Le monde extérieur se tait. Le couvent semble abandonné des hommes et de Dieu. » (ES : 75). Même l'abbé Léo-Z. Flageole ne veut pas se mouiller dans cette délicate affaire :

L'abbé Flageole craint d'ébruiter trop tôt ce qui se passe chez les Dames du Précieux-Sang. Ne pas risquer, une fois de plus, d'être traité d'obsédé et de névrosé par les médecins et par les supérieurs. Ne vaut-il pas mieux laisser filer sœur Julie jusqu'au bout de sa possession avant d'en avertir les plus hautes autorités religieuses ? Garder le secret, soutenir tout seul... l'état de siège contre le démon. (ES : 131)

Du coup, ce « grand exorciste » se voit lui aussi pris au piège du silence. Il sait qu'il doit parler, mais « son silence lui paraissait inexplicable – je suis complice, je suis sûr que je suis complice. » (ES : 173) Le silence se voit donc fortement, et manifestement, dénoncé ici. Selon Verthuy,

Anne Hébert lançait le livre lui-même tel un gros juron pour briser le silence millénaire qui entoure les femmes. Dans ce sens, même si en fin de compte Julie quitte le couvent pour trouver un maître, elle aura au moins fait savoir à ses consœurs dans quel monde elles vivent. C'est un geste posé en direction de l'insoumission collective. (1988 : 31)

Néanmoins, sœur Julie a plusieurs tâches à accomplir avant de trouver le salut. Entre autres, elle souhaite donner une voix aux sœurs qui, jusque-là, étaient restées muettes. En quelque sorte, elle se doit de briser la loi du silence qui règne dans le couvent. Par la même occasion, elle va chasser ceux qui cherchent à faire respecter cette loi.

#### **d) Se soumettre ou pas ?**

Est-il nécessaire d'insister sur le fait que sœur Julie entend bouleverser l'ordre établi ? L'Église catholique est encore maintenant une des institutions les plus structurées au monde. Avec ses traditions, ses dogmes et ses rites bien organisés, elle fait place aux changements, mais à son propre rythme. Mais cela n'empêche pas Hébert de proposer la représentation d'une religieuse capable de chambouler l'univers réglé au quart de tour qu'est le couvent. Ici, comme le dirait Smart, on reconnaît sans hésiter la loi du Père.

On a vu que sœur Julie avait une mission à accomplir. Or, quiconque l'a envoyée lui a fourni des outils : l'insoumission à l'autorité, le rejet systématique des dogmes, et l'adoration du Diable en lieu et place de Dieu, rien de moins. N'oublions pas que Julie a été initiée à la sorcellerie et qu'elle entend en profiter : « Philomène me dit que je possède un pouvoir et il faut que je l'exerce. » (ES : 149) Ainsi, pour ridiculiser l'abbé Migneault et punir sœur Gemma, elle se rend en songes dans la montagne de B... et sollicite deux faveurs auprès de son père,

au nom de la petite fille violée. 1. Que sœur Gemma, confite dans sa joie mielleuse, soit confondue et ruisselle de larmes, une bonne fois pour toutes. 2. Que le père aumônier découvre, d'une façon irrémédiable, sa parfaite nullité, devant toute la communauté. (ES : 45)

Ces punitions semblent somme toute bénignes, mais pas si elles sont infligées dans un cadre aussi strict et hiérarchisé que le couvent. Ainsi, lorsque sœur Gemma se voit destituée de sa fonction à la chapelle, puis reléguée aux cuisines, elle réagit plutôt mal : « [elle] accumule les maladroites, récolte réprimande sur réprimande, punition sur punition. Elle renifle, de plus en plus souvent, et pleure dans son grand mouchoir d'homme, se cache pour vomir. » (ES : 48) L'abbé Migneault, aumônier du couvent, ne va guère mieux : « [le] pouvoir destructeur de sœur Julie agissait sur l'aumônier, sans rencontrer aucune

résistance. Il fallait que cet homme soit abaissé et reconnaisse son insignifiance totale. De cela, sœur Julie était certaine, comme quelqu'un qui a reçu une mission. Déchu, l'abbé Migneault serait déchu. » (ES : 53) Ironiquement, l'abbé ridiculisé et humilié souhaite se confesser à Julie (ES : 54), comme s'il reconnaissait en elle sa nouvelle déité. Étant donné qu'il ne peut même plus préparer ses sermons, il finit par s'en aller. La narration précise par la suite que l'homme en proie à « des insomnies, des sueurs nocturnes et des cauchemars » (ES : 92), se serait pendu. On peut donc voir là le premier triomphe de la femme (Julie) sur le patriarcat et, plus spécifiquement son incarnation dans la religion et les dogmes qu'elle entérine.

Un second aumônier, qui a pour tâche d'exorciser sœur Julie, fait lui aussi face à l'adversité : « [incapable] de bouger ni de baisser les yeux, l'aumônier supplie Dieu, tout bas, de briser l'air entre lui et sœur Julie, afin que se détache de lui ce regard qui l'envoûte et le cloue à sa chaise pour le crucifier. » (ES : 91) On ne compte plus les fois où il est victime d'attaques nocturnes, sa lutte contre cette sorcière se révélant sans relâche. Avec l'aide de la mère supérieure, il parvient néanmoins à ligoter Julie de manière à l'immobiliser sur son lit et à découvrir la « marque du diable » (*stigma diaboli*). Or, il a beau rédiger un rapport pour dénoncer sœur Julie aux autorités religieuses, et étouffer son enfant, il ne peut prévenir sa fuite et son retour vers le « maître ». Ce grand exorciste, qui occupe une fonction très importante dans l'Église puisqu'on lui reconnaît la faculté de chasser les démons, se voit alors vaincu, en quelque sorte, par sœur Julie. Selon Denis Bouchard, « l'exorcisme a réussi » (1976 : 377), parce que le couvent retrouve son atmosphère paisible d'avant.

Autre figure masculine importante, le docteur Painchaud voit lui aussi son autorité bafouée par la jeune religieuse. Face à elle, il « se sent vu, pénétré, jusqu'à la moelle de ses os, avalé, en quelque sorte, mastiqué et recraché, avec dégoût, sur le parquet bien ciré, comme de la bouillie. » (ES : 71) Se sachant en danger, en quelque sorte, l'homme entend quand même mater cette rebelle peu ordinaire, par le biais d'une stérilisation en règle, rien de moins :



[il] se promet d'opérer sœur Julie et de lui enlever « tout ça », tout ce qui lui aigrit le corps et l'âme... Il faut l'empêcher de nuire, la rendre impuissante, lui fermer ses sales yeux jaunes, le temps d'une bonne anesthésie, être le maître absolu de sa vie et de sa mort, lui ouvrir le ventre et le recoudre à volonté, jeter aux ordures tout ce bataclan obscène (ovaires et matrice) qui ne peut servir à rien. (ES : 72)

Le caractère outrancier de cet extrait n'échappera à personne, mais il exprime quand même un malaise. La société du texte permet d'enfermer la femme, de la dominer, et de contrôler sa capacité à enfanter. Toutefois, sœur Julie paraît bien préparée à affronter ce nouvel ennemi. Elle dira : « Je suis ta night-mère, ta sorcière de la nuit. [...] je t'emmène avec moi... » (ES : 73) Bientôt, le bon docteur se résout à ne plus mettre les pieds au couvent. Or, Julie n'en a pas terminé avec lui, allant même jusqu'à éveiller la sensualité du pauvre homme. Certes, le roman reste ambigu à cet égard : on pourrait croire que le bébé de Julie advient à la suite des œuvres de Painchaud, mais l'économie du texte oblige aussi à retenir l'explication fantastique.

Quoi qu'il en soit, Julie arrive à lui transmettre ses plaies et ses blessures, comme si elle se trouvait en compagnie d'un nouveau Christ. Ainsi, le docteur prend sur lui les maux de sœur Julie et ne peut plus se séparer d'elle. Reconnaisante (et pleine d'ironie), Julie remercie son sauveur : « Cher trésor des âmes pieuses. Le corps mystique de Satan, c'est moi. C'est toi. C'est nous. Tu te damnes à ma place, et c'est extraordinaire comme je me sens bien à présent. Merci, cher cœur. » (ES : 163) La victoire qui a échappé à Philomène lors de l'initiation ratée de Joseph dans la montagne de B... a été rachetée par Julie. Quant au pauvre docteur, il porte désormais la marque de ses péchés, lui dont le corps est désormais couvert de vésicules suppurantes...

Par conséquent, si les sorciers « croquent des hosties comme des biscuits du soda » (ES : 33) et exaucent les prières des sœurs (ES : 47, 62, 68, 90, 124-125, 136), si Dieu est absent du couvent (ES : 60), si la sœur économe est « géniale en affaires, mais absente à tout le reste » (ES : 138), tandis que le sexe règne sur l'autel de la montagne de B... (ES : 41) et que les religieux se convertissent à la consommation de bagosse et s'adonnent au sabbat (ES : 35), cela signifie que « [l'ordre du monde est inversé. » (ES : 42)

Autre exemple éloquent, Hébert montre des religieuses distraites pendant la prière, et iconoclastes malgré elles : « *Sanctus Sanctus Sanctus, Pleni sunt coeli et terra. Gloiria tua*, chantent les bonnes sœurs, escamotant le nom de Dieu sans s'en rendre compte, guidées par la toute petite voix somnambulique et toute-puissante de sœur Julie de la Trinité. » (ES : 40) De fait, comme le mentionne Desmeules : « [sœur] Julie de la Trinité incarne [...] l'oscillation entre ces pôles, où s'entremêlent les valeurs sacrées et profanes. » (*Op.cit.* : 94) En réalité, pour Julie, l'heure de la méditation est devenue celle du voyage temporel vers la cabane dans la montagne de B....

Si Julie rejette les traditions et les dogmes, si elle est insoumise aux autorités masculines, il semble qu'elle reste sous l'emprise d'une entité masculine : le diable, son père, son maître et en quelque sorte son mari. On peut croire que cette entité dotée d'un immense pouvoir de subversion est bel et bien présente au couvent, mais qu'elle sévit également à la montagne de B... et dans la mémoire de sœur Julie :

[aller] et venir librement, du couvent à la montagne de B..., et de la montagne de B... au couvent. Faire la navette dans le temps, des années trente aux années quarante. Sœur Julie accomplit ce voyage, de plus en plus facilement, sans que personne ne s'en doute, durant l'heure de méditation quotidienne, s'agenouille à la chapelle, parmi ses compagnes. (ES : 71)

D'une certaine manière, sœur Julie reste attachée à ses origines, voire enchaînée à sa lignée paternelle : « Cher Satan, mon père et mon époux. [...] enseigne-moi tout ! » (ES : 110) En effet, à la cabane de la montagne de B..., c'est Adélarde qui règne, soit en dominant Philomène, la mère, soit en violant Julie : « [derrière] la cloison, les cris de la fille, le rire du père » (ES : 111). Adélarde constitue le [maître] absolu de la femme et sa fille. Il les désire et il prend celle qu'il veut. (ES : 58) Ainsi, autant l'ordre est bouleversé au couvent, autant il paraît immuable sur la montagne de B... Julie incarne donc bel et bien la fille dominée par une figure patriarcale à la fois polymorphe et perverse.

En revanche, Ruth M. Mésavage est d'avis que « [lorsque] Julie de la Trinité proclame “[mon] enfant n’a pas de père. Il est à moi, à moi seule. J’ai ce pouvoir”, elle affirme l’autonomie de l’univers féminin aussi bien que son aspect virginal malgré son viol. » (1989-1990 : 158) Par-delà une référence à « l’incarnation », il est donc possible qu’Hébert offre la représentation d’une femme dont l’autonomie serait telle qu’elle n’aurait pas besoin de l’homme pour enfanter, ce qui serait d’une certaine manière encore plus subversif que de contester un dogme catholique, quel qu’il soit.<sup>38</sup> Il n’empêche qu’on doit s’interroger sur l’autonomie réelle de sœur Julie, laquelle s’empresse de rejoindre son « maître » (ES : 187) à la fin du roman...

---

<sup>38</sup> Je dois signaler, à cet égard, que des chercheuses (telle Anne Fonteneau dans *Le féminin et le sacré dans l'œuvre en prose d'Anne Hébert* ou Hélène Barthelmebs-Raguin dans « Femmes transgressives dans les littératures francophones. Le sujet féminin à l'épreuve du crime ») se trompent, car elles suggèrent que cet enfantement serait une référence à l'Immaculée Conception. Si cette naissance est bel et bien une allusion biblique, elle a plutôt à voir avec la conception de Jésus, et non pas le dogme de l'Immaculée Conception (la conception de la Vierge Marie), proclamé en 1854 par le pape Pie IX. En vertu de ce dogme, la bienheureuse Vierge Marie a été, au premier instant de sa conception, par une grâce et une faveur singulière du Dieu Tout-Puissant, en vue des mérites de Jésus-Christ Sauveur du genre humain, préservée intacte de toute souillure du péché originel [Catéchisme de l'Église Catholique, paragraphe 491]. En revanche, Maïr Verthuy soutient à juste titre que « [sœur Julie] participera au blasphème suprême en reproduisant, à l'envers et dans l'inceste, la naissance du Christ, mettant au monde un enfant qui mourra aux mains des représentant/e/s de l'Église. » (1988 : 31)

### e) Rester ou pas ?

On pourrait dire qu'en quittant les lieux, Julie trouve une forme de liberté, mais pas pour autant son autonomie. Pour devenir sujet, il faudrait selon Boisclair que la femme ait les moyens de son indépendance. Or, non seulement Julie quitte-t-elle le couvent les mains et le ventre vides, mais elle retourne auprès d'une autorité qui, à défaut d'avoir un visage, confine tout de même au patriarcat.

Si l'on en croit Denis Bouchard, il faut écarter l'idée voulant que le personnage venu chercher sœur Julie soit le diable. Il met en garde contre ce jugement hâtif, découlant du passage « mon maître sera content, il m'attend dehors. » (ES : 187) Il suggère plutôt que cette mystérieuse entité soit le fantôme d'Hector de Saint Denys Garneau, le cousin d'Anne Hébert décédé en 1943, soit un an avant l'époque du récit des *Enfant du sabbat*. Ou encore un prêtre déguisé. (1976 : 377-378)

Je ne saurais souscrire à cette interprétation qui, à mon sens, dépasse et de loin le cadre du texte, ainsi que celui de la « société du texte ». S'il faut spéculer, je préfère songer au D<sup>r</sup> Painchaud, follement amoureux de Julie. Ou encore à Adélard, son père. Il ne faut pas oublier que, tout au long du roman, seul Adélard a droit au titre de « maître ». D'une certaine manière, Bishop abonde dans ce sens :

Quel est ce « maître » ? Ce jeune homme, « grand et sec » [...], comme l'était Adélard ? Serait-ce Adélard rajeuni, le père-diable revenu cherche sa fille-épouse [...] puisque celle-ci a enfin pleinement accepté de réintégrer le rôle de sorcière que ses parents lui avaient dicté ? [...] L'essentiel, ce sont les mots « mission accomplie » et celui de « maître », ces termes signifient que la relation entre Julie et le jeune homme sera de maître à esclave, de dominateur à dominée. (1980 : 40)

Ainsi, selon Bishop, Julie retourne dans la maison du père. Seul Joseph, son frère, serait parvenu à une pleine agentivité. Julie, elle, a « déjà [été] initiée, elle ne peut plus partir. » (ES : 70)

Quoi qu'il en soit, l'image de la religieuse que projette Anne Hébert paraît pour le moins ambiguë : il s'agit d'une femme tantôt dévote et simplette (sœur Gemma), tantôt rebelle et impitoyable (sœur Julie), tantôt soumise à l'autorité cléricale (sœur Marie-Clotilde de la Croix), mais toujours dominée par plus fort qu'elle, comme si la Révolution tranquille n'avait pas encore porté tous ses fruits...

## CHAPITRE 4

### **La figure de la religieuse : versions nuancées**

Dans le présent chapitre, il sera question de deux romans récents qui offrent un portrait beaucoup plus diversifié de la figure de la religieuse. Ces œuvres semblent reconnaître à la religieuse une plus grande part d'humanité, tout en se montrant quand même critiques à l'égard des sociétés fictives en marge desquelles elles évoluent.

#### ***Anna pourquoi*<sup>39</sup> de Pan Bouyoucas**

Quarante-trois ans après le début de la Révolution tranquille et vingt-huit ans après la parution des *Enfants du sabbat* d'Anne Hébert, *Anna pourquoi* se voit publié. Ce roman a pour auteur Pan Bouyoucas, migrant venu de Grèce en 1963 à l'âge de 16 ans. Campée dans le pays natal du romancier, l'intrigue d'*Anna pourquoi*, ainsi que les figures de religieuses qu'il fait vivre, a néanmoins trouvé un lectorat au Québec, le fait qu'il ait mérité le Prix littéraire des collégiens 2005 en constituant à tout le moins une indication.

Il faut toutefois noter que, contrairement aux deux œuvres déjà étudiées, celle-ci ne s'inspire vraisemblablement pas de la société québécoise traditionnelle, ni du catholicisme tel qu'il a pu exister ici à une certaine époque. Les religieuses de Bouyoucas appartiennent plutôt à l'Église orthodoxe grecque, dont les fondements restent comparables à ceux de l'Église catholique romaine. Ainsi, le terme « pope » employé dans le récit désigne les prêtres chrétiens orthodoxes. La religion grecque orthodoxe a aussi ses archevêques, ses religieuses et religieux, de même que ses diacres. Elle se caractérise par une liturgie, des prières et des sacrements semblables à ceux de l'Église catholique.

---

<sup>39</sup> Montréal, Les allusifs, 2003 ; désormais AP, suivi du numéro de la page.

L'Église orthodoxe se démarque cependant aujourd'hui de son homologue catholique par le fait qu'elle marche toujours main dans la main avec l'État, dans le sens où elle y est assujettie. Au Québec, on le sait, il fut un temps où c'était l'Église qui exerçait une influence notable sur la politique ; la séparation entre l'État et les pouvoirs religieux est encore relativement récente.

Autre différence notable, les popes peuvent se marier, tandis que les prêtres catholiques n'y sont pas autorisés. Je devrai donc tenir compte des caractéristiques particulières de la société fictive présente dans *Anna pourquoi* au fil de l'analyse qui va suivre.

Au sujet d'*Anna pourquoi*, je préciserai d'emblée que si l'on se fie aux critères énoncés par Légaré, on pourrait classer l'œuvre de Bouyoucas dans la catégorie des romans de la recherche d'authenticité, ses personnages n'étant pas à proprement parler traditionnels, ni manifestement révoltés. En effet, les deux protagonistes, sœur Nicoletta et sœur Veroniki, ont une vie spirituelle véritable, bien que cette dernière prenne pour les femmes des directions diamétralement opposées, du moins au départ. De même, Bouyoucas ne glorifie ni ne dénigre ces deux figures de religieuses en quête de sens.

## Résumé

Sœur Nicoletta, une quinquagénaire, vit seule depuis quatre ans au Kastro, une forteresse du mont Apitiki à Léros, une île grecque. Elle s'occupe des fleurs et de la chapelle où sont déposés les ex-voto des gens guéris par la Vierge miraculeuse. Elle doute du pouvoir attribué à cette statue, préférant croire aux vertus de la charité envers son prochain.

Humaine et prête à prodiguer l'amour de Dieu en toute circonstance, elle garde contact avec le monde, notamment en descendant au village pour cueillir chez le cafetier les magazines de cinéma qu'il conserve pour elle.

Envoyée par l'évêque pour surveiller sœur Nicoletta, une jeune et belle novice du nom de Veroniki se rend à la forteresse pour s'y installer. Zélée et idéaliste, la jeune femme porte un jugement sévère sur son aînée, tandis qu'elle scrute ses moindres faits et gestes. Malgré tout, une sorte de respect finit par s'instaurer entre les deux femmes, jusqu'à l'arrivée du diacre Maximos, iconographe de son état. Traité tel un vagabond par ceux du village, Maximos se voit alors invité par sœur Nicoletta à effectuer des rénovations dans la chapelle. Or, Maximos reconnaît tout de suite en sœur Veroniki la femme qu'il aimait : Anna. Le cœur brisé, il exécute tout de même son travail.

Un jour, pleine de sollicitude, sœur Nicoletta va consoler l'homme dans son atelier. Veroniki, soupçonneuse, les surprend dans les bras l'un de l'autre. Scandalisée, elle dénonce Nicoletta auprès de l'archevêque, lequel oblige cette dernière à s'exiler en Inde, où elle meurt dans l'incendie d'un orphelinat.

Encore plus triste qu'avant, Maximos prend ses pinceaux et, tout en haut de la montagne, peint l'inscription « Anna pourquoi ? » avant de s'en aller. Bientôt, au village, les hommes se mettent à soupçonner toutes les femmes qui s'appellent Anna d'avoir fait quelque chose de répréhensible. Quant à sœur Veroniki, hantée par le remords, elle habite désormais seule la forteresse. Au fil du temps, elle apprend à aimer et à pardonner, comme le faisait sœur Nicoletta dont elle ne cesse de chanter les louanges, jusqu'à son propre décès.



**a) Être ou ne pas être... religieuse ?**

Tout ce que l'on sait de sœur Nicoletta est qu'elle est née dans une riche famille grecque d'Alexandrie. Elle a fait ses études en Égypte, puis à Paris, où elle a obtenu un diplôme de physiothérapeute.

En plus du grec, du français et de l'arabe, elle parle l'anglais, l'italien, l'amharique et deux ou trois dialectes bantous, car elle a été missionnaire pendant une douzaine d'années en Afrique. (AP : 13)

De son côté, sœur Veroniki vient d'une « famille pauvre de quatre enfants » (AP : 22), au sein de laquelle elle n'aurait pas trouvé à s'épanouir, notamment parce que « ses parents ne l'avaient jamais laissée grimper plus haut que le deuxième étage du HLM où elle avait grandi. » (AP : 14)

On n'est jamais informé directement de ce qui aurait incité sœur Nicoletta à prendre le voile. Par contre, il paraît évident qu'elle sait se montrer très charitable, et qu'elle croit en l'amour du prochain, qu'elle est prête à prodiguer sans se soucier des conséquences. Aussi offre-t-elle un accueil chaleureux à la novice au moment de son arrivée.

Au fil du roman, plusieurs gestes révèlent ses qualités humaines et ce qu'on pourrait appeler sa « vocation ». Elle se rend en ville pour traiter un enfant malade : elle crache dans la bouche d'un bambin déshydraté pour lui sauver la vie. C'est elle qui reconnaît le talent du diacre Maximos, et qui lui rend visite après une tentative de suicide, sans compter qu'elle parvient à atténuer sa tristesse. En somme, elle croit que « la Vierge, son fils, les saintes, ils ont fait leur part en nous indiquant le chemin à suivre. La seule grâce qu'ils peuvent maintenant nous accorder, c'est de nous inspirer à poursuivre leur œuvre et à accomplir, à notre tour, des miracles » (AP : 55).

En ce qui a trait à sœur Veroniki, l'archevêque note dès le début que la novice semble pétrie d'idéalisme, en quête d'absolu ou d'une forme de pureté que seule l'entrée dans les ordres pourrait lui procurer.

Elle l'ignore encore, mais Veroniki entre dans une phase de remise en question de sa foi, et ce, au contact de son aînée, dont elle est chargée de consigner par écrit les « agissements ». Le diacre Maximos, pour sa part, la soupçonne « de vouloir prendre le voile pour se donner un air. Par orgueil, elle lui avait caché la véritable raison, en pensant qu'il l'aurait réprouvée tout autant. » (AP : 107)

Or, la véritable raison derrière la vocation de sœur Veroniki est bientôt précisée : « [comme] elle [la mère de Veroniki] le lui avait si souvent répété depuis qu'on lui avait annoncé que sa fille était née avec une malformation cardiaque et qu'elle ne vivrait pas longtemps, elle [Nicoletta] lui disait : ménage ton cœur. » (AP : 108) D'une certaine manière, la novice espère que l'intercession divine de la Vierge miraculeuse prolongera son existence, de sorte qu'il lui faut observer scrupuleusement les règles de l'Église.

Alors que Nicoletta vit sa foi tel un don de soi, Veroniki paraît plus intéressée dans sa démarche. Mais les deux, chacune à sa façon, présentent un visage humain, fait de forces et de faiblesses.

#### **b) Demeurer dans la maison du Père ?**

Sœur Nicoletta et sœur Veroniki, deux femmes de mentalité et d'âge différents, ont en commun d'avoir troqué le statut d'hétéronomie patriciale pour celui d'hétéronomie religieuse. En tant qu'objets d'échange, elles sont passées de la maison du père à celle du mari-Dieu, tel que le soulignerait Boisclair.

Sœur Nicoletta a dû renoncer aux richesses de sa famille et au cinéma qu'elle aime bien. Elle s'est dépouillée de tout et habite depuis quatre ans dans une forteresse byzantine appartenant à l'archevêché.

Bien qu'elle y vive seule, elle reçoit des ordres de l'archevêque en personne. Malgré l'étrange complicité qui caractérise la relation entre ces deux personnages, c'est toujours celui-ci qui a le dernier mot. Par exemple, quand l'archevêque annonce à Nicoletta qu'une novice viendra la rejoindre, elle demande :

- Pourquoi ? Je me débrouille bien seule.
- Elle est trop avide de miracles.
- Envoyez-la en Afrique, ça la guérira, certain.
- Il faudra d'abord la vacciner. Seule toi peux lui inoculer le vaccin dont elle a besoin.
- Est-ce la seule raison ?

L'archevêque s'était raclé la gorge, Nicoletta avait compris... (AP : 15)

De même, lorsque l'homme d'Eglise discute avec la novice avant son départ pour la forteresse, il parle de sœur Nicoletta comme si cette dernière lui appartenait : « [bref], je ne voudrais pas la perdre. Elle a encore beaucoup à offrir. » (AP : 14) Après tout, Nicoletta demeure dans sa maison. Certes, la religieuse a apprivoisé le vertige, le silence, la noirceur et la peur associés à cette forteresse. Elle y a planté des fleurs, pris soin de la chapelle et de la statue de la Vierge.

Logiquement, dès qu'elle rompt ses vœux (celui de chasteté, en fait) en compagnie du diacre, le « propriétaire » de la forteresse la chasse non seulement du Kastro, mais aussi de la ville : « L'archevêque [...] avait ordonné [à Nicoletta et à Maximos] de quitter l'île, sans faire de scandale, et le pope devait les accompagner jusqu'au port et ne les quitter que lorsqu'ils auraient embarqué. » (AP : 94)

En ce qui concerne sœur Veroniki, il semble qu'elle conserve longtemps son statut d'objet. Dès son arrivée à la forteresse, elle se voit pour ainsi dire assujettie à l'autorité de sa « supérieure », laquelle doit lui enseigner les rudiments de la vie religieuse. Mais cette autorité reste bien relative, car Nicoletta sait faire preuve de compassion à l'endroit de sa jeune apprentie : « Nicoletta la serra dans ses bras jusqu'à ce qu'elle arrête de sangloter. » (AP : 55)

Certes, la novice demeure sous l'emprise d'un patriarcat clérical. Même si l'archevêque, un « père » indulgent, lui dit « garde-toi de porter trop vite un jugement qui pourrait être lourd de conséquences » (AP : 14) en parlant de Nicoletta, Veroniki ne peut s'empêcher d'espionner son aînée : « [un] soir quand elle serait habituée au noir, [...] elle regarderait par sa fenêtre pour vérifier si du moins [Nicoletta] faisait sa prière avant de se coucher. » (AP : 24) Pire encore, « [plutôt que d'aller manger, comme son aînée le lui avait demandé, elle avait écouté à la porte de l'église, afin de savoir pourquoi le diacre ne voulait pas rester seul avec la nonne. » (AP : 30) En outre, c'est l'archevêque qui a semé des doutes dans la tête de Veroniki quant à la vertu de sœur Nicoletta :

Je me suis souvent demandé pourquoi l'archevêque l'a ramenée d'Afrique où, paraît-il, elle faisait un travail extraordinaire, pour la planter, seule sur cette montagne. Y aurait-elle eu des relations avec les indigènes ? Est-ce pour cela qu'elle tenait tant à donner asile au diacre ? D'autant plus qu'elle ne risque plus de tomber enceinte... (AP : 84)

Du reste, l'image de sœur Nicoletta tenant un enfant noir incite la novice à imaginer toutes sortes de choses, dont un passé trouble chez son aînée.

Enfin, sœur Veroniki est l'objet de ses propres préjugés. Alors que son statut de religieuse devrait contribuer à l'élever au-dessus de la mêlée, elle se soucie de ce que les autres pensent : « [elle] était surtout préoccupée, maintenant, par ce que les gens diraient de la présence d'un homme dans la forteresse. » (AP : 63) Au lieu de consoler Maximos, qui est éploré, elle déclare « [que] penseraient les gens s'ils te voyaient ? » (AP : 69). Ce dernier, on s'en doute, n'en a cure.

Par conséquent, bien qu'elles cohabitent dans la « maison du Père », il est évident que Nicoletta et Veroniki n'occupent pas cet espace de la même manière.

### **c) Le silence : recueillement ou entrave à la parole ?**

Contrairement aux romans de Mailhot et d'Hébert dont il a été question dans le chapitre précédent, on ne trouve pas ici de références aussi nombreuses et directes au silence. Au silence en tant que règle à respecter, du moins. Bien sûr, le Kastro s'avère un lieu empreint de silence, car isolé et loin des conversations et des rumeurs qui ont cours au village.

En effet, les personnages de Nicoletta et de Veroniki s'expriment souvent et communiquent. L'aînée le fait de bonne grâce, mais il faut avouer que la novice tait ses pensées les plus problématiques. Par ailleurs, les deux n'occupent pas un couvent comme tel, ce qui modifie considérablement la place que le silence peut occuper au sein de l'intrigue. Peut-être faudrait-il davantage parler ici de non-dit, d'incommunicabilité, voire de mensonge plutôt que de silence. Veroniki ne révèle jamais à Nicoletta la nature de la « mission » qu'on lui a confiée, pas plus qu'elle n'avoue au diacre la véritable raison qui l'a poussée à le quitter et à prendre le voile. Quant à Nicoletta, on peut supposer que le silence ne lui pose pas de problème, elle qui a passé plusieurs années seule dans la forteresse. Pour cette dernière, en fait, le silence serait bel et bien une forme de recueillement.

Cela étant dit, je m'en voudrais de ne pas mentionner ce passage crucial où, justement, sœur Nicoletta semble réduite au silence. Un silence infligé cette fois par une figure d'autorité à la fois religieuse et masculine. Il advient quand elle se voit contrainte à l'exil, après sa « faute » :

Au début, elle demeura interdite, incapable de protester [...], alors que l'autre l'accablait. Et quand [le pape] eut fini, elle s'était transformée en une femme vieille, brisée, et regardait le pape de cet air triste, dira-t-il dans son rapport à l'archevêque, qu'on imagine comme un dieu contemplant l'agitation des hommes. (AP : 93)

Chez Bouyoucas, le seul « personnage » qui semble incarner en tout temps le silence imposé par l'Église serait la statue de la Vierge miraculeuse dont « [le] regard détourné est empreint d'une profonde tristesse, que soulignent ses lèvres figées » (AP : 7), ces « lèvres figées » constituant, selon moi, une allusion au silence des femmes de l'Église.

#### **d) Se conformer ou pas ?**

D'une certaine manière, c'est son anticonformisme qui vaut à sœur Nicoletta d'être l'objet d'une investigation de la part de l'évêque, et ce, par le biais de la novice Veroniki. De toute évidence, on s'inquiète de la santé mentale de cette individualiste qui s'accommode trop bien de sa solitude, alors qu'elle appartient pourtant à un groupe qui, normalement, favorise la grégarité.

En fait, sœur Nicoletta est dotée d'une subjectivité bien intégrée. Elle n'a besoin de personne. Elle plante des fleurs et, en quelque sorte, tient maison. Elle n'ose pas mettre les pieds au cinéma, mais elle se tient quand même au courant des nouveaux films qui sortent, grâce à la complicité du cafetier qui lui réserve des magazines. Nul, ou presque, ne l'empêche de faire ce qu'elle veut.

Vivre seule au sommet d'une montagne n'est pas facile, mais elle réussit néanmoins à y cultiver un jardin « parmi les pierres et les rochers » (AP : 106), une allusion à sa capacité de rendre vivant ce qui ne l'est pas a priori. Du haut de son promontoire, elle en vient même à ironiser sur sa situation : « À toujours regarder l'humanité de haut, ce n'est pas Dieu que je vois m'attendant les bras ouverts. Non. Je me prends pour Dieu. » (AP : 15) Bref, elle se sent libre dans ce lieu où nul ne vient troubler sa foi.

Même dans l'exil, elle dégage une forme de bonheur trouvé dans la servitude, ce dont témoigne la biographie qu'on finit par lui consacrer : « [il] y avait d'autres photos à l'intérieur du livre. Elles montraient Nicoletta accomplissant avec joie même les tâches les plus répugnantes. Et la gratitude qu'on lisait sur le visage des malades et des mourants dont elle s'occupait auréolait son image de lumière. » (AP : 105)

De son côté, la novice entend se conformer aux dogmes propres à sa religion, au point où elle en perd momentanément son humanité. Elle porte des jugements sans appel sur son aînée et espère des miracles pour elle-même. Avec le temps et au contact de sœur Nicoletta, désormais au loin, Veroniki se détourne de ce qu'elle croyait être les lois de l'Église, pour se repentir, notamment, de son aveuglement à l'endroit de Nicoletta : « [elle] s'en voulait [...] d'avoir trop vite porté un jugement sur cette femme. » (AP : 24) Elle finit donc par prendre conscience de la réalité « profane » et n'a d'autre choix que d'intégrer sa subjectivité, ce qui ne se fait toutefois pas aisément :

l'Anna que personne ne soupçonnait vivait son propre martyre [...] Il lui fallait aussi, pour trouver la sérénité qu'elle avait toujours cherchée, se débarrasser de l'angoisse qui la saisissait chaque fois qu'elle devait sortir dans le noir. Une angoisse si profonde que, depuis le départ de Nicoletta, une nuit sur deux, elle était réveillée par ses propres cris. (AP : 100-101)

Ainsi, il semble bien que sœur Nicoletta entraîne Veroniki, redevenue Anna, vers une forme paradoxale d'anticonformisme. Tout indique que c'est en s'éloignant de la religion des hommes qu'on parvient à se rapprocher le plus à celle de Dieu...

#### **e) Rester ou pas ?**

Alors que sœur Nicoletta poursuit son apostolat ailleurs, Veroniki apprivoise, onze ans durant, le vertige, la noirceur, le silence et l'ennui. Il semble que la Vierge ne l'ait pas abandonnée, car elle lui aurait envoyé des chats dont elle n'hésite pas à s'occuper, puisqu'ils ont besoin d'elle. Du coup, elle songe au fait qu'[elle] était trop fière du petit univers qu'elle s'était créé pour laisser de vieilles chimères venir le gâcher. » (AP : 102) Elle demeure au Kastro et n'entend d'aucune manière renoncer à ses vœux, lesquels prennent peu à peu une tournure plus vraie.

Par exemple, elle se rend dans les écoles pour enseigner aux enfants, citant l'exemple de Nicoletta qui parle plusieurs langues, mais se fait davantage comprendre à travers le langage de l'amour. Elle refuse également d'exercer une autorité indue sur eux : « [si] je vous impose d'autres lois, elles étoufferont votre âme et ses élans » (AP : 108) leur dit-elle. Bientôt, on parle d'elle comme de « la vénérable sœur du Kastro » (AP : 109), elle qui paraît avoir trouvé un sens à sa vie fragile dans le fait de donner sans compter.

Dans « Au pays de Catherine », Boisclair mentionne qu'« à la croisée des critères et des statuts figurent les indicateurs, qui sont, précisons-le, des déclinaisons possibles et non des modalités uniques. » (2000 : 113) De fait, le roman de Bouyoucas offre un cas de figure différent de ce que propose Boisclair.



On a affaire ici à deux femmes qui, en dépit du fait qu'elles n'atteignent jamais l'indépendance socio-économique qui leur conférerait un statut autonome, n'en trouvent pas moins une forme d'épanouissement, lequel se situerait à un autre niveau.

J'oserais même avancer que tant sœur Nicoletta que sœur Veroniki sont des sujets, la première l'étant dès le départ, et la seconde le devenant par la suite. Évidemment, leur agentivité et leur autonomie ne s'acquièrent pas à la suite d'une quelconque promotion socioéconomique, mais plutôt en raison d'une posture spirituelle, une situation narrative dont le modèle matérialiste de Boisclair ne permet pas de rendre compte. Pourrait-on parler, par extension, d'autonomie spirituelle ? Oui, à condition de reconnaître qu'on s'éloigne de critères économiques pour aller vers des critères psychologiques.

Bouyoucas présente donc ici deux figures de religieuses qui sont d'abord et avant tout des êtres humains. Elles ont des personnalités distinctes, mais complémentaires. Deux femmes avec leurs hauts et leurs bas, leurs vices et leurs vertus. Quand le roman se termine sur « [il] annonçait les obsèques de la vénérable sœur du Kastro. Veroniki avait quarante ans » (AP : 109), on comprend que le véritable miracle réside dans le fait que l'amour de la vie peut contribuer à faire durer cette dernière, en dépit de tous les pronostics.

### ***Les filles tombées*<sup>40</sup> (2008) de Micheline Lachance**

Cinq ans après la parution d'*Anna pourquoi*, le premier tome des *Filles tombées* paraît. L'écriture de ce roman découle de recherches effectuées par Micheline Lachance dans le cadre d'une maîtrise en histoire, dont le mémoire a été déposé à l'Université du Québec à Montréal en 2007 sous le titre *Rosalie Jetté et les filles-mères. Entre tutelle religieuse et pouvoir médical (1845-1866)*. De son propre aveu, l'écrivaine souhaitait réhabiliter des figures marquantes de l'histoire du Québec au féminin, tout en réparant des injustices.

D'ailleurs, Marie-Hélène Brunet souligne, à propos des maternités fondées pour accueillir les filles-mères en disgrâce – sujet du roman de Lachance –, que « [l']évêque Bourget s'est [...] souvent attribué – et fait attribuer par les historiens, à tort – la création de l'institution pour filles-mères. » (2011-2012 : 367)

Dans une entrevue accordée au *Journal de Montréal*, l'auteure précise :

Au Québec davantage qu'ailleurs dans le monde, les gens veulent savoir d'où ils viennent. Il y a une véritable quête des origines chez les Québécois de toutes les générations. Ceux qui sont dans la trentaine aujourd'hui, en particulier, ont souffert des ratés de l'enseignement de l'histoire. Ils ont soif d'en connaître un peu plus sur leurs racines. (Citée par Cayouette, 2008 : W6)

On peut parler du roman de Lachance comme d'une œuvre appartenant à la littérature populaire, laquelle par définition s'avère souvent consensuelle et laissant peu de place à l'interprétation. Ainsi, dans la revue *Histoire Québec*, Louise Chevrier souligne que « Micheline Lachance a développé ici une intrigue captivante avec, comme toile de fond, le Montréal d'après la confédération. Un excellent roman à lire, pour le plaisir. » (2009 : 38)

---

<sup>40</sup> Montréal, Québec Amérique, 2008 ; désormais FT, suivi du numéro de la page. En fait, l'intrigue de ce roman s'étend sur deux tomes. Le deuxième, *Les fantômes de mon père*, est paru en 2010. Or, ce dernier ne contient aucune figure de religieuse, de sorte que je le laisserai de côté en ce qui concerne la présente étude.

Le fait que *Les filles tombées* vise un large public explique peut-être qu'en fonction du modèle de Légaré, ce roman corresponde à la fois à des critères issus du roman traditionnel et à ceux servant à délimiter les contours du roman anticlérical. En effet, Rosalie Jetté, alias Mère de la Nativité, est représentée telle une sainte, se dévouant corps et âme dans une société aux traditions rigides. En revanche, l'Église des hommes se voit vertement critiquée, les curés et les médecins ne remettant pas en question des valeurs qui soutiennent la déchéance sociale de parturientes célibataires, pas plus qu'ils ne sanctionnent pas les individus responsables de leur condition...

## Résumé

Narrée par la protagoniste Rose Toutcourt, jeune fille née et ayant grandi à la Maternité de Sainte-Pélagie, l'intrigue des *Filles tombées* raconte en filigrane la vie mouvementée de Rosalie Jetté, personnage inspiré par la vraie Rosalie Cadron-Jetté. Déjà dans la cinquantaine, cette veuve et mère d'une famille nombreuse prend le voile, et devient Mère de la Nativité. Son dévouement auprès des filles-mères lui vaut d'être approchée par l'évêque Monseigneur Bourget, afin de fonder une maternité à Montréal, laquelle pourrait accueillir ces filles, ostracisées dans le Québec dévot du 19<sup>e</sup> siècle.

Soutenues par ses sœurs religieuses et par les « madeleines », des filles repentantes qui restent à la maternité pour servir à leur tour, Mère de la Nativité, telle que racontée par Rose, voit à l'accouchement, à l'alimentation, à l'hébergement, bref, à l'accompagnement de ces êtres rejetés de tous. Comme ces femmes n'ont, la plupart du temps, pas les ressources nécessaires pour s'occuper de leurs « enfants du péché », ces derniers sont emmenés à l'orphelinat où on leur trouve une famille d'adoption. Plusieurs, toutefois, finissent par grandir auprès des bonnes sœurs : c'est le cas de Rose, la narratrice.

Le récit se concentre surtout sur l'enquête de Rose, laquelle cherche à savoir qui, de quatre filles tombées, serait sa mère, un secret que Mère de la Nativité, sage-femme de son état, refuse de lui dévoiler, même au seuil de la mort. Ces jeunes filles sont Naomi, morte en couche ; Elvire, une prostituée amenée par des policiers ; Mathilde, issue d'une famille bourgeoise, et Mary Steamboat, une Irlandaise apparemment morte dans un incendie ayant ravagé un quartier de Montréal. Bien décidée à retrouver l'auteur de ses jours, Rose s'improvise détective. Au fil de ses recherches, les activités incessantes et pleines de miséricorde de Mère de la nativité et de ses sœurs sont révélées.

Quant à Rose, elle finit par découvrir l'identité de sa mère, non sans avoir affronté une société rigide et, même si le terme n'était pas en usage au 19<sup>e</sup> siècle, résolument sexiste.

#### **a) Être ou ne pas être... religieuse ?**

Bien que le roman de Lachance n'insiste pas sur ce fait, Rosalie Jetté prend le voile de son plein gré, après avoir élevé sept enfants pratiquement seule à la suite de la mort de son époux. Elle a atteint la cinquantaine au moment où elle entre en religion, de sorte qu'on peut croire qu'elle a fait ce choix en toute connaissance de cause.

Son dévouement n'a d'égal que sa générosité, et jamais elle ne fait sentir à qui que ce soit autour d'elle qu'elle a le moindre regret à cet égard. D'une certaine manière, Lachance en fait une sainte.<sup>41</sup>

Mère de la Nativité semble bien formée pour accomplir ses tâches. Étant mère elle-même, elle connaît les douleurs de l'accouchement et comprend le dilemme des filles qu'elle accompagne.

---

<sup>41</sup> En effet, Rosalie Cadron-Jetté a été déclarée vénérable le 9 décembre 2013 ; on la fête le 5 avril.

Elle détient un diplôme de sage-femme et « que de jeunes médecins elle a aidés à former ! » (FT : 111) Si Mère de la Nativité n'entretient aucun doute quant à sa destinée au sein de l'Église, il n'en va pas forcément de même pour les bonnes âmes qui l'entourent.

Ainsi, certaines filles tombées, bien qu'elles admirent Rosalie Jetté et qu'elles participent à ses bonnes œuvres, restent à la maternité par pure nécessité. Elles peuvent prendre le voile, mais en ont-elles vraiment le choix ? Comme le précise la narratrice :

celles qu'on appelait les « madeleines », en souvenir de la pécheresse repentante de l'Évangile, ne prononçaient pas, comme les religieuses, des vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. En réalité, elles étaient des filles tombées qui, après leur accouchement, avaient choisi de demeurer à la maternité pour aider leurs semblables. Une décision que plusieurs d'entre elles prenaient parce qu'elles se croyaient appelées par le Très-Haut, mais la plupart du temps parce qu'elles n'avaient nulle part où aller. (FT : 27)

Tout indique, par exemple, que ce soit le cas pour Mary l'Irlandaise et mère de Rose Toutcourt, devenue « madeleine » à la Maternité de Sainte-Pélagie, à défaut de retrouver son époux, exécuté par les Anglais.

Une chose est sûre, cependant, rien dans le roman de Lachance ne peut laisser supposer que Mère de la Nativité ait le moindre doute quant à sa vocation. Quant aux madeleines, bien qu'elles soient privées du titre de « sœur » et qu'elles ne prononcent pas de vœux, elles semblent se plier de bonne grâce à cette vie de renoncement.

À cet égard, la madeleine Mary est exemplaire. Ayant tout perdu, « [elle] décida plutôt de consacrer sa vie à secourir les pauvres filles tombées, accusées souvent à tort d'avoir fauté et tenues pour unique responsable de leur malheur. » (FT : 421)

## **b) Demeurer dans la maison du Père ?**

Dans *Les filles tombées*, on apprend du personnage de Rosalie Cadron qu'elle est fille de... son père cultivateur et d'une mère sage-femme qui l'a initiée, pour ainsi dire, à sa future profession. Élevée dans un environnement catholique, elle connaît une vie de famille traditionnelle et son statut initial d'hétéronomie patriarcale ne fait aucun doute.

Sans grande surprise (après tout, l'intrigue se déroule au 19<sup>e</sup> siècle, au Québec), à son mariage avec Jean-Marie Jetté, elle passe de fille de... à femme de..., et son statut change pour celui d'hétéronomie conjugale. Selon Boisclair, elle resterait ainsi objet de l'économie patriarcale. Le problème, c'est que les enfants arrivent les uns après les autres, et l'époux ne peut bientôt plus subvenir aux besoins de sa famille de plus en plus nombreuse.

Ce dernier déménagement à Saint-Hyacinthe et « [ne] sachant pas lire, il avait apposé sa signature au bas d'un acte notarié frauduleux. La ferme qu'il avait achetée était hypothéquée et la dette lui incombait. Sa propriété fut saisie. » (FT : 317) Quand son mari décède, Rosalie s'acquitte de son rôle de mère auprès de ses enfants qu'elle « corrigeait sans élever la voix. » (FT : 316)

Pendant longtemps, le roman le suggère, elle se consacre à l'éducation de ceux-ci, tout en œuvrant auprès des filles-mères, apostolat qu'elle se donne avant même de prendre le voile. On peut voir là une forme d'agentivité naissante, tout comme on pourrait considérer que Rosalie Jetté, catholique pratiquante, se prépare à accéder au statut d'hétéronomie religieuse, après avoir conservé celui d'hétéronomie conjugale, même en l'absence de l'époux. La narratrice raconte qu'une fois libérée de toute contrainte familiale, celle qui va devenir Mère de la Nativité trouve sa voie : « Rosalie se mit, à l'orée de la cinquantaine, au service du pauvre. » (FT : 317)

Lorsque Monseigneur Bourget sollicite la veuve pour fonder une maternité où elle pourra prendre en charge les filles-mères, Rosalie Jetté consent, en quelque sorte, à épouser Dieu, mais surtout l'Église. Certes, la Maternité de Sainte-Pélagie sera sa maison, un couvent bien particulier, où on soigne les âmes en perdition. On y trouve une absence totale de confort, la narratrice précisant : « “Étuve en été, glacière en hiver” disaient les vieilles sœurs qui n’ont jamais oublié leurs misères. » (FT : 24) Or, malgré ces conditions déplorables, les lieux sont représentés tel un environnement amical. (FT : 44) Ce lieu où Rosalie Jetté pourra se consacrer à sa mission lui est toutefois prêté, et elle n’en sera jamais la véritable dirigeante. En outre, en devenant Mère de la Nativité, Rosalie Jetté accepte de se soumettre à l'autorité des hommes.

De fait, la fondatrice de la Maternité Sainte-Pélagie n'est pas maître à bord. On la charge de surveiller les « pénitentes » et d'emmener les enfants dans un orphelinat : « Le règlement leur interdisait de garder les orphelins après un certain âge ». (FT : 57)

Pire encore : on lui interdit bientôt d'accoucher les femmes, car les médecins de l'époque y voyaient un empiètement sur ce qui devrait relever uniquement de leur profession. M<sup>gr</sup> Bourget cède à la pression de ceux-ci, de sorte que les religieuses et les madeleines sont rétrogradées au rang d'assistantes des médecins. Leur présence ne se résume toutefois pas à cela. Elles doivent aussi se poser en gardiennes des bonnes mœurs : « Elles surveillaient de leur mieux les clercs pour qu'il ne se passât rien d'inconvenant ou de dangereux. » (FT : 36)

On ne peut donc ignorer le poids social qu'exerce sa Grandeur, lui qui condamne certaines lectures (FT : 56) ou décrète des excommunications (FT : 63). D'un côté, Mgr Bourget se montre magnanime, demandant « aux religieuses de Sainte-Pélagie d'aller réconforter les prisonnières enceintes » (FT : 168).

De l'autre, il dénonce les plaisirs les plus anodins : « Sa Grandeur nous sermonnait assez à propos de cette folie nouvelle ! Les glissades, déplorait-il, favorisaient la promiscuité entre les jeunes gens et les personnes du sexe faible. » (FT : 251) Enfin, le discours<sup>42</sup> qu'il prononce à l'occasion de la messe en l'honneur de Mère de la Nativité trahit ses véritables valeurs, qui se situent bien loin de la notion de pardon :

[il] y a plus d'un quart de siècle, je confiais à votre fondatrice la mission d'ouvrir ce refuge pour recueillir des âmes infortunées qu'un moment de faiblesse et d'oubli avait précipitées dans un abîme bien profond. Depuis, vous travaillez toutes à purifier et à sanctifier de pauvres âmes, qui ont eu le malheur de perdre leur innocence et qui cherchent dans la religion à réparer leur faute. Votre mission consiste à rendre à ces fleurs, que le vice a ternies, l'éclat de leur première innocence. Continuez, mes chères filles, vous ferez des pécheresses les plus misérables de vraies pénitentes. Mettez-les à l'abri des dangers d'un monde corrompu et séducteur. (FT : 408)

La Maternité de Sainte-Pélagie reste donc, en dépit des apparences, la maison du « saint » Père...

### **c) Le silence : recueillement ou entrave à la parole ?**

On ne peut pas dire que, chez les religieuses et les pénitentes de la Maternité de Sainte-Pélagie, le silence soit une règle d'or. Ces femmes sont représentées comme étant relativement disertes entre elles. Bien sûr, le secret professionnel entoure l'identité des mères auprès de leurs rejetons ; c'est la raison pour laquelle Rose Toutcourt doit se donner tant de mal pour retrouver celle qui l'a mise au monde.

Le silence en tant qu'entrave à la parole y sévit toutefois, mais il s'agit d'un mutisme imposé par une société patriarcale soucieuse de soumettre les femmes à une forme de bienséance qui renforce le pouvoir masculin.

---

<sup>42</sup> Discours non dénué d'ironie dans le contexte des *Filles tombées*...



Ainsi, quand M<sup>gr</sup> Bourget décrète que les religieuses ne doivent plus agir à titre de sages-femmes, « Mère de la Nativité [est] privée de communion et les pénitentes, réduites au silence » (FT : 17) De même, la « madeleine » Mary l'Irlandaise ne peut pas aider Rose dans sa recherche parce que le règlement lui interdit de révéler à sa propre fille le secret de sa naissance (FT : 425). En outre, quand Mère de la Nativité est blâmée pour avoir refusé de témoigner contre de possibles meurtrières<sup>43</sup>, elle se voit sévèrement punie par l'archevêché.

En somme, on lui fait payer cher son silence en forme de résistance, et ses sœurs ne peuvent que se taire elles aussi : « Plusieurs d'entre elles avaient assisté, silencieusement, au calvaire de la fondatrice ». (FT : 396)

#### **d) Se conformer ou pas ?**

Tout au long du roman, Lachance présente des religieuses idéales. Ainsi, Rosalie Jetté a toutes les qualités d'une bonne catholique ; c'est une femme dévouée, humble et compatissante. À preuve, elle « [fait] carême et [communie] souvent. » (FT : 320) Avant même son entrée dans les ordres, ses vertus étaient déjà remarquables.

Une fois ses vœux prononcés, elle est toujours capable d'abnégation, comme ses sœurs de la Maternité où « [la] nourriture [est] frugale et de piètre qualité. Les filles comme leurs surveillantes, se [contentent] de la viande que les bouchers du voisinage leur refilaient gratuitement. » (FT : 31)

---

<sup>43</sup> En effet, tôt dans le roman, le D<sup>r</sup> Gariépy cause le décès d'une très jeune parturiente en raison de son incurie, d'ailleurs notoire. Une fille tombée parvient alors à venger la mort de sa compagne d'infortune en empoisonnant le médecin. Une enquête s'en suit, de même qu'un procès.

Jusque-là, on ne peut parler de conformité, dans la mesure où Mère de la Nativité semble obéir à des valeurs qu'elle a faites siennes : don de soi, charité, ouverture, pardon.<sup>44</sup>

Enfin, Rose Toutcourt dit de la fondatrice de la Maternité de Sainte-Pélagie : « Mère de la Nativité n'avait pas de brillants talents, c'est certain. Mais elle avait un bon esprit et un cœur d'or. Surtout, elle a été une vraie mère pour nos pauvres filles. » (FT : 400)

En revanche, c'est le conformisme de cette femme qui cause la perte de la jeune Noémiee, laquelle meurt en couche aux mains du jeune et négligeant D<sup>r</sup> Gariépy. Comme Sa Grandeur a décrété que les sages-femmes n'accoucheraient plus les filles, Mère de la Nativité, « [respectant] son vœu d'obéissance, [...] [mande] le bon docteur Trudel » (FT : 15), qui n'est pas disponible et envoie son jeune collègue.

Quand les choses tournent au vinaigre, la religieuse tente d'intervenir reconnaissant que « le Bon Dieu ne veut pas faire souffrir cette malheureuse enfant. » (FT : 21) Hélas, quand elle se voit chassée par le médecin, elle « en reste pétrifiée » (FT : 19) et se tourne vers Dieu : « Priez mes enfants pour notre Noémiee » (FT : 20), avec les conséquences que l'on sait. Encore là, Lachance ne relève pas la posture paradoxale de Mère de la Nativité, préférant lui prêter un visage à la fois humain et profondément croyant, ce qui se rapproche sans doute du personnage historique de Rosalie Jetté.

Il faut néanmoins souligner ce passage tiré de la biographie fictive de cette sainte femme (*La vie de Rosalie*), cité dans *Les filles tombées* :

---

<sup>44</sup> Certes, on peut se demander dans quelle mesure la société du texte a contribué à conditionner le personnage en ce sens. Mais comme Lachance se garde bien de poser la question, je n'irai pas plus loin.

[l'extrême] dénuement de Sainte-Pélagie n'était pas l'unique souci de Mère de la Nativité. En fait, bon nombre de citoyens s'opposaient farouchement à sa mission auprès des filles tombées. On prétendait qu'il fallait laisser ces dernières dans la rue pour les corriger. Son propriétaire refusa de renouveler son bail et ses voisins l'accusèrent d'encourager le vice. (FT : 408)

À sa manière, donc, Rosalie Jetté fait preuve d'un certain anticonformisme... social. Mais ce dernier ne va pas jusqu'à la pousser à rejeter les dogmes auxquels elle a accepté de se plier en prenant le voile.

#### e) Rester ou pas ?

Compte tenu de tout ce qui a été dit jusqu'ici au sujet de Mère de la Nativité, on se doute bien que cette dernière, à l'instar de sœur Nicoletta et de sœur Veroniki dans *Anna pourquoi*, respecte ses vœux jusqu'à la mort.

Du coup, Lachance suggère que Rosalie Jetté s'est elle-même investie d'une mission fort louable, mission à laquelle elle croit ferme et qu'elle porte à bout de bras, tant qu'elle en a la force.

En fait, on ne trouve pas dans ce roman de cas de religieuses désireuses de retourner à la vie laïque. De même, toutes les filles tombées ne choisissent pas de rester à la Maternité de Sainte-Pélagie pour donner à la suivante, mais celles qui le font, c'est-à-dire les madeleines (dont la mère de Rose Toutcourt, la narratrice) ne semblent jamais caresser le rêve de partir et de voler de leurs propres ailes. D'ailleurs, dans cette société traditionnelle, ce Québec d'un siècle révolu, comment le pourraient-elles ?

Quoi qu'il en soit, dans *Les filles tombées*, Lachance offre des représentations idéales de la figure de la religieuse. Ces femmes paraissent toutes humbles, compatissantes et dévouées à l'extrême.

Même l'auteure se sent parfois tenue de tempérer son propos : « Pouvait-on mettre l'accent sur les vertus de Rosalie sans souffler mot de ses défauts. » (FT : 314) Elle n'en conclut pas moins le roman sur ces phrases sans équivoque : « Il était temps que la fondatrice de Sainte- Pélagie soit reconnue pour ce qu'elle était : une grande dame. » (FT : 410)

## CONCLUSION GÉNÉRALE (et retour sur *Konyere ou les trois vies d'une femme*)

Au fil des pages de cette thèse, on a pu constater qu'il est possible de tracer des parallèles entre certains aspects de l'histoire du Québec et les œuvres romanesques qui ont ce dernier comme société de référence. Je me suis toutefois limitée à l'influence de l'Église au sein de cette communauté – influence qui se fait désormais très discrète – et, surtout, à une figure plus effacée encore : celle de la religieuse.

Par le biais d'une approche sociocritique privilégiant l'étude des représentations, j'ai analysé quatre romans québécois, publiés à des moments différents, afin de dégager une ébauche de ce personnage somme toute plutôt rare dans la fiction d'ici.

On a vu que, dans *Le portique*, Michèle Mailhot offre une représentation complexe de cette figure, en exposant les bouleversements à la fois moraux et psychologiques que traverse Josée, une novice. Bertille Beaulieu, dans sa thèse consacrée à la figure de la religieuse au sein d'un large, mais plus ancien corpus « canadien-français », fait remarquer qu'en son temps, ce roman innovait : « *Le portique* de Michèle Mailhot adopte la forme très ancienne du journal intime, pour créer un personnage nouveau, une postulante angoissée, qui s'analyse et évalue la vie conventuelle. » (1983 : 11)

En proposant un personnage de religieuse pleine de doute et d'insatisfaction, Mailhot dénonce en quelque sorte le pouvoir de l'Église et de l'État, lesquels contribue à maintenir en place une société patriarcale. Elle suggère également qu'un tel milieu ne peut qu'offrir une vie étriquée, en particulier pour les femmes. En racontant l'histoire de Josée qui, dans sa quête d'absolu, choisit le cloître, avant de le quitter pour de bon, Mailhot met en lumière à la fois les lacunes d'une société

aliénée par la religion et l'incapacité de l'Église à combler les désirs de ses fidèles, même si, à première vue, ces désirs tendent vers l'incarnation de ses dogmes.

Si Mailhot ne paraît pas rejeter totalement la vie religieuse, elle n'en signale pas moins la difficulté pour sa protagoniste de concilier sa spiritualité avec une vie faite de silence et de perpétuelle négation de soi. Ce roman anticlérical, selon la typologie de Romain Légaré, en est donc un de désillusion par rapport à ce que croyait la protagoniste avant son entrée au couvent.

De même, Josée n'acquiert qu'une agentivité toute relative au terme de son aventure. Elle a quitté son statut de fille de... son père, pour devenir fille de..., voire femme de Dieu. À son entrée en communauté, elle constate que l'autorité de la Mère supérieure contribue à l'enfermer dans une seconde « maison du père ». Quand ses parents reviennent la chercher, rien n'indique qu'elle va trouver une forme d'autonomie. Mais on peut rêver car, après tout, Josée a compris que le cloître ne lui permettra pas de donner un sens à sa vie et qu'il faudra chercher ailleurs.

Huit ans après *Le portique*, Anne Hébert publie *Les enfants du sabbat*, roman on ne peut plus anticlérical, tant il constitue une satire féroce de la vie au couvent. Chez Hébert, on peut lire un rejet complet de l'Église et de ses enseignements, ainsi que de la société patriarcale. Dans ce roman, l'auteur renverse toutes les valeurs de la société traditionnelle en dépeignant sœur Julie de la Trinité telle une sorcière en pleine possession de ses moyens et capable de soumettre les hommes à son bon vouloir. Elle parvient même à chasser Dieu de sa propre maison (celle du « Père ») pour y installer le « diable ». En outre, le caractère irrévérencieux de ce roman aux accents fantastiques concourt à ridiculiser les sœurs, y compris Marie Clotilde de la Croix, la Mère supérieure du couvent des Dames du Précieux-Sang. À la limite, on pourrait même y voir une critique de la maternité telle qu'elle a longtemps été imposée aux femmes, sœur Julie étant

enceinte d'on ne sait trop qui, et qui finit par accoucher d'un monstre qu'on se hâte de faire disparaître.

Paradoxalement, si sœur Julie bouleverse l'ordre établi au couvent, on peut s'interroger quant à son agentivité. En effet, le roman suggère qu'elle accomplit là une mission qu'Adélard, son père incestueux et « maître », lui aurait confiée. Ainsi, la religieuse représentée ici semble s'affranchir des dogmes sacrés de l'Église pour mieux en adopter d'autres, profanes, c'est-à-dire ceux qu'on lui aurait inculqués dans l'enfance, à la montagne de B...

Certains critiques, Marie Couillard notamment, croient que sœur Julie choisit la liberté. Mais je répète qu'à l'instar de Neil Bishop, je crois qu'elle demeure soumise à une figure supérieure, de surcroît masculine. Rien n'indique que celui qui l'attend à la fin du roman va lui rendre sa liberté...

Trente-huit ans plus tard, ce qui constitue un hiatus important, Pan Bouyoucas publie *Anna pourquoi*, roman dont on peut supposer que l'écriture n'aurait été influencée ni par l'époque de la Grande Noirceur ni par la Révolution tranquille. De fait, cette œuvre aux allures de conte moral brosse de la vie religieuse un tableau bien différent de celui qu'on trouve dans les deux romans anticléricaux dont je viens de parler. Légaré qualifierait sans doute l'œuvre de Bouyoucas de roman de la recherche d'authenticité, et pour cause.

Ici, deux religieuses occupent le haut du pavé : l'une cherche le sens de la vie, la novice Veroniki, l'autre l'a trouvé, sœur Nicoletta. Par le biais de cette double représentation de la figure de la religieuse, Bouyoucas suggère que les valeurs véhiculées par l'Église ne sont pas mauvaises en soi. Après tout, aimer son prochain et se consacrer aux nécessiteux n'a rien de condamnable, bien au contraire. Le problème réside plutôt dans le fait que ce sont des humains qui tentent de se hisser vers des sommets de pureté, vers un idéal impossible à atteindre.

Nicoletta l'a compris, tandis que Veroniki, dans son orgueil de jeune femme traitée injustement par la vie, tarde à en prendre conscience.

Toutes deux habitent le Kastro, une « maison du Père » où elles jouissent cependant d'une relative autonomie. En fait, cette forteresse paraît si isolée qu'elle permet, jusqu'à un certain point, le contact « direct » avec Dieu. Mais des hommes veillent, et quand Nicoletta pêche en voulant consoler le diacre Maximos, l'archevêque ne tarde pas à la chasser. Du coup, même si elle est contrainte à l'exil, sœur Nicoletta acquiert davantage d'agentivité, elle qui, de toute manière, s'est toujours pleinement réalisée par le don de soi, au propre comme au figuré. Quant à sœur Veroniki, résidente enthousiaste de la « maison du Père », où elle se donne comme devoir d'y faire régner sa Loi, elle trouve également une agentivité dans la mesure où elle comprend que la liberté ne réside pas dans le respect du dogme, mais dans l'amour du prochain. Ironiquement, dans cette histoire, c'est le croyant en la personne du diacre qui a besoin d'aide, qui doit être sauvé. Les croyantes, elles, savent où trouver le salut.

Situé quelque part entre le roman traditionnel et le roman anticlérical, le tome I du roman historique *Les filles tombées* de Micheline Lachance fait la part belle à une figure de religieuse hors du commun, celle de Rosalie Jetté, dirigeante d'un « couvent » doté d'une vocation toute spéciale : accueillir les filles-mères, les accompagner et leur permettre d'accoucher dans des conditions décentes.

Ici, tout va bien tant que les hommes d'Église et les médecins ne se mêlent pas de ce qui se passe à la Maternité de Sainte-Pélagie. Quand ces représentants d'une société patriarcale étrangement réfractaire au pardon interviennent, c'est là que le ton du roman change et qu'il prend une coloration anticléricale et... féministe.

La principale figure de religieuse représentée cette fois, celle de Rosalie Jetté, dite Mère de la Nativité, affiche non seulement des valeurs chrétiennes



indiscutables, mais elle fait pratiquement figure de sainte dans ce roman inspiré de faits réels.

Jusqu'à un certain point, Lachance entend livrer un « message », lequel pourrait être formulé ainsi : « il faut que le Québec de maintenant sache qu'au 19<sup>e</sup> siècle, une femme d'ici s'est consacrée aux filles-mères que la société patriarcale d'alors condamnait sans appel ». On s'en doute, l'œuvre de Lachance préside à une représentation idéalisée de la religieuse, mais aussi à la mise en scène d'une figure soumise à l'Église, la mentalité de la société de référence l'obligeant.

Dans un tel contexte, Mère de la nativité a-t-elle évolué dans l'économie du Père ? Elle était fille de... son père avant son mariage. Puis devient femme de... son mari, avant de devenir femme de... Dieu. Certes, elle jouit un temps d'une certaine agentivité quand elle fonde la Maternité de Sainte-Pélagie et qu'elle la dirige tout en y œuvrant à titre de sage-femme. Mais les ordres de son père dans la foi, l'évêque M<sup>gr</sup> Bourget, l'en prive. D'abord objet, elle devient sujet, avant de retourner au rang d'objet, ce que dénonce finalement Lachance.

En écrivant *Konyere ou Les trois vies d'une femme*, j'ai voulu ajouter bien humblement ma voix à celles qui existent déjà, pour faire vivre un personnage qui, me semble-t-il, reste négligé dans le roman francophone, et probablement dans la fiction en général : la religieuse. De même, si j'ai décidé d'entreprendre ce projet de recherche-crédation, c'est que j'avais cru observer, de manière empirique, que la figure de la religieuse fait souvent l'objet de représentations négatives. Jusqu'à un certain point, l'étude d'un corpus, même aussi restreint que le mien, tend à confirmer cette impression.

Or, au Québec comme ailleurs, plusieurs écrivains parlent de la vie au couvent sans la connaître de l'intérieur. Ils recourent donc à des documents d'archives, à des ouvrages d'histoire ou à leur imagination pour la décrire. Étant donné que je dispose d'un regard privilégié sur ce milieu, car je suis moi-même une

religieuse, j'ai pensé raconter l'histoire de Konyere, une orpheline qui prend le voile, puis finit par renoncer à ses vœux pour se tourner vers les rôles d'épouse et de mère.

Certes, le fait d'avoir campé mon intrigue au Nigéria contribue à l'éloigner des quatre romans dont j'ai analysé la teneur, mais ma protagoniste a néanmoins beaucoup en commun avec les figures de religieuses dont j'ai exposé plus tôt les représentations. Ma société de référence n'est pas le Québec, bien sûr, mais je devais partir de ce que je connais le mieux pour créer... et rester un tant soit peu crédible. De même, si j'ai choisi l'esthétique réaliste, c'est que je voulais rendre compte de la manière la plus fidèle possible de la vie quotidienne des Igbo du Nigéria, de leurs traditions et de leur culture. Par conséquent, je m'inspire de lieux et de faits réels.

On l'a vu, mes personnages appartiennent à la tribu Igbo, qui est une des trois grandes tribus du Nigéria ; elle occupe l'Est du pays. La famille Ezendu habite Aba, une grande ville de la région, mais ils sont originaires d'Umuba, un petit village situé toujours à l'est du Nigeria. Il s'agit d'un endroit relativement tranquille. En revanche, il y a souvent des violences dans le Nord, et les églises sont exposées à des attentats à la bombe, ce que j'ai mis en scène. La ville de Jos se trouve dans cette partie du Nigéria. Enfin, l'hôpital national est dans la capitale, Abuja, au centre du pays, tandis qu'Enugu, une autre grande ville, se situe à l'est. Pour le début de mon intrigue, je me fonde sur la coutume des Igbo<sup>45</sup>, coutume selon laquelle il est interdit d'enterrer un homme ou une femme Igbo hors de son village. C'est pourquoi, à leur mort, les Ezendu sont ramenés à Umuba.

Bien que mon intrigue prenne place au Nigéria, j'ai quand même tenté d'explorer des thèmes universels, comme l'amour, les désirs inassouvis, l'entraide et la mort.

---

<sup>45</sup> Ce nom ne s'écrit jamais au pluriel.

Dans la première partie, par exemple, on constate que le Nigéria est un pays surpeuplé (170 millions d'habitants), même si son taux de mortalité y demeure très élevé. Les attentats, la maladie et les conditions de vie difficiles s'avèrent en partie responsables de cet état de fait. Malgré tout, les gens y possèdent un instinct de survie très aiguisé, et la société nigériane reste très grégaire. Mais je ne voulais pas pour autant faire l'apologie de mon peuple. Je souhaitais dénoncer un certain nombre de ses travers, dont le fait que la société nigériane tolère difficilement le célibat chez les femmes, les privant ainsi de liberté. J'ai tenté de le faire dans la troisième partie du roman quand, après son départ du couvent, Konyere passe pour une prostituée ou une femme dont il faut se méfier parce qu'elle n'a pas d'époux. Du coup, j'ai créé le personnage d'Anglea Onyema, laquelle ignore la calomnie et incarne la possibilité d'une vie libre et bien remplie pour les femmes.

Par ailleurs, au Nigéria, la vie en société s'organise en fonction de règles fort distinctes de ce qui prévaut au Québec. La vie communautaire et la lignée familiale sont très importantes. Elles favorisent la chaleur humaine, les joies et les peines partagées. Le décès d'un membre touche toute la société, et la femme est mariée non seulement à un homme, mais à toute la famille de ce dernier. Un nouveau-né appartient également à toute la communauté.

Cette organisation sociale présente cependant plusieurs inconvénients. Les filles n'ont pas d'héritage, car elles quittent la famille tôt ou tard pour se marier. La belle-famille s'immisce dans la vie du couple au point parfois de le détruire ; un couple sans enfant suscite la pitié ; une femme stérile peut vivre un véritable enfer. On la pousse à tout pour enfanter. Et si la venue d'un bébé fille est appréciée, celle d'un garçon constitue un incontournable, car c'est le fils qui hérite du patrimoine familial, alors que la fille intègre une autre famille. Le Nigéria reste donc une société foncièrement patriarcale. En raison de l'immigration, de l'éducation et de l'influence des pays européens, notamment, les mentalités changent, mais certaines traditions perdurent...

Le mariage est un événement heureux et les parents rêvent de voir leurs enfants se marier et fonder une famille. Au Nigéria comme ailleurs, cette union a ses hauts et ses bas mais, là d'où je viens, un mariage sans enfant est une véritable tragédie. Dans une société où l'homme a le statut de roi, l'infertilité ne peut provenir que de la femme, qu'on s'empresse d'accuser de toutes sortes de choses inimaginables. Du coup, les femmes sont prêtes à tout faire pour avoir au moins un enfant. Ce seul aspect de la société nigériane aurait pu faire l'objet d'un roman entier. En outre, avoir un enfant est une chose, avoir un garçon en est une autre. Comme dans bien des sociétés traditionnelles, on préfère l'enfant mâle, qui va perpétuer la lignée familiale (en principe, du moins). Une femme qui n'a pas de garçon risque ainsi de se retrouver dans un foyer polygame, son mari ayant tout loisir de marier encore afin d'avoir l'enfant mâle tant désiré.

On a peut-être remarqué que, mis à part le frère de Konyere, tous les bébés nés dans mon roman sont des filles. Aucun hasard ici : je trouvais essentiel de donner aux enfants de sexe féminin la place qui leur revient. Dans ma société de référence, les femmes jouent un rôle crucial : elles prennent soin des parents, élèvent les enfants, donnent la vie. Bref, elles s'avèrent tout aussi importantes que les hommes. Si j'ai omis de représenter la naissance d'un garçon, c'est afin de compenser pour le manque de la reconnaissance à l'égard des filles dans ma propre société.

Autre élément inspiré du Nigéria dans mon roman, le nom revêt une importance capitale dans la tradition Igbo. On donne le nom à un enfant selon les circonstances de sa naissance. On croit aussi que le nom contribue au destin de celui-ci. Tous les noms igbo des personnages de mon roman (Konyere, Aham, Egondou, Nduka, Udoka, Elegam, Ulodim, etc.) ne sont pas anodins. Ils ont leur signification particulière. Le nom de chaque personnage agit pour ou contre lui. J'ai insisté sur les noms igbo pour souligner cet aspect de ma culture et fournir des pistes d'interprétation à mon lectorat.

Enfin, j'ai mis en scène un autre aspect majeur de la société nigériane, soit le sort réservé aux jeunes qui perdent un ou deux parents. S'ils ont des oncles et des tantes qui décident de les aider, ils jouent de chance (c'est le cas des belles-filles de Konyere). Sinon, ils cessent d'étudier, s'initient au commerce et font de petites affaires pour subvenir à leurs besoins ainsi qu'à ceux de leurs jeunes frères et sœurs. La plupart du temps, ils s'en tirent, mais non sans difficultés. Je ne voulais toutefois pas que Konyere connaisse ce sort, c'est pourquoi j'ai choisi de l'envoyer auprès de religieuses qui l'inciteraient à prendre le voile. Ce faisant, je montre qu'il y a toutes sortes de raisons d'entrer en religion : de bonnes comme de moins bonnes.

En ce qui concerne Konyere, j'avoue que je l'ai modelée un peu à mon image, en lui prêtant plusieurs aspects de mon enfance : le fait d'avoir commencé à fréquenter l'école très tôt, d'avoir eu une mère enseignante qui jouissait de l'admiration de ses voisins, et d'avoir perdu cette mère à la suite d'un accident de voiture, à l'âge de 15 ans. Je lui donne aussi ma profession ; elle devient religieuse. Toutefois, ses expériences sont loin d'être les miennes. Par exemple, les scènes d'intrusion de la belle-famille dans un foyer sont inspirées de l'expérience vécue par ma sœur aînée et par plusieurs femmes de mon pays. Je n'ai jamais été mariée, on s'en doute, alors j'ai dû me fier à ce que j'ai vu autour de moi.

En revanche, les figures de religieuses que j'offre ont été inspirées par ma propre existence auprès d'elles. Quand Konyere perd tous les membres de sa famille et qu'elle se voit chassée de sa maison natale, le couvent devient pour elle un refuge. Il était important pour moi qu'une religieuse sympathique (sœur Jennifer, la directrice) l'accueille, l'encourage... et la recrute.

Au risque de paraître parfois biaisée, j'ai choisi de brosser des religieuses un tableau généralement positif. Aussi, pendant la cérémonie de la dépossession, toutes les sœurs, sauf une, sont compatissantes. Lors de l'incident avec la petite Consolata, toutes les sœurs se montrent solidaires, y compris la mère supérieure de

la communauté. J'ai d'ailleurs préféré raconter des êtres humains d'abord, et des religieuses ensuite. C'est aussi par choix que j'ai résolu de faire du couvent un monde de femmes. D'une certaine manière, j'en avais assez des représentations de l'autorité masculine et j'ai voulu faire bande à part. Par conséquent, l'aumônier du couvent n'exerce pas de fonction autre que la célébration de la messe. Après, il s'en va.

Cela dit, je n'ai pas fait de mon couvent un lieu idéalisé, ni un foyer de révolte. J'ai opté pour un milieu de vie où chacune peut être elle-même. Contrairement à ce qu'on croit généralement, la formation à la vie religieuse ne retire pas aux sœurs leur humanité ni leurs défauts. Elles prononcent des vœux, obéissent à des règles et vivent en communauté, mais elles ne sont pas parfaites. Elles conservent toutes une bonne part de leur personnalité. C'est pour cela que j'ai présenté des figures diversifiées de religieuses. D'abord, sœur Mabelle, la sœur idéale. Puis celle qui doute et cherche un sens à sa vie : Dulcis Maria. Enfin, celle qui est loin de l'image qu'on se fait des religieuses : Ella. J'ai essayé de ne pas tomber dans le piège et d'en faire des saintes ou des démons. J'ai tenté d'en faire des personnages crédibles, à mi-chemin entre la femme ordinaire et la mystique.

En fait, dans la littérature comme dans la vraie vie, il me semble que les religieuses sont facilement jugées, condamnées et rejetées. Plusieurs sociétés modernes se sont défaites de l'emprise de l'Église. Hélas, en rejetant l'autorité patriarcale de cette institution, on a aussi rejeté les religieuses. Pourtant, ces dernières rendent de fiers services à la société, tout en cherchant à se réaliser en empruntant une voie particulière : celle de la recherche de Dieu.

Or, cette recherche ne se révèle pas toujours authentique, raison pour laquelle j'ai représenté les diverses motivations possibles derrière la prise du voile. A priori, Konyere ne veut pas devenir une sœur, mais les circonstances ne lui laissent pas d'autre choix. Le couvent constitue plutôt un refuge pour elle.

Néanmoins, elle s'acquitte assez bien de sa tâche, jusqu'à ce que le désir d'enfant devienne trop fort.

D'autres entrent au couvent en vertu de motifs différents. Sœur Frances le fait pour oublier son chagrin. Les sœurs Mary Jane, Mabelle et Ella se sentent vraiment appelées, et ne changent pas d'idée. Certes, sœur Ella n'est pas une religieuse idéale, mais elle finit par se repentir. En ce qui a trait à sœur Rose et à sœur Lucy, qui travaillent à l'hôpital, j'ai voulu qu'elles soient en quelque sorte le miroir l'une de l'autre ; Rose est une femme de cœur alors que Lucy se plie aux règles de manière stricte et froide. Malgré tout, toutes cohabitent, prononcent les mêmes vœux et adoptent un style de vie similaire, sans pour autant perdre leur identité. Finalement, comme je tenais à offrir des représentations positives de la figure de la religieuse, et montrer que l'épanouissement reste possible pour les femmes, j'ai fait en sorte que Konyere et Frances, qui toutes deux n'avaient pas vraiment choisi cette vie, puisse quitter le couvent, question de chercher le bonheur ailleurs.

Je suppose qu'à la lecture de mon roman, on peut noter aisément l'influence du modèle d'Isabelle Boisclair quant au degré d'agentivité du personnage féminin. En effet, chacune de ses parties correspond à une phase particulière de la vie de notre héroïne. La première relate son enfance marquée au sceau de l'hétéronomie patriarcale. Konyere est fille de ... parce qu'elle demeure dans la maison de son père. Ce dernier lui confère son identité et elle lui appartient, en quelque sorte. En tant qu'enfant, il est l'objet du père.

La deuxième partie expose les avantages et les inconvénients du statut d'hétéronomie religieuse de ma protagoniste. Elle devient sœur Dulcis Marie. Désormais, elle tient son identité de sa communauté, laquelle lui assure un toit. En tant que sœur, elle ne possède rien. Toutes ses activités sociales et économiques tournent autour des occupantes du couvent. Elle enseigne, mais son salaire est

retourné à la communauté. Il n'y a pas ici d'échange entre un père et un mari mais, en demeurant au couvent, Konyere devient femme de... Dieu.

Quant à la troisième partie, elle raconte la vie laïque de Konyere, sa vie de couple concrétisant son statut d'hétéronomie conjugale. Elle laisse tomber son nom de religieuse pour prendre celui de son mari. Le mariage confirme donc sa transition du couvent au foyer matrimonial. En tant qu'objet, elle cherche à plaire à son sujet. Locataire chez un homme, elle appartient à son « propriétaire ». Or, je ne voulais pas que cette situation perdure. C'est pourquoi j'ai opté pour le départ du mari. Bien sûr, Konyere doit assumer seule l'éducation de ses filles mais, à mes yeux, cela lui permet d'acquérir une forme d'autonomie, d'agentivité, dans une société qui ne lui laisse que peu de marge de manœuvre.

Si j'avais à classer mon roman au sein de la typologie de Romain Légaré, je serais tentée de le placer dans la case « roman de la recherche d'authenticité ». En tout cas, c'était là ma visée. Ce n'est pas pour rien qu'au sein de mon corpus d'analyse, j'aie un faible pour *Anna pourquoi* de Bouyoucas. Je ne voulais pas aller du côté du roman traditionnel, lequel glorifie la vie religieuse, ni de celui de la révolte, qui rejette en bloc les enseignements de l'Église. Dès le moment où elle quitte la maison du père, mon héroïne court après un bonheur plus ou moins illusoire. Elle cherche à donner un sens à son existence, et si elle y parvient par un moyen qui peut sembler traditionnel, soit la maternité, c'est que je voulais dire que le fait de vouloir des enfants ne découle pas forcément d'un conditionnement social et patriarcal. Ce désir, comme celui de prendre le voile, peut se révéler authentique.

Si je crois avoir contribué à une meilleure connaissance de la figure de la religieuse dans le roman francophone, par l'étude de quelques exemples éloquents, je ne suis pas convaincue d'avoir atteint mes propres objectifs en ce qui concerne l'écriture romanesque.



Ainsi, il me semble que certains de mes personnages sont monolithiques ; Austin et sa mère, par exemple, paraissent peut-être diabolisés. D'autres personnages, je songe à Angela Onyema, semblent sans doute trop forts et trop audacieux. Je n'ai pas représenté de couples harmonieux non plus. Enfin, mon souhait de mettre de l'avant les femmes a probablement influencé ma manière de représenter les hommes et d'en faire des êtres fats, fourbes ou tout simplement ridicules. Par ailleurs, je considère que la troisième partie de mon roman a constitué un grand défi.

Dernier écueil : me pencher sur des représentations de la figure de la religieuse dans des œuvres littéraires a constitué un défi de taille pour moi. Je déplore souvent le fait que le travail accompli par mes sœurs et moi-même reste méconnu, voire ignoré. J'espère que ma subjectivité n'a pas trop teinté le volet réflexif de cette thèse. Le roman, lui, m'a obligée à y puiser en abondance.

## MÉDIAGRAPHIE

### Corpus à l'étude

- BOUYOUCAS, Pan. *Anna pourquoi*, Montréal, Les Allusifs, 2003.
- HÉBERT, Anne. *Les enfants du sabbat*, Paris, Seuil, 1975.
- LACHANCE, Micheline. *Les filles tombées*, Montréal, Québec Amérique, 2008.
- MAILHOT, Michèle. *Le portique*, Montréal, Cercle du livre de France, 1967.

### Références

- ACHEBE, Chinua. *Things Fall Apart*, London, Heinemann, 1958.
- AHMED, Maroussia. « Transgresser, c'est progresser », *Incidences*, vol. 2, n° 3, mai-décembre 1980 : 119-127.
- AMOSSY, Ruth *et al.* *Analyse du discours et sociocritique*, Paris, Larousse, 2005.
- ANCA, Popa (Magurean). « Une descente en Enfer. Le fantastique hébertien dans *Les enfants du Sabbat* », *DOCT-US*, vol.1, n° 1, 2009 : 134-135.
- ANDERSEN, Marguerite. « Subversive Texts : Québec Women Writers », *Studies in Canadian Literature/Études en littérature canadienne*, vol. 13, n° 2, 1988 : 127-141.
- ANDERSON, Jean. « Fuir pour survivre. Aliénation et identité chez Michèle Mailhot », *Voix et images*, vol. 10, n° 1, 1984 : 93-105.
- ANGENOT, Marc. « Que peut la littérature ? Sociocritique littéraire et critique du discours social », *La politique du texte, enjeux sociocritiques pour Claude Duchet*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1992 : 10-27.
- ARCHAMBAULT, Joseph-Papin, S. J. (dir.). *Sur les pas de Marthe et de Marie. Congrégations de femmes au Canada français*, Montréal, Imprimerie du Messager, 1929 (monographies de 107 communautés, dont 70 au Québec ; notices envoyées par chaque communauté).
- BEAUCHEMIN, Jacques *et al.* « L'Église, la tradition et la modernité », *Recherches sociographiques*, vol. 32, n° 2, mai-août 1991 : 175-197.
- BEAUCHEMIN, Mélanie. *Le désir monstrueux dans les récits d'Anne Hébert*, Montréal, Triptyque, 2016.

BEAULIEU, Bertille. *La religieuse dans le roman canadien-français (1837-1979)*, Thèse (Ph. D.), Université d'Ottawa, 1983, base de données : Worldcat.

BÉLANGER, Diane et Lucie ROZON. *Les religieuses au Québec. Au-delà des préjugés, qui sont-elles ? Quelle a été leur implication dans notre société à différentes époques ?* Montréal, Libre Expression, 1982.

BÉLANGER, Sarah. *Les soutanes roses : portrait du personnel pastoral féminin au Québec*, Montréal, Bellarmin, 1988.

BELLEAU, André. « Conditions d'une socio-critique », *Le social et le littéraire*, coll. « Les cahiers du département d'études littéraires », n° 2, Jacques PELLETIER (dir.), Montréal, UQÀM, 1984 : 283-287.

BERGERON, Mario. *Les bonnes sœurs*, Marieville, Les Éditeurs réunis, 2013.

BERNANOS, Georges. *Journal d'un curé de campagne*, Paris, Plon, 1936.

BERNIER, Silvie. « Pan Bouyoucas, *Anna pourquoi*, Les Allusifs, 2003, 109 p. », *Liaison : Journal de la communauté universitaire*, [en ligne], 4 mars 2004, [http://www.usherbrooke.ca/liaison\\_vol38/n14/a\\_sorti14.html](http://www.usherbrooke.ca/liaison_vol38/n14/a_sorti14.html) (Page consultée le 3 juillet 2014).

BÉRUBÉ, Jade. « Micheline Lachance : quand tombent les filles », *La Presse*, [en ligne], <http://www.lapresse.ca/arts/livres/romans-quebecois/200810/26/01-33003-micheline-lachance-quand-tombent-les-filles.php> (Page consultée le 3 juillet 2014).

BESSETTE, Gérard. *Le libraire*, Ottawa, Cercle du livre de France, 1966.

BIRON, Hervé. « Les livres canadiens. Littérature. *Le portique* », *Culture*, septembre 1968 : 273-274.

BISHOP, Neil B., « *Les enfants du sabbat* et la problématique de la libération chez Anne Hébert », *Études canadiennes/Canadian Studies*, vol. 6, n° 8, juin 1980 : 33-47.

BLAIS, Marie-Claire. *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, Paris, Grasset, 1966.

BLANCHET, André, *Le prêtre dans le roman d'aujourd'hui*, coll. « Présence chrétienne », Paris, Desclée de Brouwer, 1955.

BOISCLAIR, Isabelle. « Au pays de Catherine », *Les Cahiers Anne Hébert*, n° 2, Sherbrooke/Saint-Laurent, Université de Sherbrooke/Fides, 2000 : 111-125.

BOISCLAIR, Isabelle. « Roman national ou récit féminin ? La littérature des femmes pendant la Révolution tranquille », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 2, n° 1, 1999 : 97-115.

BOUCHARD, Denis. « *Les enfants du sabbat* d'Anne Hébert. L'enveloppe des mythes », *Voix et images*, vol. 1, n° 3, 1976 : 374-386.

BOUCHARD, Jacqueline. « Triste Trinité : Yahvé, le Christ et Satan », *Spirale*, n° 206, janvier-février 2006 : 56-57.

BOUDREAU, Douglas. « The Motherhood of The Mother Superior: Anne Hébert's Marie Clotilde de la Croix », *West Virginia University Philological Papers*, n° 52, septembre 2005 : 77-82.

BROCHU, André. « Micheline Lachance, David Fitoussi, Emmanuel Aquin », *Lettres québécoises*, n° 135, 2009 : 20-21.

BROCHU, André. *Anne Hébert. Le secret de vie et de mort*, coll. « Œuvres et auteurs » Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2000.

BRUNET, Marie-Hélène. « Lachance, Micheline, Rosalie Jetté et les filles-mères au XIX<sup>e</sup> siècle (Montréal, Leméac, 2010), 205 p. » *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 65, n° 2-3, 2011-2012 : 366-368.

CARON, Louis. *Le bonhomme sept heures*, Montréal, Leméac, 1978.

CAYOINETTE, Pierre. « Le roman historique a la cote », *Le Journal de Montréal*, samedi 15 novembre 2008 : W6.

CHÉNÉ, Yolande, *Au seuil de l'enfer*, Montréal, Cercle du livre de France, 1961.

CHEVRIER, Louise. « *Les filles tombées* », *La terre de chez nous*, vol. 79, n° 42, jeudi 20 novembre 2008 : 28.

CHEVRIER, Louise. « Histoire de lire » *Histoire Québec*, vol. 14, n° 3, 2009 : 34-39.

CHOQUETTE, Gilbert. *L'interrogation*, Montréal, Beauchemin, 1962.

COLLECTIF CLIO. *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour, 1992.

COUILLARD, Marie. « *Les enfants du sabbat* d'Anne Hébert. Un récit de subversion fantastique », *Incidences*, vol. 4, n° 2-3, mai-décembre 1980 : 77- 83.

CROS, Edmond. *Proposition pour une sociocritique*, Montpellier, Centre d'études

et de recherches sociocritiques, 1982.

CROS, Edmond. *Theory and Practice of Sociocriticism*, Minneapolis, Minnesota Press, 1988.

D'ALLAIRE, Micheline. *Les dots des religieuses au Canada français, 1639-1800. Étude économique et sociale*, Montréal, Hurtubise HMH, 1986.

D'ALLAIRE, Micheline. *Vingt ans de crise chez les religieuses du Québec, 1960-1980*, Montréal, Bergeron, 1983.

DANYLEWYCZ, Marta. *Profession : religieuse. Un choix pour les Québécoises (1840-1920)*, Montréal, Boréal, 1988.

DENAULT, Bernard et Benoît LÉVESQUE. *Éléments pour une sociologie des communautés religieuses au Québec*, Montréal, PUM, 1975.

DÉPELTEAU, François. *La démarche d'une recherche en sciences humaines : de la question de départ à la communication des résultats*, coll. « Université », Bruxelles, De Boeck, 2000.

DES RIVIÈRES, Marie-José. « Le portique », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome IV, 1960-1969, Maurice LEMIRE (dir.). Montréal, Fides, 1984.

DESMEULES, Georges et Christiane LAHAIE, *Dictionnaire des personnages du roman québécois. 200 personnages des origines à l'an 2000*, Québec, L'instant même, 2003.

DESMEULES, Georges. « Humour et fantastique dans *Les enfants du sabbat* », *Les Cahiers Anne Hébert*, n° 2, Sherbrooke/Saint-Laurent, Université de Sherbrooke/Fides, 2000 : 81- 94.

DIDEROT, Denis. *La religieuse*, La Bibliothèque électronique du Québec, Paris, Librairie Alphonse Lemerre, 1925.

DIDEROT, Denis. *Le rêve de D'Alembert*, Paris, 1830.

DUCHATEL, Annick. « Entre Histoire et histoire », *Entre les lignes*, vol. 5, n° 2, 2009 : 36-38.

DUCHET, Claude et Patrick MAURUS. *Un cheminement vagabond. Nouveaux entretiens sur la sociocritique*, Paris, Honoré Champion, 2011.

DUCHET, Claude. « Pour une socio-critique ou variations sur un incipit », *Le social et le littéraire*, coll. « Les cahiers du département d'études littéraires », n° 2, Jacques PELLETIER (dir.), Montréal, UQÀM, 1984 : 245-255.

- DUCHET, Claude. *Sociocritique*, Paris, Nathan, 1979.
- DUCROCQ-POIRIER, Madeleine. *Le roman canadien de langue française de 1860 à 1958. Recherche d'un esprit romanesque*, Paris, Nizet, 1978.
- DUMONT, Micheline et Nadia FAHMY-EID. *Les couventines. L'éducation des filles au Québec dans les congrégations religieuses enseignantes, 1840-1960*, Montréal, Boréal, 1986.
- DUMONT, Micheline. « Les charismes perdus. L'avenir des congrégations religieuses féminines en l'an 2000 », *Recherches féministes*, vol. 3, n° 2, 1990 : 73-111.
- DUMONT, Micheline. *Les religieuses sont-elles féministes ?*, Montréal, Bellarmin, 1995.
- DUMONT-JOHNSON, Micheline. « Les communautés religieuses et la condition féminine », *Recherches sociographiques*, vol. 19, n° 1, 1978 : 79-102.
- DURKHEIM, Émile. *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF, 1960.
- EIBL, Doris G. et Caroline ROSENTHAL. « Les espaces hétérotopiques dans *Les enfants du sabbat* d'Anne Hébert », *Space and Gender. Espaces de différence dans l'écriture canadienne au féminin*, Innsbruck, Innsbruck University Press, 2009 : 145-159.
- ENGLISH, Judith et Jacqueline VISWANATHAN. « Deux dames du Précieux-sang : à propos des *Enfants du sabbat* d'Anne Hébert », *Présence francophone*, n° 22, 1981 : 111-119.
- ESCARPIT, Robert. *Sociologie de la littérature*, coll. « Que sais-je ? », Paris, PUF, 1964.
- ESCOMEL, Gloria. « La littérature fantastique au Québec. *Les enfants du sabbat* », *Requiem*, vol. 4, n° 2, mars 1978 : 30-32.
- ESPUELAS, Alicia Marino. « La recherche d'une transgression. *Les enfants du sabbat*, d'Anne Hébert », *Revista Espanola de Estudios Canadienses*, vol. 1, n° 2, 1991 : 262-276.
- ÉTHIER-BLAIS, Jean. « *Le portique* de Michèle Mailhot. L'âpreté du cloître », *Le Devoir*, 17 juin 1967 : 15.
- FAHMY-EID, Nadia. « Marta Danylewicz, *Profession : religieuse. Un choix pour les Québécoises, 1840-1920* », *Recherches féministes*, vol. 3, n° 2, 1990 : 195-198.

FARLEY, Paul-Émile CSV. *Jean Paul*, Montréal, Les Clercs de Saint-Viateur, 1929.

FONTENEAU, Anne. *Le féminin et le sacré dans l'œuvre en prose d'Anne Hébert*, thèse (Ph. D.), Université Laval, janvier 2001, <http://www.collectionscanada.gc.ca/obj/s4/f2/dsk3/ftp04/NQ57964.pdf>

GAGNON, Serge et René HARDY. *L'église et le village au Québec 1850-1930*, Montréal, Leméac, 1979.

GASSE, Julie. « Pluralité de la voix dans *Les enfants du sabbat* d'Anne Hébert », Marie-Frédérique DESBIENS et Fannie GODBOUT (dir.), *Fragments d'un discours littéraire*, Québec, CRELIQ, 2001 : 31-46.

GAULIN, Michel. « Jeanne Ponton, *La religieuse dans la littérature française* », *Études Littéraires*, vol. 3, n° 2, 1970 : 268-270.

GEFEN, Alexandre. *La mimésis*, coll. « Corpus », Paris, GF Flammarion, 2002.

GIRARD, Rodolphe. *Marie Calumet*, Montréal, Éditions Serge Brousseau, 1946.

GIROUX, André. *Au-delà des visages*, Montréal, Dussault et Péladeau, 1948.

GLIGOR, Adela. *Mythes et intertextes bibliques dans l'œuvre d'Anne Hébert*. Québec, L'instant même, livre numérique PDF, 2014.

GLIGOR, Adela. « La réécriture des mythes bibliques au féminin dans *Les enfants du sabbat* d'Anne Hébert », *Open Letter*, vol. 13, n° 2, printemps 2007 : 144-155.

GOBEIL, Jules. *Le publicain*, Montréal, Cercle du livre de France, 1958.

GOBEIL, Jules. *Les pédagogues*, Montréal, Cercle du Livre de France, 1961.

GODBOUT, Jacques. *L'aquarium*, Montréal, Boréal, 1989.

GRAHAM, Angus. *Napoléon Tremblay*, Montréal, Beauchemin, 1945.

GRAVEL, Claude. *La vie dans les communautés religieuses, l'âge de la ferveur – 1840-1960*, Montréal, Libre Expression, 2010.

GRAVEL, Claude. « Les communautés religieuses de 1840 à 1960 : l'accompagnement d'un peuple », texte de la conférence donnée au Centre culturel chrétien de Montréal, le 15 mars 2012), <http://www.dominicains.ca/Documents/Articles/Gravel1.html> (site consulté le 22 janvier 2014).

GRAVEL, Claude. *La féministe en robe noire : Mère Sainte-Anne-Marie*, Montréal, Libre Expression, 2013.

GUÈVREMONT Germaine. *Marie Didace*, Montréal, Fides, 1947.

HAMELIN, Jean et Nicole GAGNON. *Histoire du catholicisme québécois. Le XX<sup>e</sup> siècle* (tome 1, 1898-1940), Montréal, Boréal, 1984.

HAMELIN, Jean. *Histoire du catholicisme québécois. Le XX<sup>e</sup> siècle* (tome 2, 1940 à nos jours), Montréal, Boréal, 1984.

HARNOIS, Julie. *Étude de la représentation du curé dans deux films québécois : La petite Aurore l'enfant martyr (1952) et Aurore (2005)*, thèse (M.A.), Université de Sherbrooke, 2010.

HARRY, Bernard. *La terre vivante*, Montréal, Bibliothèque de l'action française, 1925.

HARVEY, Jean-Charles. *Les demi-civilisés*, Montréal, Éditions du Totem, 1934.

HÉMON, Louis. *Maria Chapdelaine*, Lausanne, Marguerat L'Éventail, 1963.

HUDON, Christine. *Prêtres et fidèles dans le diocèse de Saint-Hyacinthe 1820-1875*, Sillery, Septentrion, 1996.

JOUBE, Vincent. *L'effet-personnage dans le roman*, coll. « Écriture », Paris, PUF, 1998.

JOUBE, Vincent. *La poétique du roman*, coll. « Campus/Lettres », Paris, Armand Colin, 2001.

JUTEAU LEE, Danielle. *Un métier et une vocation. Le travail des religieuses au Québec, de 1901 à 1971*, Montréal, PUM, 1997.

KWATERKO, Josef. *Le roman québécois et ses (inter)discours. Analyse sociocritique*, Québec, Nota bene, 1998.

LABONNE, Guy. « La vie religieuse. Adaptation et rénovation », *Perfectae caritatis*, n° 17 (*Vatican II Les seize documents conciliaires*), 1966 : 373-389.

LACHANCE, Micheline. *Rosalie Jetté et les filles-mères. Entre tutelle religieuse et pouvoir médical (1845-1866)*, thèse (M. A.), Université du Québec à Montréal, 2007.

LAMARRE, Mélanie et Émilie BRIÈRE. *Le roman parle du monde. Lectures sociocritiques du roman contemporain*, Lille, Université Charles-de-Gaulle, 2010.



LAMBERT, Thérèse. *Marguerite Bourgeoys. Mère d'un pays et d'une Église*, Montréal, Bellarmin, 1982.

LANGÉVIN, André. *Le temps des hommes*, coll. « Nos romanciers canadiens », Montréal, Cercle du livre de France, 1956.

LANGÉVIN, André. *Poussière sur la ville*, Montréal, Cercle du livre de France, 1953.

LAPERRIÈRE, Guy. *Les congrégations religieuses, de la France au Québec 1880-1914: tome 1, Premières bourrasques 1880-1900*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1996.

LAPERRIÈRE, Guy. *Les congrégations religieuses, de la France au Québec 1880-1914: tome 2, Au plus fort de la tourmente 1901-1904*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1999.

LAPERRIÈRE, Guy. *Histoire des communautés religieuses au Québec*, Montréal, VLB éditeur, 2013.

LAURIN, Nicole, Danielle JUTEAU et Lorraine DUCHESNE. *À la recherche d'un monde oublié. Les communautés religieuses de femmes au Québec de 1900 à 1970*, Montréal, Le Jour, 1991.

LAURIN, Nicole. « Quel avenir pour les religieuses du Québec ? », *Relations*, [en ligne], n° 667, juin 2002, <http://www.cjf.qc.ca/fr/relations/article.php?id=2148&title=quel-avenir-pour-les-religieuses-du-quacbec#> (Page consultée le 20 juillet 2016).

LAVALLÉE, Madeleine. *Les communautés religieuses au Québec. Il était une fois la foi*, Québec, Septentrion, 2009.

LECLERC, Gilles. *Journal d'un inquisiteur*, Montréal Éditions de l'Aube, 1960.

LÉGARÉ, Romain, O.F.M. « Le prêtre dans le roman canadien-français »,

WYCZYNSKI, Paul, Bernard JULIEN, Jean MÉNARD et Réjean ROBIDOUX (dir.), *Le roman canadien-français*, tome III, Ottawa, Fides, 1964 : 165-181.

LEMELIN, Roger. *Au pied de la Pente Douce*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1944.

LEMELIN, Roger. *Les Plouffe*, Paris, Flammarion, 1948.

LEMELIN, Roger. *Pierre le magnifique*, Québec, Institut littéraire du Québec, 1952.

LEMIEUX, Raymond. « Le catholicisme québécois : une question de culture », *Sociologie et sociétés*, vol. 22, n° 2, 1990 : 145-164.

LEMIEUX-MICHAUD, Denise. « Religion et littérature québécoise », *Encyclopédie de l'Agora* [en ligne], [http://agora.qc.ca/documents/litterature--religion\\_et\\_litterature\\_quebecoise\\_par\\_denise\\_lemieux-michaud](http://agora.qc.ca/documents/litterature--religion_et_litterature_quebecoise_par_denise_lemieux-michaud) (Page consultée le 4 février 2014).

LEMIEUX-MICHAUD, Denise. « Religion et littérature. Littérature et imaginaire religieux une coexistence insolite », *Critère*, n° 32, automne 1981 : 185-188.

LEMIRE, Maurice. *Les écrits de la Nouvelle-France*, Québec, Nota bene, 2000.

LINTEAU, Paul-André, René DUROCHER, Jean-Claude ROBERT et François RICARD (dir.). *Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal, 1986.

LOCKQUELL, Clément. « *Le portique*, un roman de Michèle Mailhot », *Le Soleil*, 15 juillet 1967 : 11.

LORD, Michel. « Réflexions sur le thème du double dans le fantastique québécois », *Imagine*, vol. 6, n° 25, décembre 1984 : 83-95.

MAILLOUX, Christine. *Une femme dans la tourmente*, Lachine, Sainte-Anne, 2000.

MARCOTTE, Gilles. « La religion dans la littérature canadienne-française contemporaine », *Recherches sociographiques*, vol. 5, n°s 1-2, janvier-août 1964 : 167-176.

MARCOTTE, Gilles. *Le poids de Dieu*, Paris, Flammarion, 1962.

MAUGUIÈRE, Bénédicte. *Traversée des idéologies et exploration des identités dans les écritures de femmes au Québec (1970-1980)*, New York, Peter Lang, 1997.

MÉSAVAGE, Ruth M. « Le chuchotement sacré de la mythologie chez Anne Hébert et Michel Tournier », *Bulletin de la Société des professeurs de français en Amérique*, 1989-1990 : 151-163.

MEUNIER, E. Martin et Sarah WILKINS-LAFLAMME. « Sécularisation, catholicisme et transformation du régime de religiosité au Québec. Étude comparative avec le catholicisme au Canada (1968-2007) », *Recherches sociographiques*, vol. LII, n° 3, 2011 : 683-729.

MICHAUD, Paul. *Quelques arpents de neige*, Québec, Institut littéraire du Québec,

[1961]. Montréal, 1984.

MWAKIKAGILE, Godfrey. *Africa and the West*, New York, Nova Science, 2000.

OLIVIER, Clément. *L'Église orthodoxe*, coll. « Que sais-je ? », Paris, PUF, 2010.

OYONO, Ferdinand. *House Boy*, London, Heinemann, 1990.

OYONO, Ferdinand. *The Old Man and the Medal*, London, Heinemann, 1967.

P[ILON], J[ean]-G[uy]. « Notes de lecture. *Le portique*, roman par Michèle Mailhot », *Liberté*, juillet-août 1967 : 147-148.

PAQUETTE, Ève. « Religion et littérature », *L'étude de la religion au Québec : bilan et prospective*, Jean-Marc LAROUCHE et Guy MÉNARD (dir.), Québec, Presses de l'Université Laval, 2001 : 397-409.

PAQUIN, Éric. « Anna Pourquoi. Tragédie grecque », [en ligne], 4 avril 2004, <http://voir.ca/livres/2004/04/07/anna-pourquoi-tragedie-grecque/> (Page consultée le 3 juillet 2014).

PASCAL-SMITH, Gabrielle. « Soumission et révolte dans les romans d'Anne Hébert », *Incidences*, vol. 4, n<sup>os</sup> 2-3, (mai/décembre 1980) : 59-75.

PATERSON, Janet M. *Anne Hébert : architexture romanesque*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1985.

PATERSON, Janet. « Parodie et sorcellerie », *Études littéraires*, vol. 19, n<sup>o</sup> 1, 1986 : 59-66.

PAWLIEZ, Myreille. « La religieuse dans *Le portique* de Michèle Mailhot et dans *Par-delà la clôture* de Marcelle Brisson », *International Journal of Canadian Studies*, n<sup>o</sup> 52, 2015 : 5-37.

PÉAN, Stanley. « Anne Hébert, la transgression », *Solaris*, vol. 94, n<sup>o</sup> 4, novembre-décembre 1990 : 27-30.

PÉAN, Stanley. « Pan Bouyoucas : Nul n'est une île », *Les libraires*, [en ligne], 29 avril 2004, <http://revue.leslibraires.ca/entrevues/litterature-quebecoise/pan-bouyoucas-nul-n-est-une-ile> (Page consultée le 3 juillet 2014).

PELLETIER-BAILLARGEON, Hélène. *Marie Gérin-Lajoie : De mère en fille, la cause des femmes*, Montréal, Boréal Express, 1985.

- PERIN, Roberto. « 1639. Débuts des communautés religieuses féminines », *Franco-identitaire* [en ligne], <http://www.francoidentitaire.ca/quebec/texte/T3204.htm> (Page consultée le 3 février 2014).
- PINSONNEAULT, Jean-Paul. *Le mauvais pain*, Montréal, Fides, 1958.
- PONTON, Jeanne. *La religieuse dans la littérature française*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1969.
- POPOVIC, Pierre. « La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir », *Pratiques* [en ligne], n° 151-152, 2011, <http://pratiques.revues.org/1762> (Page consultée le 21 octobre 2015).
- POULIN, Gabrielle. « Qui sont les enfants du sabbat ? », *Lettres québécoises*, vol. 1, n°1, 1976 : 4-6.
- POULIN, Gabrielle. *Roman du Pays, 1968-1979*, Montréal, Bellarmin, 1980.
- RACINE, Claude. *L'anticléricalisme dans le roman québécois : 1940-1965*, coll. « Littérature », Montréal, Hurtubise HMH, 1972.
- REYNES, Geneviève. *Couvents de femmes. La vie des religieuses cloîtrées dans la France des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Fayard, 1987.
- RINGUET. *Trente Arpents*, Paris, Flammarion, 1938.
- ROUSSELOT, Elodie. « “Otherness” and the Quest for a Sense of Identity in Anne Hébert's *Les enfants du sabbat* and *Le premier jardin* », *Identity and Alterity in Canadian Literature, Identité et altérité dans la littérature canadienne*, Centre d'étude canadiennes, Cluj-Napoca, Risoprint, 2003 : 227 -235.
- ROUTHIER, Gilles. « Vatican II comme modernisation de l'Église catholique du Québec », *Modernité et religion au Québec : où en sommes-nous ?*, Robert MAGER et Serge CANTIN, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010 : 41-54.
- ROUTHIER, Gilles. « Comment Vatican II a changé l'Église », <http://www.echomagazine.ch/archives/articles-2012/5-a-la-deux/160-comment-vatican-ii-a-change-leglise> (Page consultée le 6 février 2014).
- ROY, Gabrielle. *Alexandre Chenevert*, Montréal, Beauchemin, 1954.
- ROY, Gabrielle. *La montagne secrète*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1961.
- ROY, Gabrielle. *Un jardin au bout du monde*, Montréal, Beauchemin, 1975.

SALAÜN, Élise. « Joseph et Julie, jumeaux androgynes. Indifférenciation de genre dans *Les enfants du sabbat* », *Les Cahiers Anne Hébert*, n° 8, 2008 : 71-90.

SAMASSA, Kalil K. *Traditions et pouvoir politique dans le roman nigérian : essai de lecture sociocritique et postcoloniale*, Paris, L'Harmattan, 2006.

SAVARD, Pierre. « La vie du clergé québécois au XIX<sup>e</sup> siècle », *Recherches sociographiques*, [en ligne], vol. 8, n° 3, 1967 : 259-273, <http://id.erudit.org/iderudit/055371ar> (Page consultée le 15 janvier 2014).

SAVARY, Charlotte. *Le député*, Montréal, Éditions du Jour, [1961].

SERRY, Hervé. « Les écrivains catholiques dans les années 20 », *De l'État social à l'État pénal. Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 124, septembre 1998 : 80-87.

SERRY, Hervé. « Littérature et religion catholique (1880-1914). Contribution à une socio-histoire de la croyance », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique* [en ligne], n° 87, 2002, <http://chrhc.revues.org/1656> (Page consultée le 30 juillet 2016).

SHEK, Ben-Z. « Bulwark to Battlefield. Religion in Quebec Literature », *Journal of Canadian Studies/Revue d'études canadiennes*, vol. 18, n° 2, été 1983 : 42-57.

SICOTTE, Ann-Marie. *Femmes de lumière. Les religieuses québécoises avant la Révolution tranquille*, Saint-Laurent, Fides, 2007.

SIMARD, Micheline. « L'image de Dieu dans le roman contemporain », *Québec français*, n° 100, 1996 : 94-96.

SIROIS, Antoine. *Lecture mythocritique du roman québécois*, Montréal, Triptyque, 1999.

SMART, Patricia. *Écrire dans la maison du père. L'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*, coll. « littérature d'Amérique », Montréal, Québec/Amérique, 1988.

SOYINKA, Wole. *The Trials of Brother Jero and The Strong Breed*, [s. l.], Dramatist play service, 1969.

STEICIUC, Elena-Brandusa. « Invisible Sides of Fear in Anne Hébert's *Les enfants du sabbat* », *Messages, Sages and Ages. Proceedings of the 3<sup>rd</sup> International Conference on British and American Studies*, Suceava (Roumanie), Editura Universitatii Suceava, 2008 : 165-172.

THÉRIAULT, Yves. *Les vendeurs du temple*, Québec, Institut littéraire du Québec, 1951.

TREMBLAY, Michel. *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges*, Montréal, Leméac, 1980.

TRUDEL, Marcel. *Vézine*, Montréal, Fides, 1962.

TURCOTTE, Paul-André. « IV. La socio-histoire des congrégations religieuses québécoises », *Études d'histoire religieuse*, vol. 57, 1990 : 45-56.

URBAS, Jeannette. « Reflet et révélation. La technique du miroir dans le roman canadien-français moderne », *RUO*, octobre-décembre 1973 : 573-586.

VAN LIER, Rick, o.p. « Vitalité de la vie consacrée dans les nouvelles communautés religieuses », *La vie des communautés religieuses*, novembre-décembre 2002 : 301-311.

VANDERPELEN-DIAGRE, Cécile. « À l'ombre des clochers : le monde catholique et la littérature au Québec (1918-1939) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 58, n° 1, 2004 : 3-26.

VANDERPELEN-DIAGRE, Cécile. *Mémoire d'y croire. Le monde catholique et la littérature au Québec (1920-1960)*, Québec, Nota bene, 2007.

VERTHUY, Maïr. « Ni verbe ni chair/e ? La religieuse et la cloître chez Michèle Mailhot et Anne Hébert », *Atlantis*, vol. 14, n° 1, automne 1988 : 27- 31.

WARREN, Jean-Philippe. « Apostolat, transcendance, dialogue. Réflexions autour de la critique littéraire catholique québécoise de 1935 à 1955 », *CONTEXTES* [en ligne], vol.12, septembre 2012, <http://contextes.revues.org/5586> (Page consultée le 4 février 2014).

WARWICK, Jack. *L'appel du Nord dans la littérature canadienne-française*, Montréal, Hurtubise HMH, 1972.

ZIMA, Pierre. V. *Manuel de sociocritique*, Paris, L'Harmattan, 2000.

### **Annexe 1 : communautés fondées au Québec**

	<b>Congrégation</b>	<b>Fondatrice</b>	<b>Année</b>	<b>Apostolat</b>
1	Couvent des Ursulines de Québec	Mère Marie de l'Incarnation	1639	Éducation et formation des filles ; Elles sont devenues cloîtrées.
2	Congrégation de Notre-Dame	Marguerite Bourgeoys	1658	Instruction des filles et évangélisation.
3	Sœurs de la Charité (Sœurs Grises)	Marguerite d'Youville	1737	Soin des malades.
4	Sœurs de la Providence	Émilie Gamelin	1843	Soin des personnes pauvres, malades et marginalisées.
5	Sœurs de Sainte-Anne	Marie-Anne Blondin	1850	Éducation, santé, animation sociale et pastorale.
6	Petites Filles de Saint-Joseph. Elles ne sont plus que 21 actuellement.	Rose de Lima Dauth et Antoine Mercier	1857	Secrétaires et couturières ; vêtements liturgiques et ecclésiastiques.
7	Petites Sœurs de la Sainte-Famille	Marie-Léonie Paradis	1880	Travaux ménagers dans les collèges, séminaires et évêchés.
8	Sœur Grises de Nicolet	Aurélie Crépeau	1886	Soin des démunis, personnes âgées, orphelins et malades.
9	Notre-Dame du Perpétuel Secours	Joseph-Onésime Brousseau et Virginie Fournier	1892	Soin des pauvres, orphelins et les vieillards abandonnés ; éducation des enfants dans les paroisses rurales.
10	Notre-Dame du Bon Conseil de Montréal	Marie Gérin-Lajoie	1923	Éducation sociale et service social ; formation des femmes
11	Servantes du Cœur-Immaculé-de-Marie	Marie-Josephte Fitzbach	1850	Soin des femmes en difficulté, crèches d'enfants, orphelins, malades dans les hôpitaux et éducation chrétienne des jeunes, surtout aux niveaux primaire et secondaire.

**Source :** LAPERRIÈRE, Guy. *Histoire des communautés religieuses au Québec*, Montréal, VLB éditeur, 2013.

## **Annexe 2 : quelques romans traditionnels québécois**

<b>Auteur</b>	<b>Titre du roman</b>	<b>Année de publication</b>
Louis Hémon	<i>Maria Chapdelaine</i>	1913
Harry Bernard	<i>La terre vivante</i>	1925
Robert de Roquebrune	<i>Les Dames Le Marchand</i>	1927
Père Paul-Émile Farley, CSV	<i>Jean-Paul</i>	1929
Ringuet	<i>Trente arpents</i>	1938
Angus Graham	<i>Napoléon Tremblay</i>	1945
Marcel Trudel	<i>Vézine</i>	1946
Germaine Guèvremont	<i>Marie Didace</i>	1947

**Source :** LÉGARÉ, Romain. « Le prêtre dans le roman canadien-français », WYCZYNSKI, Paul, Bernard JULIEN, Jean MÉNARD et Réjean ROBIDOUX (dir.), *Le roman canadien-français*, tome III, Ottawa, Fides, 1964 : 165-181.



### Annexe 3 : quelques romans québécois anticléricaux

Auteur	Titre du roman	Année	Thème
Roger Lemelin	<i>Au pied de la Pente douce</i>	1944	caricature, révolte, libération, hypocrisie plaisanteries sur les
	<i>Les Plouffe</i>	1948	moines
Rodolphe Girard	<i>Marie Calumet</i>	1946	comique
Yves Thériault	<i>Les vendeurs du temple</i>	1951	satire du monde clérical
André Langevin	<i>Le temps des hommes</i>	1956	société étriquée, marquée par une morale arbitraire
Gilles Leclerc	<i>Journal d'un inquisiteur</i>	1960	dénonciation du clergé
Charlotte Savary	<i>Le député</i>	1961	prêtre malhonnête, orgueilleux et hypocrite sans réelle vocation

**Source :** LÉGARÉ, Romain. « Le prêtre dans le roman canadien-français », WYCZYNSKI, Paul, Bernard JULIEN, Jean MÉNARD et Réjean ROBIDOUX (dir.), *Le roman canadien-français*, tome III, Ottawa, Fides, 1964 : 165-181.

#### **Annexe 4 : quelques romans de la recherche d'authenticité**

<b>Auteur</b>	<b>Titre du roman</b>	<b>Année de publication</b>
Roger Lemelin	<i>Pierre le magnifique</i>	1952
Gabrielle Roy	<i>Alexandre Chenevert</i>	1954
	<i>La montagne secrète</i>	1961
Jean-Paul Pinsonneault	<i>Le mauvais pain</i>	1958
	<i>Jérôme Aquin</i>	1960
Gilles Marcotte	<i>Le poids de Dieu</i>	1962

**Source :** LÉGARÉ, Romain. « Le prêtre dans le roman canadien-français », WYCZYNSKI, Paul, Bernard JULIEN, Jean MÉNARD et Réjean ROBIDOUX (dir.), *Le roman canadien-français*, tome III, Ottawa, Fides, 1964 : 165-181.

## Annexe 5

### *Possibles statuts du personnage féminin dans la fiction*

**Source :** BOISCLAIR, Isabelle. « Au pays de Catherine », *Les Cahiers Anne Hébert*, n° 2, Sherbrooke/Montréal, Université de Sherbrooke/Fides, 2000.

**Annexe 6**  
***Le triangle patriarcal***

**Source :** SMART, Patricia. *Écrire dans la maison du père*, Montréal, Québec/Amérique, 1990.